







# COLLECTION
# DES MÉMOIRES

RELATIFS

## A LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE.

---

*MÉMOIRES DE HERBERT ET DE BERKLEY.*

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue des Mathurins St.-Jacques, nº. 14.

# MÉMOIRES

DE

# SIR THOMAS HERBERT,

VALET DE CHAMBRE DE CHARLES Ier,

SUR LES DEUX DERNIÈRES ANNÉES DU RÈGNE DE CE PRINCE.

---

# MÉMOIRES

DE

# SIR JOHN BERKLEY,

SUR LES NÉGOCIATIONS DE CHARLES Ier AVEC CROMWELL ET L'ARMÉE PARLEMENTAIRE.






A PARIS,
CHEZ BÉCHET AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 57;
A ROUEN,
MÊME MAISON DE COMMERCE,
RUE GRAND-PONT, N°. 73.

1823.

# NOTICE

SUR

# SIR THOMAS HERBERT

ET

# SIR JOHN BERKLEY.

La principale source des lacunes et des erreurs de l'histoire, c'est que les grands hommes en ont le monopole; non-seulement elle ne s'occupe guères que d'eux, mais c'est d'après eux seuls, par leurs idées, leurs sentimens, leur conduite et leur vie, qu'elle décrit et juge les dispositions publiques et l'état général de la société. Rien n'est plus trompeur. Si les hommes éminens ont été les chefs de leurs contemporains, ils n'en sont pas les représentans les plus fidèles; ils ne suffisent pas du moins, tant s'en faut, à faire connoître et comprendre le peuple qui les a entourés. Ce qui constitue la supériorité d'un individu, c'est précisément la force de son individualité, de cette nature qui lui est propre et ne lui permet pas de se confondre avec les masses sur qui s'exerce son action. Sans doute il tient à son temps et à son pays par une multitude de liens et de rapports; sans doute il est analogue au public ou aux portions du public qui marchent à sa

suite; s'il ne l'était, comment se ferait-il suivre? l'originalité qui serait poussée au point d'exclure la sympathie isolerait l'individu au lieu de l'élever. Mais l'homme supérieur a aussi des idées, des impressions, des besoins qui n'appartiennent qu'à lui; les événemens ne l'affectent point comme ils affectent le commun des hommes; placé dans une sphère qui n'est point la leur, il voit et juge toutes choses autrement qu'ils ne font; et cette originalité qui fait sa puissance l'empêche en même temps d'être le symbole exact de l'opinion ou de la condition générale, le miroir véridique de son époque, de sa nation, de son parti.

Ce sont les hommes médiocres, les hommes obscurs qu'il faudrait connaître pour connaître un temps et un peuple. L'histoire vraiment publique, c'est celle des hommes qui n'ont point d'histoire. Dans les croyances, les sentimens, le sort des individus sans importance, des familles sans nom, là sont le sort, les sentimens, les croyances du pays; là se révèlent avec vérité les vicissitudes de ses jugemens, de ses affections, de toute son existence morale et matérielle. Nous ignorons la vraie nature des événemens, leurs causes aussi bien que leurs effets, tant qu'aucun monument, aucun récit ne nous a transportés au milieu de ce public inconnu qui n'y semble engagé que pour les subir, mais qui, dans les temps modernes surtout, exerce sur leur cours une influence tôt ou tard décisive.

Sir Thomas Herbert et sir John Berkley n'étaient pas, de leur temps, l'un parmi les presbytériens, l'autre à la cour de Charles Ier, des hommes tout-à-fait

obscurs. Cependant ni l'un ni l'autre ne se distinguoient par leurs talens ni par leur importance; aucun trait saillant ou singulier n'a marqué leur caractère ni leur destinée; ils vivaient, chacun dans son parti, à peu près dans la foule; et s'ils n'avaient, par accident plutôt que de leur choix, pris part aux faits que racontent leurs *Mémoires*, à peine resterait-il ailleurs quelque trace de ce qu'ils ont été.

Né en 1605 à York, et lié par une parenté éloignée à l'illustre maison des Herbert, comtes de Pembroke, Thomas Herbert trouva de bonne heure un patron dans le chef de cette maison, le comte Guillaume, qui, en 1626, lui fit entreprendre, à ses frais, en Afrique et en Asie, un long voyage dont, à son retour, le jeune Herbert publia une relation (1). La mort de son protecteur, survenue peu après son arrivée à Londres, ne changea rien à sa situation; le comte Philippe de Pembroke lui témoigna la même bienveillance. Engagé à sa suite dans le parti parlementaire auquel il tenait surtout par son éloignement pour l'épiscopat, Thomas Herbert fut employé, dans le cours de la guerre civile, tantôt en qualité de commissaire auprès de l'armée de Fairfax, tantôt dans quelques unes des négociations entamées, avec le parti du Roi, non sur les grandes questions politiques, mais sur tel ou tel incident particulier. Il avait rempli di-

(1) Cet ouvrage intitulé : *Relation d'un voyage de plusieurs années en Afrique et en Asie, notamment dans la monarchie Persanne, dans les Indes occidentales et les îles adjacentes*, parut à Londres, en 1634, in-fol., et orné de planches. Il fut réimprimé quatre fois, de 1634 à 1677.

verses missions de ce genre, lorsqu'en 1646 il accompagna le comte de Pembroke et les autres commissaires que le parlement envoya à Newcastle porter ses propositions au Roi que les Ecossais venaient de lui livrer. Ce qui lui arriva depuis cette époque, comment il passa du service du parlement, et en qualité de valet de chambre, au service personnel de Charles Ier, de qui l'on éloignoit ses anciens serviteurs, le respect et l'affection qu'il conçut pour ce prince, les détails intérieurs de leur vie commune, le dévouement qu'il lui montra, même après sa mort, tous ces faits sont racontés dans ses *Mémoires* avec une grande simplicité, sans aucune intention de se faire valoir, de s'attribuer quelque importance politique, et avec les sentimens qu'aurait pu y porter un homme qui eût été, dès son enfance, dévoué à la cause et à la personne du Roi. Ce fut seulement en 1678 et par circonstance qu'il publia ces *Mémoires* sous le titre de *Threnodia Carolina*. Le parlement venait de voter 70,000 livres sterling pour l'érection d'un monument à Charles Ier. Le célèbre antiquaire sir William Dugdale écrivit à sir Thomas Herbert pour lui demander s'il n'avait jamais entendu parler au feu Roi du lieu où il voulait être enseveli. La réponse de Herbert contenait des détails qui excitèrent un vif intérêt; sir William Dugdale lui demanda alors une relation des deux dernières années de la vie de Charles. Herbert adressa en même temps à Antoine Wood, auteur de l'*Athenæ Oxonienses*, un récit détaillé du procès et de la mort de ce prince. La réunion de ces lettres forma ses *Mémoires* tels que nous en

donnons aujourd'hui la traduction, d'après une édition nouvelle publiée en 1815.

Ils correspondent exactement, et par la nature des faits et par la situation de l'auteur, au *journal de ce qui s'est passé au Temple*, par Cléry, valet de chambre de Louis XVI. On les trouvera cependant moins douloureux et moins pathétiques; il s'en faut bien que Charles Ier soit descendu au fond de cet abîme de malheur où Louis XVI et sa famille sont tombés. Herbert eût, à coup sûr, refusé de croire que les infortunes qu'il avait vues pouvoient être surpassées, et qu'il n'avait pas épuisé, dans son récit, le tableau des souffrances d'un roi.

La publication de la *Threnodia Carolina* précéda de peu d'années la fin de sa vie. Rien n'indique que, depuis la restauration, il eût pris aucune part aux affaires publiques. Charles II lui avait conféré en 1660 le titre de baronet, et il vivait à York, uniquement occupé de recherches historiques sur les antiquités de son pays; il aida entre autres sir William Dugdale dans la composition du *Monasticon anglicanum.* Il mourut le 1er mars 1682, après avoir donné aux bibliothèques publiques d'Oxford et de la cathédrale d'York des manuscrits qui contiennent, dit-on, la preuve d'une assez vaste érudition.

Moins paisible et plus apparente aux yeux de ses contemporains, la vie de sir John Berkley a laissé cependant encore moins de traces. Je n'ai trouvé nulle part, sur son compte, ces simples renseignemens biographiques qu'une érudition laborieuse s'est plue à recueillir sur tant d'hommes, sans que leur mémoire

ait été par-là sauvée de l'oubli. Son nom revient pourtant fréquemment dans les écrits de son époque, surtout dans ceux de Clarendon. On y voit qu'il prit, à la guerre civile et aux intrigues de la cour de Charles Ier, une part très-active. Brave officier et courtisan infatigable, il se distingua plus d'une fois sur les champs de bataille, et ne négligea, auprès du Roi, de la Reine, ou des hommes puissans, aucune occasion de servir sa fortune et sa vanité. Je n'entrerai point dans le détail des expéditions militaires ni des menées de cour où on le rencontre. Tantôt à la tête de petits corps isolés, tantôt dans l'armée de sir Ralph Hopton, il fit long-temps la guerre dans les comtés de l'ouest, et ne rendit la place d'Exeter dont il étoit gouverneur qu'après une défense et avec une capitulation honorable. La guerre terminée et le Roi captif, Berkley passa en France. Là ce ne fut point, quoi qu'il en dise en commençant ses *Mémoires*, sans sollicitations de sa part et presque à son insu que la Reine le chargea de retourner en Angleterre pour essayer de nouer, entre le Roi et l'armée, les négociations dont il nous a transmis les curieux détails. Il parla beaucoup au contraire, dit Clarendon, de ses relations avec les officiers parlementaires, des conseils qu'il leur avoit donnés après la reddition d'Exeter, de la confiance qu'ils lui avoient témoignée : « Il avoit prédit tout ce qui étoit arrivé depuis, « et il étoit sûr que, s'il revoyait ces officiers, il en « serait bien venu, aurait sur eux assez de crédit « pour les ramener à la raison, et rendroit au Roi « les plus grands services. La Reine, ajoute Claren-

« don, crut tout ce qu'il disait, et ceux qui ne le « croyaient pas furent fort aises qu'il partît pour en « faire l'essai, car le meilleur ami de sir John Berkley « aimait beaucoup à le voir éloigné (1). »

Il se conduisit dans cette entreprise avec assez de bon sens et de courage. Pleins d'intérêt par le fond des choses, et écrits d'une manière vive et piquante, ses *Mémoires* prouvent qu'il étoit plus étranger que M. Ashburnham et tant d'autres, aux illusions comme aux sottes répugnances des gens de cour. Il avoit appris, dans les combats, à estimer les troupes parlementaires, et ne se vantoit pas, avec une niaise insolence, « d'avoir toujours vécu en trop bonne com« pagnie pour pouvoir se résoudre à traiter avec des « gens si mal élevés. » Cependant la légèreté du courtisan se retrouve encore dans l'excessive confiance que lui inspirèrent les promesses des officiers et surtout de Cromwell; confiance qui, au dire de Clarendon, provenoit de sa présomption et de son désir de se faire valoir. Il n'eût pu souffrir de laisser croire qu'il avoit manqué de crédit ou de clairvoyance, et vouloit persuader, soit aux autres, soit à lui-même, que si ses négociations n'avoient pas réussi, c'étoit uniquement parce que le Roi n'avoit pas suivi ses conseils.

Après le mauvais succès de cette tentative, et tant que la famille royale et les émigrés qui l'avoient suivie séjournèrent sur le continent, Berkley ne s'occupa plus que d'intrigues personnelles, véritables

(1) *Histoire de la Rébellion*, tom. 8, pag. 311 et suiv.

tracasseries sans intérêt historique, car elles se passoient auprès d'un Roi sans Etats, et dans une cour sans public. Sa brouillerie avec Clarendon au sujet d'une charge qu'il sollicitoit et qu'il n'obtint point, ses manœuvres pour se faire nommer gouverneur du duc d'York, depuis Jacques II, et ensuite pour marier ce prince à mademoiselle de Longueville, ne méritent aucune attention. La restauration rendit aux prétentions de sir John Berkley, une cour moins obscure et une plus large carrière pour l'intrigue et la faveur; Charles II l'éleva à la pairie; mais il n'acquit aucune importance politique, et depuis l'époque qu'il a retracée dans ses *Mémoires*; son nom ne se rencontre plus dans les événemens.

On peut regarder sir Thomas Herbert et sir John Berkley comme les représentans fidèles, l'un d'une foule d'honnêtes presbytériens que les maux de la révolution et les excès du parlement avoient ramenés à Charles I^er^, l'autre de la plupart de ces cavaliers courtisans, plus préoccupés d'eux-mêmes que de la cause du Roi, et bien moins gouvernés par des opinions ou des sentimens de parti que par des intérêts d'amour-propre, de fortune ou de vanité. De ces deux classes d'hommes, la dernière contribua beaucoup, tant que dura la lutte, au mauvais succès des royalistes; ce fut par les vœux et avec l'appui de la première que s'accomplit la restauration. Dans le cours soit de la guerre civile, soit des négociations avec le parlement, les gens de cour, tels que M. Ashburnham et tant d'autres, incapables de se réunir dans une idée commune, agissant chacun

pour son compte, et sans égard aux nécessités générales du parti, portèrent, dans les conseils et les démarches du Roi, cette incertitude, cette confusion qui éclatent partout où dominent de misérables rivalités personnelles. En revanche, lorsque les chefs du parlement, après s'être courageusement compromis dans une cause qui était vraiment celle du pays, se trouvèrent engagés, par leurs propres passions et leurs propres périls, au-delà des sentimens et des intérêts généraux de l'Angleterre, ce fut vers le Roi que se tournèrent les regards du public; et les hommes désintéressés qui, comme sir Thomas Herbert, avoient servi jusque-là dans les rangs parlementaires, passèrent dans ceux des royalistes avec le même désintéressement. Dans ces transformations successives que fait subir, aux citoyens étrangers à l'action politique, la conduite des principaux acteurs, là réside la véritable histoire, l'histoire vraiment publique des révolutions.

F. G.

# MÉMOIRES

DE

# SIR THOMAS HERBERT.

# MÉMOIRES

DE

# SIR THOMAS HERBERT.

Je vois, monsieur, par votre dernière lettre du 22 août 1679, que vous avez reçu les miennes des 1er. et 13 mai 1678. Vous désirez que je rassemble encore avec plus de détails tout ce qui me reviendra sur le sujet que j'ai déjà traité, et, de mon côté, je suis fort disposé à vous satisfaire autant que ma mémoire me le permettra.

Quelques notes que j'avais recueillies sur les événemens, à mesure qu'ils arrivaient, se sont perdues, ou égarées, par l'effet du long intervalle de temps qui s'est écoulé, et des divers déplacemens qu'a éprouvés ma famille; les retrouver actuellement me serait impossible. Je ne pourrai donc rendre ma narration aussi méthodique ni aussi étendue que je le ferais si j'avais encore ces notes, et que probablement vous l'espérez. Je ne vous fatiguerai point en revenant

sur ce que d'autres ont écrit déjà, mais je vous retracerai brièvement quelques faits particuliers à la cour, qui m'ont frappé dans les deux dernières années de la vie et du règne du feu Roi, époque de l'abandon et des tourmens qu'il eut à souffrir. Je ne me reporterai pas non plus aux temps de la guerre civile qui, ce me semble, finit vers le mois d'août 1646. Je ne parlerai pas davantage des causes de cette lutte malheureuse et destructive qui eut pour prétextes, soit des discussions sur l'établissement de la milice dans le royaume, soit quelques émeutes produites en Écosse, comme on l'affirmait, par l'introduction du *Livre des Prières communes*, conforme à notre liturgie; tentative dont ce pays s'est, au surplus, bien vengé par ses efforts pour nous imposer le joug de la discipline et des formes du presbytérianisme.

Ces motifs, et quelques autres prétendus sujets de crainte, divisèrent, dans le principe, le parlement et le Roi. En vous reportant aux histoires qui traitent avec détail de tous ces faits, vous y remarquerez que, vers le milieu d'avril 1646, Sa Majesté, alors à Oxford, sut avec certitude que sir Thomas Fairfax avait quitté l'ouest, et était arrivé le 27 du même mois, à Newbury, à la tête de son armée, dans l'intention d'assiéger Oxford, qui fut effectivement investi quatre jours après. Le Roi crut devoir abandonner cette

place importante aux soins de sir Thomas Glenham, capitaine brave et expérimenté, qui en était gouverneur. Quant à ce prince, dès que la nuit fut venue, déguisé et suivi seulement de son valet de chambre M. Ashburnham et du docteur Hudson, il se dirigea en toute hâte vers Leager, en avant de Newark. Cette dernière ville était alors vivement pressée d'un côté par le major-général Pointz, qui commandait là les forces parlementaires, et de l'autre, par le général Leven et l'armée des Écossais. Sa Majesté s'était déterminée à se remettre aux mains de ces derniers, sur leur promesse solennelle, on est fondé du moins à le croire, de défendre sa personne royale au péril de leurs vies et de leurs fortunes; on ne manifesta pas dans leur camp une joie médiocre à l'arrivée du Roi. Le 10 mai, par son ordre, le lord Bellasis, gouverneur de la place, la rendit sur-le-champ; les Anglais prirent possession de la ville et de la citadelle, qui se trouvait abondamment pourvue de tous les moyens de défense; quant aux Écossais, ayant attiré Sa Majesté dans leurs mains, ils marchèrent en toute hâte vers le nord, jusqu'à Newcastle, où ils s'arrêtèrent, et dont ils firent le centre de leurs quartiers. Ces faits une fois connus de sir Thomas Glenham, il entra en négociation avec sir Thomas Fairfax, et Oxford ouvrit ses portes le 24 juin suivant, jour de la St.-Jean, sous des conditions honorables. Le gou-

verneur, qui avait demandé l'autorisation de s'informer si le Roi voulait ou non qu'il remît sa place, obtint, pour se rendre, l'approbation royale, par l'intermédiaire des lords du conseil-privé de Sa Majesté, réunis alors à Oxford.

Cependant les pairs et les communes du parlement, assemblés à Westminster, voyaient avec peine la possibilité que le Roi restât long-temps, et à leur grand désavantage, en Angleterre, au milieu des Écossais. La chambre des communes publia, en conséquence, le 17 avril 1646, une déclaration pour le maintien de la bonne harmonie entre les deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse. On y assurait qu'une paix solide était la fin légitime d'une guerre juste; on la souhaitait avec ardeur, et on ajoutait que dans le dessein d'y parvenir, on avait arrêté diverses propositions à soumettre à Sa Majesté. C'étaient, pour la plupart, celles qui avaient été précédemment transmises, par les deux chambres, à leurs frères d'Écosse, pour qu'ils y donnassent leur consentement, et qu'elles pussent être ainsi présentées au Roi au nom des deux royaumes. Ce projet fut agréé par les Écossais; les pairs et les communes rédigèrent, en conséquence, vers le milieu de juillet suivant, leurs demandes, sous le titre de *Propositions à soumettre à Sa Majesté, pour arriver à une paix sûre et solidement établie.* Les comtes de Pembroke et de Suffolk, membres

de la chambre haute, et quatre membres de la chambre des communes, sir Walter Earle et sir John Hipperly, chevaliers, Robert Goodwin et Luke Robinson, écuyers, les apportèrent; ils se rendirent à Newcastle en très-peu de jours, la saison de l'été favorisant leur voyage, et, le lendemain de leur arrivée, ils présentèrent les propositions au Roi. Ce prince en entendit la lecture et les examina un moment, mais ne put les approuver; elles insistaient sur la reconnaissance de la ligue nationale et du covenant, l'abolition de l'épiscopat, l'abandon au parlement des droits de la couronne sur la milice, et l'exclusion de toute amnistie de plusieurs lords et d'autres personnes considérables qui, pendant la guerre, s'étaient dévouées à la cause royale. Sa Majesté ne voulut donc en aucune manière accorder sa sanction à de telles propositions. Elle daigna cependant donner sa main à baiser aux commissaires, et les congédier avec toutes les formes de la bienveillance. Ils retournèrent donc à Westminster, firent leur rapport, et reçurent les remercîmens des deux chambres pour la peine qu'ils avaient prise.

Peu de temps après, le parlement ménagea un arrangement avec les Écossais, pour que ceux-ci lui remissent le Roi; on y mit en avant l'espoir que le séjour de Sa Majesté dans le voisinage de Londres faciliterait l'accommodement des malheureux différends qui existaient entre elle et les

chambres, et on y stipula que, moyennant le paiement de deux cent mille livres sterling, les Écossais évacueraient le royaume vers le 15 novembre 1646. La chambre des communes fit connaître hautement cette dernière clause; la moitié de la somme devait être comptée à Newcastle, au moment où les Écossais se mettraient en marche pour retourner dans leur pays, et l'autre moitié, deux mois après. Ces deux paiemens se firent ponctuellement.

Les choses étant ainsi disposées pour cette grande affaire, le parlement choisit et nomma, pour commissaires, les comtes de Pembroke et de Denbigh, le lord Montague de Boughton, avec un nombre double de membres de la chambre des communes; ceux-ci étaient sir James Harrington, sir John Holland, sir John Cooke, baronets, sir Walter Earle, chevalier, Crew, écuyer, et le major-général Browne. Sir Fulk Grevil, chevalier, MM. James Harrington, Thomas Herbert, Antoine Mildman, *** Ansty, Babington, Muschamp, Clément Kinersly, Reading, et quelques autres, accompagnèrent les lords et les commissaires de la chambre des communes, dans l'intention de se joindre aux autres serviteurs de Sa Majesté, et de lui faire cortége, si elle daignait le trouver bon. MM. Étienne Marshall et Joseph Caryll, tous deux ministres et membres de l'assemblée des théologiens, vinrent aussi en qualité

de chapelains des pairs et des membres de la chambre basse, commissaires du parlement.

Le 12 janvier 1646, ces nobles personnages et ces gentilshommes, membres des deux chambres, ainsi que les autres individus nommés plus haut, partirent de Londres; les lords étaient dans leurs voitures. On arriva la première nuit à Dunstable; la seconde à Northampton, la troisième à Leicester, la quatrième à Nottingham, la cinquième à Doncaster, la sixième à Wetherby, la septième à North-Allerton, la huitième à Durham, et la neuvième à Newcastle. C'était en tout un voyage de deux cents milles, qui, par les mauvais chemins et les jours courts, n'eut rien d'agréable.

Les commissaires, après un repas de quelques heures, se rendirent à la maison qu'occupait le Roi à Newcastle. On les conduisit dans la salle d'audience; Sa Majesté y vint aussitôt qu'on les lui eut annoncés, les reçut avec affabilité, et leur donna sa main à baiser; ils lui exposèrent le motif de leur voyage à Newcastle, et elle en parut fort contente : les connaissant presque tous, et ne voyant parmi eux personne qui lui fût étranger, elle leur dit qu'eux et leur mission étaient les bienvenus, et ajouta qu'elle espérait bien que son rapprochement du lieu où siégeait son parlement, serait un moyen d'écarter toute inquiétude et toute méfiance, et de rétablir la bonne intel-

ligence entre elle et les deux chambres de son parlement.

La foule immense qui remplissait alors le salon d'audience put voir clairement, à l'enjouement et à la vivacité des manières du Roi, qu'il n'était pas moins pressé de se séparer des Écossais, que ceux-ci ne l'étaient de le quitter, et que ce prince éprouvait une grande satisfaction à se rendre dans le midi de l'Angleterre. Il causa particulièrement avec le comte de Pembroke, qui, quoi qu'on en puisse dire, l'aimait dans le fond de son cœur, et n'eût certainement jamais déserté sa cause, si les manœuvres de quelques ennemis ne l'eussent fait mettre à la Tour, si on ne lui eût pas retiré la baguette blanche, uniquement parce qu'une querelle subite et malheureuse s'était élevée, dans un comité de la chambre peinte, entre lui et son cousin le lord Mowbray, père du duc de Norfolk, et s'il ne se fût pas vu dépouiller, en faveur du comte d'Essex, de la charge de lord-grand-chambellan, qu'il avait remplie pendant plusieurs années, avec probité, honneur et magnificence. Après divers propos pleins de gaîté, Sa Majesté lui dit qu'elle était charmée de voir que, dans un âge avancé, il eût pu, au milieu de l'hiver, soutenir la fatigue d'un si long voyage, aussi bien que les autres commissaires, tous dans la vigueur de la jeunesse. Elle engagea ensuite les

députés à aller prendre quelque repos, pour être prêts à venir la trouver le lendemain matin. Ils se conformèrent à cet ordre.

Le lendemain ils se rendirent auprès du Roi, et, après son dîner, le supplièrent respectueusement de leur faire connaître ses intentions pour son départ de Newcastle; mais le prince leur répondit qu'il ne quitterait cette ville que quand eux-mêmes se seraient reposés quelque temps, et autant qu'il était nécessaire à des gens qui allaient entreprendre un voyage encore plus long que le premier. Après quatre jours environ de délai, les commissaires renouvelèrent à Sa Majesté la prière de fixer le moment où elle voulait partir, et le lieu où elle souhaitait aller, afin qu'on pût donner les ordres pour les préparatifs nécessaires. Le Roi satisfit à cette double demande. Les anciens serviteurs de Sa Majesté eurent bientôt tout disposé pour son voyage à Holdenby, dans le comté de Northampton. Ce magnifique château, qu'on appelait communément Holmsby, avait été bâti par le lord-chancelier Hatton, et était, comme il le disait lui-même, le dernier et le plus grand monument de sa jeunesse. Sous le règne du roi Jacques, la reine Anne l'acheta pour son second fils le duc d'York, qui, par la mort du prince Henri, devint prince de Galles. Dans la suite, ce château passa au duc d'York actuel, second fils du roi Charles Ier. dont nous parlons.

Autant que ma mémoire me le permettra, je vais nommer les divers lieux où le Roi logea entre Newcastle et Holmsby, distans l'un de l'autre d'environ cent soixante milles.

Sa Majesté, suivie des commissaires, coucha successivement à Durham, Richmond, Rippon, Leeds, Rotheram, Nottingham, Leicester et Holmsby, et s'arrêta quelques jours dans plusieurs de ces villes.

Dans la plupart des lieux où passa le Roi, quelques personnes par curiosité, le plus grand nombre, comme on peut le croire, par attachement, accoururent en foule pour le voir, et l'accompagnèrent de leurs joyeuses acclamations et de leurs prières pour sa conservation; aucun des cavaliers qui formaient la garde de ce prince, ne repoussa ces pauvres gens et ne les empêcha de le voir à son passage; marque d'égards dont le Roi se montra charmé.

A son arrivée à Holmsby, Sa Majesté trouva un grand nombre d'hommes et de dames de la noblesse des environs, et une foule de gens de la classe commune, qui l'attendaient pour lui souhaiter la bienvenue et faire éclater leur plaisir et leurs vœux.

M. Clément Kinersly, attaché à la garde-robe du Roi, avait tout arrangé convenablement dans le château, et toutes les autres personnes de service s'étaient également empressées de faire ce

qui entrait dans les attributions de leurs places respectives ; la cour se trouva donc pourvue, sans parcimonie, des choses nécessaires tant à la personne même de Sa Majesté, qu'aux commissaires, à leurs chapelains, gentilshommes, gens de suite et autres ; en un mot, à tout ce qui habitait le château. Quant aux tables, toutes furent servies aussi bien qu'elles l'étaient d'ordinaire dans les temps où le Roi jouissait de la position la plus tranquille et la plus florissante.

Au moment des repas, les commissaires ne manquaient jamais de se présenter devant le prince, avec tout le respect qui lui était dû ; il ne se trouvait là aucun de ses chapelains ordinaires, et il avait demandé qu'on les lui envoyât, par une lettre en date du 6 mars ; mais les deux chambres s'étaient refusées à cette prière, sous prétexte que ceux-ci n'avaient pas souscrit le covenant. Les deux théologiens Marshall et Caryll, venus avec les commissaires, se tenaient donc, la plupart du temps, quand le Roi dînait ou soupait, tout prêts à dire les Grâces ; mais ce monarque les récitait toujours lui-même, debout, sous son dais, et quelquefois à voix haute. Il se montrait néanmoins poli pour ces deux Messieurs, et paraissait en faire cas d'après ce qu'on lui avait rapporté de leur savoir et de leur conduite privée. Il ne témoigna même de mécontentement à aucun des serviteurs alors auprès de lui, qu'il

laissait libres d'aller à la chapelle où ces deux ministres prêchaient tour à tour le matin et l'après-midi de chaque dimanche, devant les commissaires et les autres personnes de la maison; la plupart, cependant, disait-on, auraient mieux aimé entendre des prédicateurs qui eussent l'approbation du Roi. Chaque dimanche, ce prince se retirait en son particulier pour remplir ses devoirs de religion, et, chacun de tous les autres jours de la semaine, il donnait deux ou trois heures à des lectures et des exercices de piété. Dans les autres momens, il jouait aux échecs après ses repas, par délassement, et se promenait souvent, pour sa santé, dans le parc de Holmsby, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre des commissaires : mais il n'y avait là aucun tapis de gazon bien tenu; aussi Sa Majesté allait-elle quelquefois se promener à cheval soit à Harrowden, au château du lord Vaux, à environ neuf milles, où se trouvaient des gazons, des jardins, des promenades et des bois enchanteurs; soit à Althorpe, beau château à deux ou trois milles de Holmsby, appartenant au lord Spencer, aujourd'hui comte de Sunderland, et où étaient aussi des *bowling-green* bien entretenus. Dans une de ses promenades à Harrowden, le Roi passa sur un pont où le major Bosvile, sous le costume d'un paysan, l'arrêta et lui remit un paquet de la part de la Reine. Sa Majesté dit aux

commissaires que ce paquet n'avait d'autre but que d'obtenir d'elle, pour le prince de Galles, la permission d'accompagner *Monsieur* à l'armée française, pendant cette campagne, et l'on pardonna, en conséquence, à la personne déguisée.

Cependant les défiances s'augmentaient et faisaient naître des craintes dont on ne pouvait se défendre. Les commissaires, conformément à leurs instructions, s'adressèrent tous ensemble au Roi, les lui communiquèrent et le prièrent d'éloigner quelques unes des personnes qui l'environnaient et l'avaient servi jadis à Oxford.

Cette demande fut nécessairement fort pénible à ce prince, qui avait une longue expérience du dévouement et de la loyauté de ses serviteurs; il le manifesta clairement par son air et par le temps qu'il prit pour faire une réponse aux commissaires. Cependant, après s'être plaint et consulté pendant quelque temps, il condescendit à ce qu'on exigeait de lui, sur l'assurance donnée par les commissaires, que MM. James Maxwell et Patrick Mawl continueraient leur service comme valets de chambre de Sa Majesté, places dans lesquelles, depuis nombre d'années, ces Messieurs lui montraient un zèle sans bornes.

Le lendemain, les officiers de la maison du Roi se réunirent, comme de coutume, dans le

salon d'audience, où ils servaient ce prince pendant le temps du dîner; mais, en se levant de table, il leur fit connaître ce qui s'était passé entre les commissaires et lui; ses serviteurs lui baisèrent la main, exprimant vivement tout leur chagrin de leur renvoi, firent entendre hautement leurs vœux pour la liberté et la conservation de leur maître, et partirent. Toute cette après-dînée, ce monarque demeura renfermé dans sa chambre à coucher, et donna des ordres pour que personne ne vînt interrompre sa solitude.

Bientôt après, Sa Majesté se proposant d'envoyer un message au parlement, fit appeler, après son dîner, le comte de Pembroke, et lui dit qu'elle souhaitait que M. Herbert vînt la trouver dans sa chambre. Le comte instruisit les commissaires de cette demande, et M. Herbert fut introduit par M. Maxwell dans la chambre à coucher du Roi; il se mit à genoux et pria ce prince de lui donner ses ordres. Sa Majesté lui répondit qu'elle désirait envoyer un message au parlement, n'avait aucune des personnes qu'elle employait d'ordinaire dans ces sortes d'affaires, ne voulait pas écrire ce message de sa propre main, et l'appelait pour le faire. M. Herbert écrivit donc ce que lui dicta le Roi, qui lui enjoignit d'en garder le secret et de n'en rien communiquer à qui que ce fût, jusqu'à ce que les chambres l'eussent rendu public, si elles le jugeaient

convenable. Cet ordre, M. Herbert s'y conforma scrupuleusement.

Environ une semaine après, Sa Majesté daigna dire aux commissaires que MM. James Levington, Henry Murray, Ashburnham et Leg, étant congédiés pour le moment de son service, il avait jeté les yeux pour les remplacer sur MM. Harrington et Thomas Herbert, qui suivaient la cour depuis le départ de Newcastle, et que, satisfait de tout ce qu'elle avait appris d'eux, de leur discrétion et de leur bonne éducation, elle désirait les prendre en qualité de valets de chambre, pour faire le service auprès de sa personne avec MM. Maxwell et Mawl; les commissaires y consentirent. Ces deux Messieurs furent donc reçus dès le soir même, et instruits par Sa Majesté de ce qu'ils avaient à faire, et du genre de service qu'elle attendait d'eux.

De ce moment ils servirent sa personne royale comme l'exigeait une si grande preuve de confiance, et avec le respect et la loyauté qui convenait à de bons serviteurs; aussi MM. Maxwell et Mawl leur montrèrent-ils une constante affection. M. Harrington était un gentilhomme accompli, autrefois attaché à la chambre du prince électeur palatin; il avait parcouru l'Allemagne, la France et l'Italie, et parlait les langues de ces divers pays (1). M. Herbert avait de même visité

(1) C'est le célèbre Harrington qui, après la mort de

la plus grande partie de la haute Asie, et plusieurs contrées de l'Afrique et de l'Europe.

Durant son séjour à Holmsby, quand le temps ne permettait pas au Roi de sortir à cheval pour prendre de l'exercice, il se promenait dans une longue allée sablée du jardin. Le comte de Pembroke l'y accompagnait souvent; mais il avait peine à suivre le pas de Sa Majesté, dont la marche était vive et rapide. Quelquefois d'autres commissaires se promenaient avec elle, et plus particulièrement le major-général Browne, avec qui elle aimait à s'entretenir : quand elle prenait ce délassement, elle n'avait jamais avec elle qu'une seule personne; le reste se tenait à une distance convenable, dans quelque autre partie du jardin. On doit à la vérité de reconnaître que les commissaires, tout le temps qu'ils furent auprès du Roi, lui montrèrent constamment le plus grand respect, et que, de son côté, il les traita toujours avec bonté.

Pendant le séjour de ce prince à Holmsby, le comte de Pembroke eut un gros rhume, et garda la chambre trois semaines; la fièvre vint et le força de ne pas quitter le lit. Il fut bientôt si mal, qu'en raison de son grand âge, son mé-

---

Charles I^er^, traça dans son *Oceana* le plan d'un gouvernement républicain et fut persécuté d'abord par Cromwell, ensuite par Charles II. (*Note de l'Edit.*)

decin, M. Bathurst, désespéra plusieurs jours de sa vie. Le lord Herbert, son fils, l'ayant appris, accourut, comme il le devait, et ce fut une grande consolation pour le comte. Chaque jour, Sa Majesté envoyait M. Herbert savoir de ses nouvelles, et deux fois elle daigna venir le voir en personne, faveur qui, disait le docteur, ne contribua pas peu au rétablissement de ce seigneur.

Il est bien remarquable que pendant tout le temps que durèrent la gêne et la solitude où était réduit le Roi, jamais il ne fut incommodé, ne fit rien pour prévenir la maladie, et n'eut aucun besoin de médecin. Il faut l'attribuer, d'abord à Dieu, ensuite à la tranquillité d'esprit et à la résignation sans égale de ce monarque; à l'exercice qu'il prenait, quand il restait au château, soit dans la galerie, soit dans le jardin réservé à ses promenades au dehors, et à son extrême tempérance. Il ne mangeait que de peu de plats, et, comme il le disait, en proportion de l'exercice qu'il avait fait. A dîner et à souper, il ne buvait que deux fois, une fois de la bière et une fois du vin et de l'eau : avec le poisson seulement, il prenait un verre de vin de France qu'il arrangeait lui-même sur le buffet, comme il le voulait; très-rarement il buvait ou mangeait avant son dîner, et jamais rien entre ses repas.

Une après-midi que Sa Majesté jouait aux boules

sur les gazons d'Althorpe, on entendit annoncer tout bas, parmi les commissaires qui faisaient alors sa partie, qu'un corps de cavalerie, commandé par quelque officier obscur, se dirigeait sur Holmsby; on ne présumait rien de bon des intentions de cette troupe, parce que, ni les commissaires, ni le colonel Graves, chargé de la garde de Holmsby et officier dans l'armée, ni aucune des personnes de service auprès des commissaires, n'avaient reçu le moindre avis à cet égard, soit de quelque officier, soit d'aucun autre correspondant de l'armée.

Aussitôt que le Roi fut instruit de cette nouvelle, il quitta le jeu sans perdre un seul instant, et retourna à Holmsby. Les commissaires, après s'être consultés avec le colonel Graves, résolurent de se tenir sur leur garde, et doublèrent les postes, pour la sûreté de la personne de Sa Majesté. Le major-général Browne réunit les soldats, et leur fit part de ce qui se passait. Tous promirent de ne pas l'abandonner, et de ne souffrir aucune atteinte à la personne du Roi, ni aucune violence contre les commissaires. Mais il y a loin de la parole aux faits; on le vit bientôt. Vers minuit, ce corps de cavalerie arriva, se rangea en ordre de bataille devant le château de Holmsby, et plaça des sentinelles à toutes les avenues; cela fait, l'officier qui commandait mit pied à terre, et réclama l'entrée du château. Le colonel Graves et le major-général Browne lui demandèrent son

nom et ce qui l'amenait. Il répondit qu'il s'appelait Joyce, était cornette dans le régiment du colonel Whaley, et avait à parler au Roi. « De quelle « part? dirent les autres. — De la mienne, répli- « qua-t-il.—Sur cela, ils se mirent à rire.—Il n'y « a rien de risible, s'écria Joyce. » — Le major et le colonel lui conseillèrent alors de faire retirer son monde, et de revenir le lendemain matin parler aux commissaires. « Je ne suis point venu ici, « repartit Joyce, pour prendre vos avis; je n'ai, « non plus, aucune affaire à traiter avec les com- « missaires : ma mission est pour le Roi; je dois et « je veux l'entretenir sur-le-champ. » Les autres ordonnèrent alors aux soldats de prendre leurs armes, et de se tenir prêts à faire feu au premier commandement. Mais, pendant la courte discussion entre le colonel et le cornette, les soldats causèrent entre eux, et ceux du château n'eurent pas plutôt appris que les autres étaient leurs camarades et servaient dans la même armée, qu'ils oublièrent bien vite leurs sermens. Ils ouvrirent toutes les portes et toutes les barrières à leurs camarades, leur prirent la main, et leur souhaitèrent la bienvenue; tant ils méprisèrent leurs propres promesses pour la sûreté du Roi, et celle des commissaires qui l'accompagnaient.

Dès que l'entrée du château fut ainsi livrée, on chercha partout le colonel; aucun reproche ne pouvait lui être adressé; mais on avait ré-

pandu le bruit qu'il se proposait de conduire secrètement le Roi à Londres : heureusement il parvint à s'échapper. Joyce plaça des sentinelles aux portes des logemens occupés par les commissaires, afin d'éviter toute opposition à l'accomplissement de son projet, et prit le chemin des escaliers dérobés où logeaient ensemble les personnes attachées au service de la chambre de Sa Majesté. Ce cornette, parvenu à la porte, y frappa brutalement; ceux du dedans demandèrent qui osait venir, avec si peu d'égards, et dans un moment si peu convenable, troubler le repos du Roi. Il répliqua qu'il s'appelait Joyce, était un officier de l'armée, regrettait de déranger le sommeil de Sa Majesté, mais ne pouvait qu'y faire, ayant besoin de lui parler, et cela sur-le-champ.

L'étrange impudence et la contenance de cet homme, qui tenait à la main un pistolet chargé, frappèrent d'étonnement MM. Maxwell, Mawl, Harrington et Herbert. Ces quatre gentilshommes qui, par devoir et par dévouement, voulaient sauver la personne du Roi, résolurent de sacrifier leur vie, plutôt que de permettre à Joyce de pénétrer jusqu'à Sa Majesté. Ils lui demandèrent d'abord s'il avait la permission des commissaires pour être admis. — « Non, répliqua-t-il; j'ai mis « des gardes à leurs portes, et mes ordres viennent « de gens qui ne les craignent pas. » Il insista de nouveau pour entrer, et donna sa parole de ne

faire aucun mal au Roi. Ces Messieurs, de leur côté, l'engagèrent à déposer ses armes, et à s'abstenir de tout bruit qui pût troubler le repos de ce prince, alors endormi, l'assurant d'ailleurs que le lendemain matin, il aurait la réponse de Sa Majesté à son message. Le cornette refusa nettement de quitter ses pistolets et son épée, et insista pour que la chambre du Roi lui fût ouverte. Ces Messieurs se montrèrent fermes de leur côté, dans la résolution de ne point le laisser entrer. La dispute devint alors si bruyante, ce qui était impossible à éviter dans une pareille occasion, qu'elle éveilla Sa Majesté. Sa sonnette d'argent se fit entendre. M. Maxwell entra sur-le-champ pour savoir ce que voulait Sa Majesté, et les trois autres gentilshommes continuèrent à défendre l'entrée de la porte. Le Roi, instruit de ce qui se passait, et de la conduite grossière du cornette, envoya dire qu'il n'entendait ni se lever, ni lui parler avant le matin. A cette réponse, celui-ci s'emporta en insultes; mais, voyant que son projet ne pouvait s'exécuter cette nuit même, il se retira, et, pour quelques heures, tout rentra dans le calme.

Le jour venu, Sa Majesté se leva un peu plus tôt que d'ordinaire, fit ses prières, et manda Joyce, qui, avec la même assurance qu'eût pu montrer un officier du plus haut rang, s'approcha du Roi, et lui signifia l'ordre qu'il avait de l'emmener. Ce

prince demanda que les commissaires fussent appelés et prissent communication de cet ordre. Le cornette répliqua qu'ils devaient retourner au parlement. « Et par le commandement de qui? » reprit le Roi. Le cornette resta sans réponse à cette question. « Que ce soit, continua Sa Majesté, un « effet de votre bonté, Monsieur, de rendre aux « commissaires leur liberté, et de me faire voir vos « instructions. » Vous les verrez sur-le-champ, repartit Joyce; et aussitôt il fit venir sa troupe dans la cour intérieure, et aussi à portée que possible de la vue du Roi. « Sire, dit-il, voilà mes ins- « tructions. » Ce prince examina ces hommes, et, voyant que tous étaient forts, bien montés et bien armés, il dit en souriant au cornette: « vos instructions sont en beaux caractères, et se « lisent sans épeler. » Joyce, pressant alors Sa Majesté de le suivre et l'assurant qu'on n'entendait lui faire aucun mal, mais plutôt lui procurer toute satisfaction, Sa Majesté répondit qu'elle ne bougerait pas, à moins que les commissaires ne l'accompagnassent. Le cornette répliqua qu'il n'y mettait aucun obstacle. Pendant que tout cela se passait, les commissaires avaient envoyé un exprès au parlement, pour l'informer de cet acte de violence. Mais, dès qu'ils virent que le Roi penchait à suivre Joyce, et désirait qu'ils l'accompagnassent, quoiqu'ils ne sussent pas même où on le menait, ils se tinrent sur-le-champ prêts

à lui obéir. Ces Messieurs adressèrent cependant au cornette plusieurs questions auxquelles il ne fit que d'insignifiantes réponses. Reconnaissant alors qu'il n'y avait rien à espérer de la raison pour le dissuadèr de son projet, ni de la menace pour l'effrayer, ils se résignèrent à suivre le Roi, à tout hasard.

Cet audacieux attentat consternait d'autant plus les commissaires, qu'ils ne savaient comment l'empêcher; on le voyait clairement à leur contenance. Dans le fait, beaucoup de gens avaient le cœur serré. Quant au Roi, il était le plus gai de toute la troupe, et paraissait plein de la plus entière confiance dans l'armée, et particulièrement dans plusieurs de ses principaux chefs (1).

Sa Majesté monta dans sa voiture, et y fit placer avec elle les comtes de Pembroke et de Denbigh, et le lord Montague; les autres commissaires, membres de la chambre des communes, étaient bien montés, et suivirent à cheval. Le château de Holmsby fut ainsi laissé à l'abandon, et, deux ans après, ce superbe et fameux édifice fut, ainsi que d'autres maisons royales, abattu par l'ordre des deux chambres, pour acquitter

(1) Voir, au sujet de cet enlèvement du Roi par Joyce, les *Mémoires* de Warwick, de Ludlow et du major Huntingdon où l'on trouve d'autres détails dont quelques-uns ne s'accordent pas exactement avec ceux que donne ici Herbert, témoin oculaire. (*Note de l'Éditeur.*)

l'arriéré dû aux soldats. Tout ce qui faisait la splendeur du royaume disparut ainsi, en grande partie, et les ruines de ces monumens ne le prouvent que trop tristement aujourd'hui.

Le Roi, qu'entraînait à sa suite l'audacieux cornette, arriva le soir à Hinchinbrook. C'était autrefois un couvent de religieuses, et c'est aujourd'hui le manoir seigneurial du colonel Edward Montague, créé comte de Sandwich dans la douzième année du règne de Charles II, et qui a épousé Jémima, fille de M. Crew, fait baron d'Angleterre un an plus tard. Sa Majesté y fut traitée honorablement et accueillie avec un dévouement de cœur, ainsi que les personnes attachées à son service et les commissaires. De Hinchinbrook, on alla coucher, la nuit suivante, à Childersly, maison de sir John Cuts, à environ quatre milles de Cambridge. Pendant les trois jours qu'y demeura le Roi, plusieurs professeurs, agrégés, gradués, et étudians de l'Université de cette ville, vinrent à Childersly. Ce prince daigna donner, avec une grande bonté, sa main à baiser à la plupart d'entre eux, et tous exprimèrent leur humble reconnaissance de cette honorable faveur par leurs cris de *vive le Roi*.

Là se rendirent aussi sir Thomas Fairfax, général de l'armée du parlement, le lieutenant-général Cromwell, le commissaire-général Ireton, le major-général Skippon, le lieutenant-général

Hammond, les colonels Lambert, Whaley, Rich, Dean, d'autres officiers de l'état-major et officiers ordinaires de l'armée, ainsi que MM. Hugh Peters, Dell, Sedgewick et quelques autres. Plusieurs d'entre eux baisèrent la main de Sa Majesté. Dès qu'ils furent en sa présence, le général sir Thomas Fairfax eut le premier cet honneur; le Roi le prit à part, et causa près d'une demi-heure avec lui. Ce général, au surplus, et sans qu'on l'interpellât à cet égard, désavoua l'enlèvement de Sa Majesté de Holmsby, par Joyce, comme exécuté sans son ordre et son assentiment; mais, probablement, il l'avait été d'après les instructions de quelque autre officier tout puissant dans l'armée, puisqu'on ne vit ni le cornette, ni aucun autre, cité à un conseil de guerre pour être jugé sur ce fait.

Du moment où le Roi se trouva dans les mains de l'armée, il fut fort caressé par tous les officiers supérieurs, qui négligeaient rarement de lui faire leur cour et de s'entretenir avec lui dès qu'il s'en présentait quelque occasion favorable. Mais il conférait le plus souvent avec le général, le lieutenant-général et le commissaire-général Ireton, qui avaient la plus grande influence dans l'armée. Ceux-ci lui montraient alors tous les égards et le respect dus à sa personne royale; aussi trouvait-il quelquefois une sorte de plaisir à causer avec eux. Les simples soldats mêmes ne man-

quaient pas d'obliger à leur manière toutes les personnes de la suite de ce prince, et de leur marquer toutes sortes d'égards.

De Childersly, Sa Majesté gagna son château de Newmarket; on l'avait arrangé, pour la recevoir, aussi bien que le permettait la petitesse des bâtimens; elle y demeura quelques semaines, et adressa, de là, plusieurs messages aux deux chambres du parlement, pour manifester son désir de renouer le traité de pacification qu'on avait tenté, mais sans succès, de conclure à Uxbridge.

Durant son séjour à Newmarket, le Roi allait fréquemment, pour se récréer, dans la plaine, quelquefois en voiture, et la plupart du temps à cheval. Cette plaine ne le cède à aucune autre de cette grande île, pour la bonté de l'air et l'agrément : aussi le roi Jacques prenait un plaisir extrême à y chasser, tant à pied qu'à cheval, au tire, au faucon, ou à courre, et nos anciens princes y venaient très-souvent.

Les officiers de l'armée firent constamment leur cour au Roi, tant qu'il fut à Newmarket. Les commissaires ne se montraient pas moins assidus auprès de lui; aussi paraissait-il fort content de sa situation présente : il avait d'ailleurs l'espoir et même la promesse, que quelques uns des chefs de l'armée se rendraient les instrumens d'un heureux rapprochement et d'un accommodement entre son parlement et lui, et s'y emploie-

raient avec toute l'influence dont ils jouissaient incontestablement dans les deux chambres et dans l'armée; en attendant, il se croyait *sub Dei numine tutus*.

Il ne faut pas omettre de dire que, pendant le séjour de ce prince à Newmarket, beaucoup de personnes de la petite noblesse et des autres classes de la société, hommes, femmes, enfans, accoururent de tous les points des comtés de Cambridge, Suffolk, Essex et autres environnans, pour le voir. Une foule de monde remplissait journellement la salle d'audience, et particulièrement aux heures du dîner et du souper de Sa Majesté. Aussi était-il très-rare qu'elle ne mangeât pas en public, ou plutôt elle ne manquait jamais de le faire, et quand on la voyait se retirer, on l'accompagnait de vœux et d'acclamations hautement exprimés. A Newmarket, le Roi s'acquittait exactement, et à ses heures accoutumées, de ses devoirs particuliers de piété; mais quand il apprit que, dans quelques jours, il irait s'établir à Hampton-Court, il se montra fort satisfait, et par l'espoir qu'étant plus près des deux chambres du parlement, la gêne qui lui était imposée diminuerait, et par celui d'avoir, comme autrefois, ses chapelains, et de pouvoir profiter des cérémonies du culte public. Il se flattait aussi que ceux de ses serviteurs, qu'il s'était vu forcé de congédier à Holmsby, auraient la liberté de re-

prendre leurs places et leur service ; mais il entendait conserver auprès de sa personne le comte de Pembroke, ainsi que les autres commissaires, tant lords que membres de la chambre des communes, et les gentilshommes qui s'étaient voués à son service, après que les commissaires eurent renvoyé quelques uns de ses anciens serviteurs.

En quittant Newmarket, il ne suivit pas la route directe qui conduit à Hampton-Court; sa marche était subordonnée aux mouvemens de l'armée. Il logea donc le plus souvent dans les maisons de diverses personnes de qualité; à Royston seulement il habita une petite maison qui lui appartenait, mais dont il ne se servait que rarement et uniquement pour la chasse, dans les vastes plaines de ce pays, où cet exercice était un des plus grands plaisirs du roi Jacques. Sa Majesté s'arrêta deux jours dans cette maison, qui ne pouvait contenir que quelques uns de ses serviteurs, et était mesquinement fournie des objets nécessaires; mais la ville était grande et offrait de quoi se dédommager. Aussi les commissaires, les officiers-généraux de l'armée, et toutes les personnes, en grand nombre, qui composaient la suite et le service du Roi, trouvèrent-ils à s'y arranger commodément.

Ce fut là, si ma mémoire me sert bien, qu'un gentilhomme envoyé par un prince allemand, dont le père, l'un des chevaliers de l'ordre il-

lustre de la jarretière, venait de mourir, adressa au Roi une requête, à laquelle étaient joints une lettre et le Saint-George, ainsi que la jarretière, enrichis de diamans, et le pria humblement, suivant l'usage, de lui donner ses ordres pour le dépôt de ces objets. Les bijoux étaient anciennement remis au grand-maître des joyaux de la couronne, et tout le reste se déposait chez le doyen de Windsor. Un officier, qui se trouvait dans la salle, fut si insolent que de s'opposer à ce que cela se fît, de vouloir être informé de toute cette affaire, et d'écouter ce que cet envoyé avait à communiquer au Roi. Ce prince montra, sur sa figure, tout le déplaisir qu'il ressentait d'une si grande brutalité envers lui-même, et d'une telle grossièreté pour un étranger. M. Babington, barbier de Sa Majesté, présent alors et qui avait plus d'usage, redressa l'officier et le fit éloigner. Le Roi en marqua toute sa satisfaction, et cet officier, qui n'était rien moins qu'un colonel, fut bientôt après vivement réprimandé par le général sir Thomas Fairfax.

De Royston, Sa Majesté se rendit, le 26 juin, à Hatfield, dans le comté de Hertford, à environ treize milles au nord de Londres. C'est un noble château appartenant au lord Cécil, comte de Salisbury; on y trouve un vignoble, des jardins et des promenades très-agréables. Le Roi y fut traité avec égards et respect, et y demeura jusqu'au

1er. juillet. De là, il gagna Windsor, et, deux jours après, Caversham, beau château du lord Craven, presque en face de Reading, dont il est séparé par la Tamise. Le prince électeur-palatin, beaucoup d'Anglais de haute naissance, sir Thomas Fairfax, et plusieurs officiers de l'armée, s'empressèrent d'y venir. On alla, le 15 juillet, à Maidenhead, et le 20 à Woburne. Ce dernier endroit était autrefois un couvent de moines de l'Ordre de Cîteaux, ou moines blancs, comme on les appelait; aujourd'hui c'est un vaste et magnifique château appartenant au lord Russel, comte de Bedford. Sa Majesté y fut reçue avec honneur et dévouement, et on y traita les commissaires, la suite du Roi et les officiers de l'armée, avec une politesse recherchée : le comte de Cleveland et quelques autres gens de qualité y accoururent. Plusieurs des anciens chefs de l'armée royale, venus pour baiser la main de Sa Majesté, eurent la liberté de lui faire leur cour et de l'entretenir. C'était une grande nouveauté par le temps qui courait, et ce fut, pour tous les amis de l'union et de la paix, un favorable présage d'un prochain rapprochement.

De Woburne on se dirigea sur Latimers, dans le comté de Buckingham, petit, mais joli château du lord Cavendish, comte de Devonshire, qui s'y trouva pour recevoir le Roi. Quand ce prince quitta Latimers, on pensait qu'il s'arrê-

terait à Berkhamstead, château qui, autrefois, appartenait à la couronne, et est maintenant à la famille des Cary; mais ce lieu n'était ni approvisionné, ni préparé pour recevoir Sa Majesté. D'autres personnes imaginèrent donc qu'elle irait à Ashridge, qui n'était pas à plus de deux milles, et où le comte de Bridgewater avait une magnifique maison avec un parc; mais le quartier-général de l'armée se trouvant à Saint-Albans, le Roi s'écarta de la route du nord, et se rendit à cheval, par Cheneys et Rickmansworth, à Moore-Park, lieu charmant, et qui n'est guère qu'à deux milles de Watford. C'était autrefois le parc et la maison où aimait à se retirer le noble lord William Herbert, comte de Pembroke, grand-maître de la maison du Roi; depuis il a été acheté par le lord Cary, comte de Monmouth, et a des jardins curieux, de belles eaux, etc. Sa Majesté y dîna et alla coucher à Stoke; c'est un beau château à environ huit milles de Moore-Park, bâti par Henri, lord Hastings, comte de Huntingdon et lord-président du nord. Dans la suite, il fut acheté par le lord-grand-juge Cook; la fille que celui-ci avait eue de lady Élisabeth Cécil, fille du comte d'Exeter et veuve du lord-chancelier Hatton, épousa sir John Villiers, frère du duc de Buckingham. Ce château revint ainsi à sir John, qui, en 1619, fut créé baron de cet endroit et vicomte de Purbeck. Le 14 août, le Roi se rendit de Stoke

à Oatlands, grand et beau château sur les bords de la Tamise, appartenant à la Reine; les murailles de la galerie de pierre en face des jardins, étaient enduites de plâtre, et on y avait peint avec soin ce bâtiment royal, Pontefract-Castle, Havering, Eltham, Nonsuch et quelques autres maisons qui faisaient partie du domaine de cette princesse. C'est ainsi qu'on voit représentés, à Fontainebleau, plusieurs magnifiques châteaux des rois de France; mais, hélas! Oatlands, Richmond, Théobalds, Holmsby et d'autres superbes édifices de ce royaume, ont été malheureusement détruits pour se procurer l'argent nécessaire à acquitter la solde arriérée de quelques régimens de l'armée. On croit que ce qu'on en retira ne s'éleva pas, en tout, à la moitié de ce que certaines de ces maisons royales avaient coûté à construire; mais tels sont les funestes effets de la guerre civile. Pendant ce voyage, l'armée accusa de trahison onze membres de la chambre des communes, qui voulaient la paix, et demanda qu'ils fussent pour un temps renvoyés de la chambre; on les en exclut, en conséquence, pour six mois, et plusieurs quittèrent le royaume, et allèrent mourir sur le continent.

Sa Majesté arriva, vers le milieu d'août, à Hampton-Court. Ce vaste et royal château, que le fameux cardinal Wolsey bâtit pour faire parade de ses immenses richesses, fut encore

agrandi par le roi Henri VIII, et devint ainsi un palais vraiment royal; en grandeur et en beauté, aucun édifice ne le surpasse en Europe, si ce n'est peut-être l'Escurial en Espagne, à la magnificence duquel ajoute beaucoup un beau monastère dédié à saint Laurent, où vivent cent cinquante moines de l'Ordre de saint Jérôme, qui a un collége, des écoles, de grandes dépendances, et qu'a fondé le roi Philippe II, époux de notre reine Marie.

Hampton-Court se trouvait, par les soins de M. Kinersly, attaché à la garde-robe du Roi, et de quelques autres, arrangé pour recevoir la cour, et abondamment pourvu de tout ce qui lui est nécessaire. On y vit alors revivre une véritable cour, dans tout l'éclat qu'elle avait autrefois. Sa Majesté y était entourée de sa noblesse; ses chapelains y remplissaient leur office; le palais était magnifiquement meublé; les divers services s'y faisaient dans les formes et avec l'ordre accoutumés. Il était permis à chacun des serviteurs du Roi de s'acquitter de ses fonctions; aucune apparence de division ne s'y faisait remarquer; les communications entre le Roi et son parlement étaient libres, et l'armée paraissait s'efforcer de rétablir la bonne harmonie entre les différens partis; on s'entendit même sur quelques propositions présentées par le parlement, et on fut fondé à espérer un accommodement. Les

commissaires continuèrent à demeurer auprès de Sa Majesté, et les gentilshommes qui, à Holmsby, l'avaient servie, conservèrent, par ses ordres, leurs offices et leurs charges. Le général et les autres chefs de l'armée venaient aussi très-souvent à la cour, et s'entretenaient fréquemment avec le Roi, dans le parc, où beaucoup d'autres personnes accouraient lui faire leur cour. Jamais il ne s'éleva de querelles entre ceux qui combattaient pour les partis opposés; il existait, en un mot, une sorte d'amnistie tacite, et qui convenait, on le voyait bien, à toutes les parties contendantes.

Pendant ces jours de calme, Sa Majesté fit savoir au comte de Northumberland qu'elle désirait voir ses enfans, confiés alors à la garde de ce seigneur, et qui habitaient son château de Sion, à environ sept milles de Hampton-Court, sur la route de Londres; l'auteur fut du nombre des serviteurs du Roi qui le suivirent à Sion. Ce lieu est ainsi appelé du nom de la sainte montagne qui environne Jérusalem. C'était autrefois un couvent de moines. Le roi Henri V les en ôta, mit à leur place des religieuses de l'Ordre de Sainte-Brigitte, et dans la même maison, mais avec des murs de séparation, plaça des prêtres et des religieux en nombre égal à celui des apôtres et des disciples de Jésus-Christ. Hommes et femmes, tout fut chassé par le roi Henri VIII; on abattit l'église,

et, à la place, s'éleva une superbe maison de campagne, où aimait à se retirer le lord Seymour, duc de Sommerset, et qui rivalisait de beauté avec son magnifique hôtel, dans le Strand. Ce château appartient actuellement au lord Percy, comte de Northumberland. Sa Majesté y trouva le duc de Glocester et la princesse Élisabeth; aussitôt qu'ils aperçurent le Roi leur père, ils tombèrent à genoux, et lui demandèrent sa bénédiction. Le prince la leur donna de grand cœur, et se réjouit de les voir si bien portans, et traités avec le respect dû à leur rang.

Le comte reçut Sa Majesté de la manière la plus noble. La suite du Roi eut des tables richement servies; et toute la conduite du lord montra combien il était heureux de voir le Roi et ses enfans réunis après tant d'événemens divers et une si longue séparation. A la nuit, Sa Majesté reprit le chemin de Hampton-Court.

Le plus beau jour est rarement sans nuage. Dans ce temps, quelques hommes turbulens et malintentionnés, appartenant à l'armée, se couvraient du nom spécieux d'agitateurs (agens). Chaque régiment en avait choisi deux pour se réunir et discuter les intérêts de l'armée. Ils se rassemblaient souvent à Putney et autres lieux environnans; d'après une convention faite entre eux, et, comme quelques-uns l'affirment, sans l'ordre ou le consentement du général, ils avaient,

sous des prétextes plausibles, de fréquentes conférences. En se mêlant des affaires de l'État, ils imitaient ceux qui aiment à pêcher en eau trouble, et par cela seul qu'ils jouissaient d'une grande popularité dans l'armée, ils en étaient approuvés et en tiraient leur force. Mais, qui pouvait savoir quel était le résultat de leurs conciliabules et quel esprit les animait? Vers cette même époque, la chambre des communes était déchirée par les factions, et l'orateur se rendit à l'armée qui, sur-le-champ, marcha sur Londres et s'empara de la Tour, où l'on enferma le lord-maire et d'autres citoyens qui se faisaient remarquer par leur opposition au parti dominant. C'est au milieu de cette confusion que le Roi ayant proposé un traité, les agitateurs publièrent contre ce projet, un ouvrage intitulé : *De ce qui convient au Peuple, en ce qui concerne la personne et la sûreté de Sa Majesté.* On partit de là pour semer, comme on ne le sait que trop, divers bruits qui échauffaient les partis, créaient des méfiances, éveillaient la jalousie et les insinuaient dans les esprits, à force d'artifices. Un avis secret donné par une lettre à Sa Majesté, la décida tout à coup à quitter Hampton-Court la nuit et déguisée, n'ayant avec elle que deux de ses valets de chambre, MM. Ashburnham et Leg, et sir John Berkley. Vers le milieu de novembre 1647, elle sortit donc par une porte

dérobée du parc, à laquelle il n'y avait point de sentinelle, et traversa la Tamise à Thames-Ditton. Les commissaires, qui n'avaient ni soupçonné ni redouté cet effet des inquiétudes du Roi et un tel projet, furent confondus de sa fuite; elle n'étonna pas moins les lords et les autres serviteurs de ce prince; mais les commissaires surtout, dans l'ignorance de ce qui l'avait déterminée, montrèrent le plus grand trouble. A la fin, le lord Montague ouvrit une lettre à son adresse, que Sa Majesté avait laissée sur sa table, et où elle expliquait que le soin de sa propre conservation la portait seule à s'éloigner comme elle venait de le faire, reconnaissait avec bonté les égards constans des commissaires pour sa personne, et exprimait sa gratitude de leurs bons services et de leur loyauté (1).

Dès que le Roi eut ainsi quitté Hampton-Court, ses divers serviteurs retournèrent chez eux le cœur serré. Les comtes de Pembroke et de Denbigh, le lord Montague, sir James Harrington, sir John Cooke et les autres commissaires s'empressèrent d'instruire le parlement de la fuite de Sa Majesté, lui communiquèrent la lettre qu'elle avait jugé à propos de laisser après elle, et reçurent immédiatement une invitation des deux chambres pour revenir à Westminster;

(1) Voir les *Mémoires* de sir John Berkley et autres.

ils y obéirent sur-le-champ, et le parlement leur vota des remercîmens pour leur fidélité à remplir leur longue mission.

Peu de jours après, on sut que le Roi était allé à Tichfield, magnifique château appartenant au comte de Southampton, et que, le 13 novembre 1647, il avait passé la mer et débarqué sain et sauf à Cowes dans l'île de Wight. Le colonel Hammond, qui en était gouverneur, l'attendait, lui fit traverser Newport, principale ville de l'île, et le conduisit au château de Carisbrooke. Sa Majesté, pleine de joie et de sécurité, n'avait pour toute suite que sir John Berkley et les deux gentilshommes attachés à son service, dont on a parlé plus haut. Nul doute que beaucoup de ceux qui l'aimaient sincèrement ne l'aient vue avec chagrin se retirer dans un lieu si écarté, qu'on ne croyait ni convenable ni sûr, et la suite ne justifia que trop ces craintes. Lorsque le Roi traversa Newport, une femme bien née lui présenta une rose rouge éclose dans son jardin, malgré le froid de la saison, et pria pour Sa Majesté qui l'en remercia du fond du cœur.

Le château de Carisbrooke est la seule place de défense de l'île, qui a cependant plusieurs forts ou maisons fortifiées, pour le service de la marine. Le nom de ce château vient du saxon Whitgare, contracté par corruption en Garisbrooke. L'île fut soumise, dans le temps de la conquête,

par William Fitz Osborne, comte de Hereford, qui bâtit le château. Sous le règne de Henri III, Isabelle de Fortibus, sœur et héritière de Baldwin, comte de Devon et d'Albemarle, l'agrandit et y fonda, pour des bénédictins ou moines noirs, ainsi qu'on les nommait, un prieuré dédié à sainte Marie-Madeleine. Ce château fut ensuite rebâti ou plutôt encore agrandi par l'ordre de Henri VIII, et la reine Élisabeth le fit fortifier selon toutes les règles de l'art. Ses ouvrages extérieurs sont vastes et garnis d'une bonne artillerie; aussi a-t-il servi de place de retraite aux habitans de l'île, contre les attaques des Français et des Espagnols, quand l'Angleterre était en guerre avec eux.

Dès qu'il se répandit que Sa Majesté était à Carisbrooke, beaucoup de ses anciens serviteurs, et quelques-uns plus nouveaux qu'elle avait jugé convenable d'attacher alors à sa personne, se rendirent dans l'île de Wight. Pendant quelques semaines, on ne mit nul obstacle à ce que quiconque le désirait pût voir le Roi, et on n'empêcha aucun de ses serviteurs de s'acquitter auprès de lui des devoirs de leurs charges; il était libre de se promener à cheval et d'aller prendre quelque délassement dans l'enceinte de l'île, quand et où il lui plaisait. La seule privation qu'il éprouvât était de n'avoir pas ses chapelains, les docteurs Sheldon et Hammond. On ne souffrit

pas long-temps qu'ils fissent leur service, et ce ne fut pas une petite peine pour ce prince qui ne pouvait se résoudre à entendre les ministres qui, dans leurs fonctions, suivaient la liturgie presbytérienne, alors en vigueur. Mais il n'interrompait point pour cela ses exercices particuliers de piété; chaque jour il s'en acquittait régulièrement, et les dimanche il lisait la Bible avec quelques autres livres de dévotion, et se retirait dans son oratoire pour se livrer à la prière et à la méditation.

Cette liberté qu'on lui laissait de se procurer quelques distractions en parcourant l'île, ne fut pas cependant de longue durée. Vers le milieu de février, au moment où il venait de se lever de table, le colonel Hammond, gouverneur, vint dans le salon d'audience, qui se trouvait précisément au-dessous de la chambre à coucher de Sa Majesté; puis, s'adressant directement au Roi, d'une manière toute solennelle, il dit, après un court préambule, qu'il était amèrement peiné d'avoir à lui faire connaître les ordres qu'il avait reçus de ses supérieurs la nuit précédente. Il fit alors une pause, et ce prince lui ordonna de s'expliquer. Le gouverneur, reprenant la parole, ajouta que ces ordres portaient de ne pas permettre que MM. Ashburnham et Leg, ainsi que tous ceux des serviteurs de Sa Majesté qui l'avaient servie à Oxford, fissent plus long-temps

leur service auprès d'elle dans le château et au milieu de la garnison, les craintes et les défiances qui régnaient alors faisant trouver du danger à ce que de tels individus continuassent à entourer Sa Majesté.

Le silence que garda le roi pendant quelques instans prouva sa surprise, et sa physionomie exprima clairement le trouble qu'il éprouvait. Tous ceux qui se trouvaient alors dans le salon d'audience le remarquèrent; mais ignorant la cause d'un tel chagrin, tous parurent vivement peinés, comme on le vit bien à leurs regards consternés. Sa Majesté rappelant d'un signe de main MM. Ashburnham et quelques autres, leur répéta ce que venait de lui dire le gouverneur, et ajouta que ce n'était là ni ce qu'il attendait, ni ce que devaient lui faire espérer les promesses de quelques personnages marquans; mais qu'il n'y voyait d'autre remède que la patience, son recours ordinaire dans ces tristes extrémités, et la voie la plus noble pour en triompher.

Ses serviteurs, quoique profondément affligés, sentirent bien qu'il serait imprudent de s'emporter en reproches contre le colonel Hammond. Ce qui seul les consolait et les soutenait était la certitude de n'avoir pas perdu l'affection de leur auguste maître. Le lendemain, après le dîner du Roi, ces gentilshommes vinrent tous ensemble, se prosternèrent à ses pieds, prièrent hautement

Dieu pour sa conservation, baisèrent sa main et partirent.

Dès le jour qui suivit cette première rigueur, Sa Majesté n'eut plus la liberté d'aller au dehors dans l'île de Wight, et fut renfermée dans l'enceinte de Carisbrooke-Castle et des remparts qui l'entouraient. Ces ouvrages étaient au moins assez étendus pour qu'elle pût s'y promener à l'aise, respirer un air pur et jouir de la vue délicieuse que la mer et la terre présentent de cet endroit. Pour sa consolation et son amusement, le gouverneur convertit, en outre, le Barbacan, place d'armes spacieuse qui se trouvait dans l'enceinte des remparts et hors du château, en un jeu de boule, qui n'avait pas son pareil, et, sur un des côtés, il fit élever un pavillon qui formait une retraite agréable. Ce fut un grand moyen de délassement pour le Roi, dans ses heures de loisir. Le bâtiment qu'il occupait dans l'intérieur du château n'avait ni galerie, ni appartement de parade, ni jardin; aussi, les matins, il prenait habituellement de l'exercice dans les promenades du dehors; il en faisait autant les après-midi ou se rendait au jeu de boule ou Barbacan. Jamais, cependant, il ne manquait de consacrer, dans ces deux portions de la journée, à écrire et à remplir ses devoirs de piété, les heures qu'il avait coutume de réserver pour ces occupations. MM. Harrington et Herbert continuaient à le servir en qualité de valets de

chambre, et ce fut ce dernier qu'il chargea du soin de ses livres. Ce prince en avait un catalogue et se faisait, de temps à autre, apporter ceux qui lui convenaient; les saintes écritures étaient l'ouvrage à l'étude duquel il se plaisait davantage; il lisait souvent aussi les sermons de l'évêque Andrews, la politique ecclésiastique de Hooker, les œuvres du docteur Hammond, le traité de Villalpandus sur Ézéchiel, la paraphrase des psaumes de David, par Sands, les poésies sacrées de Herbert; il faisait encore un grand cas du poème de Godefroy de Bouillon, écrit en italien par Torquato Tasso, et traduit en vers héroïques anglais par M. Fairfax; il aimait beaucoup aussi la traduction que sir John Harrington avait faite de l'Arioste, poète plaisant fort estimé du prince Henri, son maître; et, pour se délasser l'esprit, après des études sérieuses, il parcourait la Reine des Fées, de Spencer, et d'autres ouvrages de ce genre. Dans ce temps, du moins on le présume, il composa le livre appelé communément *Soupirs royaux*, et publié aussitôt après sa mort sous le titre de *Portrait du Roi pendant sa prison et ses malheurs*. M. Herbert en trouva le manuscrit parmi les livres de Sa Majesté, qu'elle eut la bonté de lui laisser tous, à l'exception de ceux qu'elle légua à ses enfans et dont il sera parlé plus tard. L'auteur n'a pas vu son auguste maître faire cet ouvrage; le Roi était seul quand

il écrivait, et les personnes de son service n'entraient jamais dans sa chambre à coucher lorsqu'il s'y renfermait, à moins qu'il ne les appelât. Toutefois, en comparant le manuscrit de ce livre avec ce que ce prince avait écrit de sa propre main, sur d'autres sujets, M. Herbert a trouvé les caractères si parfaitement les mêmes, qu'il est porté à croire l'ouvrage dont il s'agit, sorti de la plume de Sa Majesté (1). Il avait vu d'ailleurs, auparavant, beaucoup de choses de l'écriture de ce monarque et particulièrement sa traduction du livre que le docteur Saunderson, dernier évêque de Lincoln, publia sur le serment, sous le titre *de Juramentis* ou quelque autre semblable. Sa Majesté le traduisit tout entier en anglais et de sa propre main; elle se faisait un plaisir de montrer, dans sa chambre à coucher, cette traduction à ses deux serviteurs MM. Harrington et Herbert, et voulait qu'ils la comparassent avec l'original, qu'elle avait fidèlement rendu. Ce même travail, elle le fit voir, peu de temps après, au docteur Juxon, évêque de Londres; ses chapelains ordinaires, les docteurs Hammond et Sheldon, tous deux, dans la suite, archevêques de Cantorbéry, le lurent aussi lors-

---

(1) Voir sur cette question la *Notice* qui sera placée dans notre *Collection*, en tête de la traduction de l'*εικων βασιλικη*. (*Note de l'Éditeur.*)

qu'ils se rendirent à Newport, dans l'île de Wight, à l'époque où se négocia le traité avec le Roi. Sur plusieurs de ses livres, ce prince s'était plu à écrire l'épigraphe *Dum spiro spero*, comme témoignage de ses efforts pour arriver à un heureux arrangement avec son parlement et de son espoir d'y parvenir. Un solide accommodement et le rétablissement de la bonne harmonie, il les souhaitait du fond de son cœur comme la fin désirable de toutes les discussions qui avaient amené entre lui et les chambres une si funeste division. Mais en même temps il calmait son esprit par une honorable et douce soumission à la Providence, qui, dans sa sagesse, ordonne et dispose toutes choses suivant ses vues et qui, dans toutes les épreuves que ce monarque eut à supporter dans le cours de ses inconsolables malheurs, le soutint miraculeusement en lui accordant une résignation sans égale. Sur un de ses livres, Sa Majesté écrivit ce distique :

*Rebus in adversis facile est contemnere vitam ;*
*Fortiter ille facit qui miser esse potest.*

Sur un autre, elle transcrivit, contre l'esprit anti-monarchique et niveleur qui dominait alors, ces vers d'un autre poète :

*Fallitur egregio quisquis sub principe credit*
*Servitium ; nunquam libertas gratior exstat*
*Quàm sub rege pio.* CLAUDIEN.

Ces citations et d'autres sont remarquables et prouvent le goût du Roi pour l'instruction. Il lisait dans les originaux les auteurs grecs, latins, français, espagnols et italiens; ces trois dernières langues, il les parlait parfaitement; personne n'avait mieux lu les historiens de tout genre; il causait bien sur les arts et les sciences; et, dans le fait, aucun sujet ne lui était étranger.

Malgré les gênes imposées à ce prince, et que le gouverneur maintenait avec rigueur, probablement par obéissance à ses instructions, beaucoup de malades attaqués des écrouelles accouraient dans l'île, des points les plus éloignés du Royaume, pour être touchés par Sa Majesté. Après quelque temps de séjour à Newport ou dans les villages voisins, ils trouvaient le moyen de pénétrer dans l'intérieur des fortifications, et, quand le Roi sortait du château pour faire sa promenade accoutumée aux environs du Barbacan, ils avaient l'occasion tant désirée de se présenter devant ce monarque qui les touchait.

Vers cette époque, un certain M. Sedgewick, qui, pendant quelque temps, avait été l'un des prédicateurs de l'armée parlementaire, se rendit à Carisbrooke-Castle et réclama du colonel Hammond, gouverneur, la permission de parler directement au Roi. M. Harrington, informé de cette circonstance, dit à Sa Majesté qu'un ministre était venu tout exprès de Londres pour

s'entretenir de quelques points de religion et lui présenter un livre qu'il avait composé tout récemment pour l'usage de Sa Majesté. Si elle daignait le lire, disait ce ministre, elle en retirerait, à ce qu'il croyait, un grand fruit et beaucoup de consolation à sa triste condition. Le Roi sortit, et M. Sedgewick, avec les formes les plus respectueuses, lui remit son ouvrage intitulé, *Feuilles de l'Arbre de Vie.* C'était une paraphrase du second verset du chapitre 22 de l'Évangile de Saint-Jean; Sa Majesté en parcourut quelques pages et le lui rendit en disant en peu de mots et par forme d'avis et de jugement, « que « ce qu'elle avait lu de cet ouvrage lui faisait « penser que l'auteur avait besoin de quelque « repos. » Le ministre prit cette réponse dans le sens le plus favorable et partit en exprimant toute sa satisfaction.

Le lendemain, un M. Harrington, gentilhomme jouissant d'une belle fortune, et fils de sir John Harrington dont on a parlé plus haut, fit aussi le voyage de Carisbrooke-Castle sous un semblable prétexte de charité. Mais le Roi qui en avait entendu parler précédemment et ne voulait pas entrer en discussion avec lui sur des points de controverse, le fit remercier de ses bonnes intentions. Ce gentilhomme s'en retourna donc chez lui dès le jour suivant, après avoir souhaité toutes sortes de félicités à Sa Majesté.

Le Roi crut, vers cette époque, devoir envoyer un gracieux message à ses deux chambres du parlement, et le remit un soir à M. Herbert muni de son sceau, et adressé à l'orateur *pro tempore* de la chambre des pairs; il y joignit une lettre pour sa fille la princesse Élisabeth, alors au château de Saint-James, près de Whitehall, avec sa gouvernante. Le vent n'était pas favorable, et M. Herbert fit avec beaucoup de peine la traverse de Cowes à Southampton; mais Sa Majesté lui avait prescrit de faire la plus grande diligence, afin que son message pût être remis le lendemain avant que la chambre ne levât sa séance; il ne différa donc pas d'un instant son départ, et, à peine débarqué, il prit la poste pour Londres. Il est à remarquer qu'à un relai le maître de poste, homme malintentionné, sachant que M. Herbert portait une dépêche du Roi qui exigeait beaucoup de célérité, lui donna un cheval aveugle et qui n'avait pas de jambes. D'ordinaire, le pauvre animal tombait à chaque pas; comme de plus on était dans l'hiver, les chemins enfonçaient et la nuit était fort noire: suivant toutes les probabilités, M. Herbert devait être retardé dans sa course; mais, par une bonté particulière de Dieu, ce cheval fit la plus grande partie des douze milles au grand galop, sans tomber ni même broncher une seule fois, au grand étonnement de tous les gens du relai

suivant. Le message du Roi fut donc remis dans le temps prescrit au lord Grey de Warke, alors orateur de la chambre des pairs. M. Herbert se hâta de se rendre ensuite chez la princesse Élisabeth, alors à Saint-James; elle lui donna sa main à baiser, tant elle était heureuse d'avoir reçu la tendre lettre que lui adressait son auguste père, et lui remit sa réponse. Celui-ci retourna sur-le-champ à Carisbrooke et le Roi daigna louer sa diligence.

Le 15 avril, la princesse Henriette, qui, dans la suite, épousa *Monsieur*, duc d'Orléans, quitta Exeter, lieu de sa naissance, et s'embarqua pour rejoindre la Reine en France. Ce fut aussi le 15 avril, que, deux ans après, le duc d'York s'échappa du palais de Saint-James et alla trouver le prince de Galles en Hollande.

Pendant que ces choses se passaient, les Écossais voulurent se laver de la honte d'avoir livré le Roi aux mains des Anglais, sous le prétexte qu'il s'agissait de le rétablir sur le trône, et contre la promesse qu'ils lui avaient faite, lorsqu'il quitta Oxford, pour se confier à eux pendant qu'ils assiégeaient Newark, ainsi qu'on l'a dit plus haut. Dans ce but, vers le mois de mai 1648, l'assemblée des États établit à Édimbourg un comité *de danger* (comme on l'appelait). Il était composé de huit comtes, huit barons et huit bourgeois. Ce comité s'étant réuni vota la levée d'une

armée de quarante mille hommes, dont le commandement fut dévolu au duc de Hamilton; sir Marmaduke Langdale et quelques autres colonels anglais promirent au duc de le seconder avec un corps de trois mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie. On mit toute la diligence possible à lever ces troupes, afin d'entrer sans obstacle en Angleterre. On savait d'ailleurs, de Londres et d'autres endroits, que le bill qui défendait de présenter aucune adresse au Roi et de recevoir de lui aucun message, ainsi que la gêne sévère dans laquelle le colonel Hammond tenait Sa Majesté à Carisbrooke-Castle, excitaient, dans divers lieux, de si grands mécontentemens et de si violens murmures parmi le peuple, qu'il se mettait en insurrection. Ces nouvelles, jointes à la certitude qu'avait le duc de Hamilton que sir Thomas Fairfax était aux prises avec le parti du Roi dans les comtés de Kent, Surrey et autres des environs de Londres, et que le lieutenant-général Cromwell se trouvait en même temps fort occupé à réduire le château de Pembroke et d'autres places fortes des parties les plus reculées du midi du pays de Galles, animèrent encore les Écossais à hâter leur marche contre l'Angleterre; leurs troupes cependant se levaient avec une telle difficulté qu'ils ne parvinrent à en rassembler que le tiers de ce qui avait été réglé, perdirent l'occasion favorable et ne purent entrer en Angleterre que le 13 juillet 1648.

Un peu auparavant, les habitans de Londres, en grand nombre, adressèrent aux deux chambres du parlement une pétition, pour que ceux de leurs membres qu'on avait exclus fussent rappelés, qu'on élargît ceux qu'on retenait en prison, et qu'il leur fût permis à tous de siéger comme autrefois. On satisfit à une partie de cette requête, sous la condition que les habitans consentiraient à ce que le major-général Skippon commandât la milice de la cité. Ce point accordé, on fit entrer à Londres quelques régimens qu'on logea dans l'hôtel Sommerset, dans le Strand, et dans Whitehall; on assigna au reste de l'armée des cantonnemens plus éloignés de Londres. Les habitans des comtés d'Essex et de Surrey demandèrent aussi, par une pétition aux deux chambres, qu'on payât à l'armée l'arriéré qui lui était dû, et qu'ensuite on la licenciât; que le dernier bill qui défendait de présenter désormais des adresses au Roi fût annulé, et que le parlement acceptât les propositions de Sa Majesté pour le traité à conclure avec elle.

Le mot de licenciement résonnait désagréablement aux oreilles des soldats; quelques-uns d'entre eux insultèrent les pétitionnaires, et des mots ils en vinrent aux coups; beaucoup de gens s'en irritèrent fortement, surtout les habitans du comté de Kent qui étaient voisins. Dévoués à la cause du Roi et vivement blessés du mauvais

traitement qu'avaient éprouvé les pétitionnaires de Surrey, ils se firent, de cette affaire et de la captivité du Roi, un prétexte pour se lever subitement en armes; et plus de dix mille hommes, ayant à leur tête M. Hales et quelques autres personnes notables du pays, se déclarèrent publiquement pour le Roi et le parlement.

Cette insurrection fut bientôt connue de la portion de l'armée de sir Thomas Fairfax, cantonnée dans les environs. Le colonel Rich, avec son régiment de cavalerie, et le colonel Hewson, avec celui d'infanterie qu'il commandait, tombèrent sur un parti, près de Gravesend; celui-ci se retira en désordre vers Maidstone. On s'était hâté de fortifier cette ville, aussi bien que l'avaient permis le petit nombre de bras et le peu de temps employés à ce travail; mais ce fut sans grande utilité, les deux régimens poursuivant les fuyards avec célérité. La lutte cependant fut très-rude; les hommes du comté de Kent restèrent si fermes sous les armes et firent une telle résistance, que le combat se soutint, des deux côtés, pendant quelques heures avec résolution, et qu'il y eût beaucoup de gens tués dans la mêlée. En résultat, cependant, les troupes parlementaires eurent l'avantage de la journée et firent quelques prisonniers; ceux qui échappèrent marchèrent vers la Tamise; d'autres se réunirent à eux, et tous ensemble se rendirent à

Black-Heath, lieu du rendez-vous. Là, ils furent joints par plusieurs soldats et officiers qui avaient servi dans l'armée royale; leur nombre s'accrut ainsi tellement, que le lord Goring, comte de Norwich, se laissa persuader de prendre le commandement de cette petite armée. Instruit que sir Thomas Fairfax s'avançait contre lui, à la tête de plusieurs régimens de cavalerie et d'infanterie, il crut sage d'éviter tout engagement jusqu'à ce qu'il eût reçu des renforts; il traversa donc la Tamise, près de Greenwich, dans le comté d'Essex, où sir Charles Lucas le joignit avec deux mille hommes, tant à pied qu'à cheval. On comptait dans cette troupe plusieurs chefs principaux, tels que le lord Capell, le lord Loughborough et d'autres officiers distingués; réunis alors au nombre d'environ quatre mille hommes, ils allèrent à Colchester, et, s'attendant à y être assiégés dans peu, ils fortifièrent cette place régulièrement, à l'aide d'une foule de bras.

Sir Thomas Fairfax, promptement informé de tous leurs mouvemens, ordonna aux colonels Hewson et Rich de contenir, avec leurs régimens, l'insurrection du comté de Kent; et, avec le reste de ses troupes, il marcha sur Colchester, qu'il assiégea et serra de près, vers le milieu de juin 1648.

Dans ce même temps, le lieutenant-général Cromwell pressait la réduction du fort château

de Pembroke, à l'extrémité de la partie méridionale du pays de Galles, que défendaient le major-général Langhorn, les colonels Powell et Poyer, tous hommes d'un signalé courage et d'une grande influence dans le pays.

Vers la même époque et dans les premières semaines de juillet, les Écossais, sous la conduite du duc de Hamilton, entrèrent en Angleterre, près de Carlisle, dont sir Philippe Musgrave était gouverneur, et furent joints par le corps de sir Marmaduke Langdale. Alors aussi le vice-amiral Batten, que les deux chambres du parlement avaient remplacé par le colonel Rainsborough, détermina la plus grande partie de la flotte à se déclarer pour le Roi et à se ranger sous les ordres du prince de Galles. Le duc d'York qui avait quitté, déguisé, le palais de Saint-James, s'était échappé avec le comte de Northumberland, son gouverneur, et un seul de ses domestiques, et avait gagné la Hollande, vint à bord de ces vaisseaux; ils portaient aussi le prince Robert, beaucoup d'hommes de haute naissance, de gentilshommes de marque et deux mille soldats. Ces troupes mirent promptement à la voile, et, le vent les favorisant, elles débarquèrent à Yarmouth, dans l'espoir de se recruter dans le Norfolk et les comtés environnans, qui, pendant la dernière guerre, s'étaient prononcés pour le Roi. Mais, voyant que les habitans ne venaient pas se

réunir à lui, et apprenant que le colonel Scroop s'avançait à marches forcées, à la tête d'un corps considérable, le prince, sur l'avis de son conseil de guerre, prit le parti de rembarquer son monde et de se diriger sur Sandwich, ou Deal, dans le comté de Kent, pour appuyer ceux qui s'y étaient déclarés pour le Roi; mais il arriva trop tard; les troupes parlementaires avaient déjà mis en déroute les royalistes; le moment favorable était perdu, et la flotte commençait à manquer de provisions. Le prince leva donc l'ancre et retourna dans les Pays-Bas.

Cependant, au commencement de juillet, le comte de Holland, secondé du duc de Buckingham, du lord Francis Villiers, frère de celui-ci, du comte de Peterborough et de quelques autres personnages marquans, fit une seconde tentative en faveur du Roi; il parut tout à coup à la tête d'un parti considérable de cavalerie et d'infanterie, s'avança en bon ordre dans le comté de Surrey, et remonta vers Kingston sur la Tamise, dans l'espoir d'y être joint par plusieurs officiers et soldats retirés qui avaient déjà servi la cause royale; mais bien peu vinrent grossir ses troupes, et il se dirigea sur Rygate, à douze milles environ de Kingston. Avant d'avoir pu l'atteindre, il fut attaqué par le colonel Rich, à la tête de son régiment de cavalerie, et contraint, après une rude escarmouche, de se replier sur Kingston,

en s'efforçant de s'ouvrir un passage entre Ewel et Nonsuch-Park. Le combat se soutint cependant sur un autre point, avec un courage et une fureur extraordinaire; plusieurs gentilshommes y périrent des deux côtés; de ce nombre fut le lord Francis Villiers, qui, dans cette journée, déploya une grande valeur, et refusa, dit-on, la vie qu'on lui offrait.

Le parti du Roi se trouvant ainsi écrasé, tout ce qui n'était pas du nombre des prisonniers de guerre, parmi lesquels on comptait plusieurs personnes du plus haut rang, pourvut à sa sûreté du mieux possible. Toutefois, le comte de Holland, suivi seulement d'une poignée d'hommes, gagna Kingston, sur la Tamise. Quoique cette ville fût favorable aux royalistes, et dans le voisinage de Hampton-Court, on n'osa pas, dans cette triste circonstance, permettre au comte de s'y arrêter. Les troupes du parlement le poursuivaient. Quittant donc Kingston, il précipita sa marche vers Huntingdon, pensant y trouver quelque sûreté au moins pour un temps; mais le colonel Scroop avait intercepté cette route, depuis Norfolk, avec deux régimens de cavalerie et d'infanterie; le comte, après une faible résistance, auprès de Saint-Neots, à sept milles de Huntingdon, fut fait prisonnier. Envoyé, sous une escorte de cavalerie, au château de Warwick, il y resta jusqu'au moment où on le conduisit à Londres.

Quant au duc de Buckingham, il traversa, pendant ce temps-là, le comté de Lincoln, gagna la côte, fut assez heureux pour y trouver un petit bâtiment sur lequel il se hasarda à passer la mer, eut un vent favorable et arriva sain et sauf en Hollande, où il rejoignit le prince de Galles.

Pendant tous ces mouvemens, le duc de Hamilton, comme on l'a déjà dit, entra en Angleterre, le 13 juillet, à la tête de ses Écossais. Leur nombre était bien inférieur à celui qu'avait voté le comité d'Édimbourg; mais le duc y avait suppléé par la splendeur de sa propre suite. Son armée, au rapport de quelques personnes, n'excédait pas quinze mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie; mais les renforts amenés par sir Marmaduke Langdale, sir Philippe Musgrave et d'autres officiers anglais, la portèrent à vingt mille hommes environ. Les Écossais pénétrèrent sans obstacle jusqu'à Appleby, dans le Westmoreland, où le major-général Lambert avait ses quartiers. Près de cet endroit, et après un léger engagement, les Écossais forcèrent les Anglais à se retirer d'abord à Kirkby-Steven, et ensuite à Bowes; eux-mêmes restèrent quelques jours dans Kendal, pour se reposer et attendre d'Écosse de nouvelles troupes qui ne leur arrivèrent pas.

Avec son armée, telle qu'elle était, et animé par ses succès récens, le duc entra dans le comté

de Lancaster. Il se flattait d'y être renforcé par beaucoup de gens qui, pendant la dernière guerre, s'étaient montrés opposés aux troupes parlementaires; mais la nouvelle de l'approche du lieutenant-général Cromwell glaça le courage de plusieurs personnages marquans du pays, et le duc de Hamilton fut fortement trompé dans son espoir. Le séquestre dont on frappait les propriétés, terrifiait une foule d'individus. Le major-général Monroë ne rejoignit pas non plus le duc avec ses troupes, comme on en était convenu; lui et le marquis de Montrose avaient chez eux assez affaire de combattre le marquis d'Argyle qui, ainsi que le général Lesley, étaient opposés à l'entreprise du duc de Hamilton contre l'Angleterre.

Le bruit de la marche du lieutenant-général Cromwell, contre les Écossais, n'était pas sans fondement. Aussitôt qu'il apprit l'arrivée du duc à Perth, il pressa vivement son siége de Pembroke, qui fut contraint de se rendre. Ensuite, avec une armée qui volait plutôt qu'elle ne marchait, il courut en toute hâte se joindre au major-général Lambert et au colonel Harrison pour combattre les Écossais. Le duc pensa donc que le mieux était de risquer promptement une bataille. En conséquence, il se dirigea sur Preston, dans le comté de Lancaster. Le 17 août, ses coureurs l'informèrent que les troupes du parlement observaient tous ses mouvemens et s'avançaient

contre lui; il se prépara donc au combat, dans une plaine marécageuse, à trois milles environ de Preston, où les deux armées se trouvèrent en présence. Le major Smithson, qui commandait les enfans perdus, mit en déroute une partie de l'avant-garde écossaise, et les deux armées furent ainsi promptement engagées. Pendant deux heures, la victoire resta indécise; on se battit, des deux côtés, avec une fureur étonnante et un courage désespéré. Beaucoup de gens furent tués de part et d'autre; mais, à la fin, les Écossais lâchèrent pied, la plus grande partie de leur armée se retira sur Lancaster, et le reste sur Preston. Les parlementaires suivirent de près les Ecossais. Au pont de Ribble, qui est voisin de la tour de Haughton, ceux-ci firent halte et se montrèrent résolus de s'assurer ce passage. Ils s'y maintinrent, en effet, pendant quelques heures avec une grande valeur; mais ils furent culbutés par la cavalerie anglaise, qui les pressait avec vigueur et se rendit maîtresse du passage. Le duc, alors, contre toute raison, abandonna, dans sa retraite, la route du nord, vers Lancaster, où l'autre portion de son armée se trouvait déjà rendue, et marcha au midi sur Wigan, fort près de Latham, noble château du comte de Derby. Le lendemain, il fut à Warrington, qu'arrose la rivière de Marsee, et où est un pont. Les Ecossais disputèrent ce passage avec un courage si-

gnalé; mais l'armée du duc était affaiblie par la séparation du corps qui avait gagné Lancaster, et avec lequel plusieurs régimens anglais lui coupaient toute communication : de plus, le lieutenant-général Cromwell venait d'amener un renfort considérable au major-général Lambert et au colonel Harrison. Le duc voyant donc son armée dans un complet découragement, et fort inférieure en nombre à l'ennemi, perdit tout espoir et abandonna son infanterie, la laissant pourvoir à sa propre sûreté. Quatre mille hommes environ, ainsi délaissés, mirent bas les armes et obtinrent quartier. Le duc, avec trois mille chevaux, se sauva vers Nantwich, dans le comté de Chester.

Dans sa marche sans ordre, à travers ce pays, la plus grande partie de ce corps fut dispersée par les paysans et quelques soldats envoyés à sa poursuite. Enfin, Hamilton passa en toute hâte le comté de Stafford; mais, à Utoxeter, il fut contraint de se rendre au lord Grey de Grooby; celui-ci l'envoya, sous escorte, à Ashby de la Zouch, dont est seigneur le comte de Huntingdon, et bientôt après, on le transféra à Londres avec un grand nombre d'autres Écossais faits prisonniers.

Après la destruction de l'armée écossaise, le lieutenant-général Cromwell s'avança sans aucune opposition vers l'Écosse avec son corps, sur

le bruit que Monroë se préparait à rejoindre le duc de Hamilton à la tête de huit mille hommes. Mais, à la nouvelle de la défaite du duc, Monroë jugea prudent de prêter l'oreille au conseil que lui donna le comte d'Argyle de suspendre sa marche. Le lieutenant-général Cromwell entra donc sans obstacle en Écosse, fut reçu amicalement à Édimbourg et traité avec toutes les démonstrations de l'affection. Telles furent les suites étranges des vicissitudes de la guerre.

Durant tout ce temps, Colchester tint bon, quoique sir Thomas Fairfax le pressât vivement avec ses troupes. On montra des deux côtés un courage brillant; à la fin, cependant, les assiégés manquèrent de poudre et de provisions; instruits d'ailleurs avec certitude de l'échec qu'avait éprouvé le duc de Hamilton, ils étaient sans espoir d'être secourus du dehors ou de recevoir les approvisionnemens dont la disette se faisait cruellement sentir à la ville et à la garnison; ils savaient, en outre, que les partisans du Roi avaient échoué partout. On convoqua donc un conseil de guerre où l'on arrêta qu'il serait nommé des commissaires chargés de traiter avec sir Thomas Fairfax à des conditions déterminées; on les accorda; et le 27 août 1648, Colchester fut remis au général parlementaire, qui se rendit ensuite à Saint-Albans où il établit pendant quelque temps son quartier-général.

Ces événemens militaires eurent lieu pendant que le Roi restait confiné à Carisbrooke-Castle, et j'ai cru qu'il convenait de les réunir à d'autres faits, qui sans cela eussent pu être omis.

Quelques personnes ont artificieusement répandu que Sa Majesté connaissait les préparatifs du duc de Hamilton et son projet d'employer la force des armes pour rendre à la liberté son souverain et le remettre sur son trône ; que ce prince en avait été instruit par une lettre de la Reine, et que cette lettre avait été interceptée, ouverte et lue par quelques-uns des officiers supérieurs de l'armée, membres de la chambre des communes. On a dit encore que ceux-ci, lorsque le Roi se trouvait au milieu de l'armée après qu'on l'eut enlevé de Holsmby, déterminés par d'importantes considérations de richesses et d'honneurs, résolurent de profiter de l'influence que leur assurait leur double qualité pour rétablir Sa Majesté, mais sous la condition qu'elle s'en reposerait exclusivement sur eux et n'aurait recours à aucun autre moyen. On a ajouté que sur son consentement ils s'occupèrent de l'exécution de leur projet jusqu'au moment où la lettre de la Reine tomba dans leurs mains et les frappa d'étonnement; qu'alors, ils la firent parvenir au Roi après l'avoir refermée si artistement, qu'il ne put s'apercevoir qu'elle avait été interceptée et ouverte, et crut ainsi que la nouvelle que lui

donnait la Reine, n'était connue que de lui seul. On a, de plus, ajouté que, dans un entretien qu'ils eurent bientôt après avec Sa Majesté, ils lui demandèrent si elle savait que le duc de Hamilton était à la tête d'une puissante armée d'Écossais et se préparait à exécuter par la force ce qu'eux-mêmes avaient entrepris de faire à l'aide de leur influence dans les deux chambres, bien certains d'y réussir et de le rasseoir heureusement sur son trône; mais que le Roi ne leur fit rien connaître de ce que contenait la lettre de la Reine sur le plan d'invasion formé par le duc; et que, déterminés par ce silence à se défier entièrement de ce prince, ils abandonnèrent tout-à-fait leur premier dessein de lui rendre la couronne et la liberté.

Tout cela, comme je l'ai dit plus haut, fut insinué malicieusement; et un tel rapport doit assurément trouver bien peu de crédit, surtout auprès des esprits impartiaux.

Et en effet, quelques principaux chefs de l'armée ont pu, sans doute, à l'aide de leur influence dans les deux chambres, par un désir légitime de la paix et dans l'espoir de grands avantages personnels, aimant toujours bien énergique, entretenir le Roi dans la persuasion qu'ils pouvaient et voulaient s'employer fortement à le servir en mettant fin à tous les différens qui le privaient de l'exercice de son pouvoir royal. La crédulité est plutôt une faute qu'un tort; elle ne nuit qu'à ce-

lui qui s'y livre; et ce qu'on promettait était la fin à laquelle tendaient tous les hommes sages et qu'ils appelaient de tous leurs vœux. Mais comment croire que Sa Majesté ait usé de dissimulation ou faussé sa parole de s'en reposer uniquement sur eux? La chose était entièrement à sa satisfaction; et ce qu'on peut supposer d'ailleurs, c'est que le Roi, pendant son séjour à Hampton-Court, où l'on prétend que la lettre en question fut interceptée, trouva l'occasion d'instruire la Reine des espérances qu'on lui donnait et de l'intention que montrait l'armée d'amener les deux chambres à étouffer toute querelle, à écarter ces méfiances, source de la dernière guerre, et à rendre la paix au royaume divisé. Que la Reine, enchantée d'une pareille nouvelle, ait applaudi à la sagesse du Roi dans cette affaire, c'est probable; mais il est contraire à toute vraisemblance que cette princesse ait hasardé de rétablir son époux par d'autres voies, et surtout qu'elle ait voulu se servir des Écossais; ceux-ci en effet, si le succès eût souri à leur entreprise, auraient, suivant toutes les probabilités, insisté pour que le Roi sanctionnât leur *ligue* et leur *covenant*, et c'était une démarche pour laquelle ce prince avait une répugnance prononcée. Sa Majesté, d'ailleurs, ne se confiait pas dans le duc de Hamilton; elle le montra bien par ces mots prophétiques, « qu'elle était perdue si ce duc « entrait en ennemi sur le territoire anglais; et

« que si un tel événement arrivait, elle défendrait « à tous ceux qui avaient pris parti pour elle « dans la guerre, de se réunir aux Écossais. » On ne peut davantage accorder raisonnablement que la Reine ait eu, pendant le séjour du Roi à Hampton-Court, une connaissance anticipée des projets du duc de Hamilton; l'époque où la lettre fut, dit-on, interceptée, précède de près de sept mois la création du comité *de danger*, préalable nécessaire à tout préparatif du duc et à tout premier pas dans cette affaire. Mais, de plus, en concédant que la lettre en question ait existé, il paraît étrange qu'on ait pu l'intercepter; on doit penser qu'elle ne fut remise qu'à quelqu'un de bien sûr; la cour d'ailleurs n'éprouvait alors aucune gêne, et l'accès auprès du Roi n'était interdit à personne. Il n'est enfin pas moins incroyable que le cachet de la Reine une fois brisé, on ait pu le refermer si parfaitement que le Roi, qui examinait avec un soin particulier tous les sceaux et objets de cette nature, n'eût pas reconnu la fraude. Quant au prétendu mécontentement que manifestèrent les chefs de l'armée en s'éloignant de la cour, l'auteur n'a rien remarqué de pareil; ce qu'il a vu, c'est qu'ils la fréquentèrent autant qu'ils l'avaient jamais fait jusqu'au moment où Sa Majesté quitta secrètement Hampton-Court, et qu'aucun militaire ne se retira qu'après le départ des commissaires, ainsi que le firent tous les serviteurs du Roi,

qui, tels que des hommes stupéfaits, restèrent quelque temps à se regarder fixement les uns les autres, ne purent manger après la fuite de leur maître et se retirèrent le cœur brisé dans leurs diverses demeures. Ce qu'on peut donc croire de toute cette affaire, c'est que le bruit de la lettre secrète écrite par la Reine est controuvé et ne fut répandu que dans le dessein de noircir le Roi et de jeter du louche sur sa loyauté, à laquelle il mettait le plus haut prix, comme lui-même le déclarait. Dans le fait, on devrait écrire en lettres d'or ces mots de ce prince : « qu'il aimerait « mieux perdre ses trois couronnes que la foi due « à sa parole, et que ses royaumes étaient pour « lui de moindre valeur que son honneur et sa ré- « putation. »

La bonne foi est assurément le fondement de toute confiance et de toute équité, dit l'orateur Cicéron, grand homme d'État, qui, bien que les Romains fussent, de tous les peuples, celui qui avait gagné le plus à la guerre, soutenait qu'une mauvaise paix est préférable à la plus juste guerre. Ce sont, certes, des paroles non moins généreuses que celles de Henri IV, roi de France et beau-père de notre monarque, qui disait « qu'il était bar- « bare et aussi contraire aux lois de la nature qu'à « celles du christianisme de faire la guerre par « amour de la guerre; qu'un Roi chrétien ne « devait jamais refuser la paix, pourvu qu'elle

« ne fût pas entièrement désavantageuse ; et que « l'honneur et la justice des Rois sont et doivent « être inattaquables comme un roc de diamant. » Elles sont encore excellentes et mémorables ces expressions dont se servit le Roi quand il signa la pétition des droits ; il le fit de grand cœur en disant : « C'est une prérogative de défendre les « priviléges et la liberté des sujets ; car leurs li« bertés, je le reconnais, fortifient la prérogative « royale. » J'ai cru n'en pouvoir trop dire pour laver ce prince de l'accusation de perfidie et venger l'innocence calomniée (1).

Retournons maintenant à l'île de Wight.

J'ai dit plus haut que tant qu'il fut permis au docteur Sheldon, dans la suite archevêque de Cantorbéry, et au docteur Hammond, chapelain ordinaire de Sa Majesté, de rester à Carisbrooke-

---

(1) Herbert est ici complètement dans l'erreur. Non-seulement Charles Ier avait connaissance des projets du duc de Hamilton et de l'invasion des Écossais ; mais cette invasion fut, de l'aveu de Clarendon lui-même, le résultat d'un traité secret signé au château de Carisbrooke, le 26 décembre 1647, entre le Roi et les Écossais. Voir les *Mémoires* de Warwick, page 259. Quant aux correspondances interceptées et aux motifs qui portèrent les officiers de l'armée à abandonner les intérêts du Roi, voir les *Mémoires* de sir John Berkley, les *Eclaircissemens historiques* qui y sont joints, les *Mémoires* de Ludlow, etc.

( *Note de l'Éditeur.* )

Castle ; ils remplirent leurs fonctions auprès d'elle; mais leur séjour dans ce lieu fut court et le gouverneur les en renvoya bientôt sans qu'on s'y attendît. Le Roi fut dès lors son chapelain à lui-même et ne crut pas devoir accepter les services d'aucun ministre presbytérien, tout en remerciant ceux qui se présentaient et les traitant avec politesse.

Entre plusieurs hommes de cette secte était un certain M. Troughton, encore jeune, et, je crois, gradué dans quelqu'une de nos universités. Tout le temps que Sa Majesté resta renfermée dans le château de Carisbrooke, ce ministre fut chapelain du gouverneur et prédicateur des officiers et des soldats de la garnison. Rarement il manquait de se trouver dans le salon d'audience pendant que le Roi dînait, et il prenait plaisir à voir ce prince. Quoique jeune, il était studieux et capable de défendre assez bien quelques-uns des principes qu'il professait contre plusieurs des cérémonies qu'il avait vu pratiquer dans les Églises et la discipline en vigueur dans l'épiscopat. D'habitude, après ses repas, Sa Majesté se promenait une heure environ dans le salon d'audience, y faisait plusieurs tours, et, par manière de divertissement, entrait en discussion avec M. Troughton; celui-ci était toujours prêt à la soutenir; jamais le Roi ne le décourageait; mais, meilleur logicien, il avait l'avantage, et, plus versé dans

l'histoire et la controverse, il l'emportait sur son adversaire. Toujours ce prince s'en séparait en riant et de bonne humeur. Un jour cependant qu'ils discutaient ensemble, le jeune étudiant était vers l'une des extrémités de la salle, entre un lieutenant d'infanterie qui tenait son épée à la main tout en écoutant avec attention la dispute, et un gentilhomme inconnu à tout ce qui se trouvait là. Sa Majesté, dans la chaleur de la conversation, prit l'épée des mains de l'officier si fort à l'improviste, que celui-ci le regarda dans le plus grand étonnement. Comme ensuite elle tira l'épée hors du fourreau, le jeune ministre, qui ne devinait pas le pourquoi, fut fort effrayé; mais le gentilhomme, comprenant mieux le motif qui faisait agir le Roi, se mit à genoux, et ce prince le frappant légèrement de l'épée sur les épaules, lui conféra la dignité de chevalier en lui disant que c'était pour accomplir une promesse faite à sa famille. Ce jeune gentilhomme, sir John Duncomb, est dans la suite parvenu, sous notre souverain actuel, aux plus grands honneurs et aux charges les plus élevées.

De Carisbrooke-Castle Sa Majesté transmit quelques propositions au parlement; les chambres y répondirent par quatre articles préliminaires que désapprouvèrent les commissaires écossais et que le Roi repoussa comme inconvenans à la tête d'un traité. Ce fut là ce qui rendit la captivité

de ce prince plus rigoureuse et occasionna le bill, rapporté cependant bientôt après, qui défendait de présenter à l'avenir aucune adresse à Sa Majesté. Vers le milieu d'août 1648, la chambre des pairs envoya le comte de Middlessex, et la chambre des communes sir John Hippisley et M. John Bulkeley, présenter au Roi le vote des deux chambres du parlement à l'effet de conclure, sur les bases offertes à Hampton-Court et à l'époque que Sa Majesté croirait devoir fixer, mais directement entre elle et un comité de pairs et de membres des communes, un traité qui n'offensât point l'honneur et la sûreté de sa royale personne.

Le Roi donna d'abord sa main à baiser aux députés et leur dit que leur message tendant à la paix doublait le plaisir qu'il avait à les voir; que cette paix était ce qu'il souhaitait le plus ardemment, et que, si elle n'était pas la suite de ce traité, il n'y aurait certainement pas à en rejeter sur lui la faute et le blâme.

Sa Majesté daigna ensuite répondre à son parlement pour lui accuser réception de ses dernières déclarations et lui dire qu'elle était prête à traiter avec ceux de leurs membres qu'il plairait aux chambres de nommer; elle indiquait Newport dans l'île de Wight pour le lieu des conférences et engageait sa parole royale de ne quitter cette île ni pendant le terme des négociations fixé à six semai-

nés, ni dans les trois semaines qui suivraient.

Quelques pairs et plusieurs membres de la chambre des communes, nommément les comtes de Northumberland, Pembroke, Salisbury et Middlesex, le vicomte Say et Seal, le lord Winman, MM. Pierpoint, Hollis et Crew, sir Henri Vane le jeune, sir Harbottle Grimstone, sir John Pots, les avocats Glynne et Browne, M. Bulkeley et d'autres, furent, en conséquence, chargés par les deux chambres de se rendre sur-le-champ à Newport et de traiter avec le Roi sur certaines bases déterminées.

Ce prince, aussitôt qu'il reçut l'avis que ces commissaires étaient en route, quitta Carisbrooke qui n'était pour lui qu'un lieu de peine et se rendit à Newport dans la maison d'un gentilhomme: quoique tout-à-fait hors de proportion avec le besoin et beaucoup trop petite pour recevoir une cour, on l'avait arrangée pour la circonstance aussi bien que le permettait l'exiguité du lieu. Les anciens serviteurs de Sa Majesté eurent alors la liberté de lui faire leur cour; il vint donc à Newport un grand nombre de lords et de gentilshommes de la chambre, et entre autres le duc de Richmond, le marquis de Hertford, le comte de Southampton, le comte de Lindsey lord grand chambellan, et d'autres gens de qualité; on vit aussi accourir des valets de chambre, des pages des petits appartemens et d'autres personnes de

service, et il fut permis à tous de s'acquitter de leurs charges. Plusieurs chapelains du Roi, les docteurs Hammond, Sheldon, Juxon, Holdsworth Sanderson, Turner, ainsi que sir Thomas Gardiner, sir Orlando Bridgeman, MM. Holborn, Palmer, Vaughan, etc., firent le voyage. Les commissaires furent accompagnés de MM. Marshall, John Caryll; Richard Vines et Seaman. Avec eux se trouvaient encore M. Nye et quelques autres qui, lorsqu'il y avait lieu, prêchaient en présence des commissaires. Sa Majesté ne souffrit pas qu'ils se mêlassent à ses chapelains pour prier ou prêcher; toutefois elle se montra constamment affable envers eux, leur dit qu'ils étaient les bienvenus, et ajouta que dans tous les temps elle souhaitait, comme elle l'avait proclamé hautement, la pieuse assistance que pouvaient lui prêter de saints et bons ministres de l'Évangile, soit prélats, soit simples prêtres; et qu'elle la désirait particulièrement dans les extrémités où Dieu avait permis que quelques-uns de ses sujets la réduisissent.

Cette assemblée était une grande joie pour tout le monde; et on avait le doux espoir que Dieu daignerait répandre sur elle ses bénédictions.

La cour était établie, et l'on avait préparé pour elle la maison la plus convenable qu'offrit Newport. Cette ville, quoiqu'assez grande et ayant plusieurs rues, était mal bâtie; elle put cependant

loger assez passablement le grand nombre de gens qui s'y réunirent et même quelques compagnies d'infanterie qu'on y avait cantonnées. Aussitôt que les pairs et les gentilshommes, envoyés par les deux chambres du parlement, eurent baisé la main du Roi, et furent un peu reposés de leur voyage par terre, et de leur traversée dans l'île, Sa Majesté les rassembla dans l'endroit qu'elle avait désigné. Elle se plaça sous un dais à une des extrémités de la salle, et les commissaires du parlement se rangèrent à quelque distance des deux côtés d'une table; quelques lords, les chapelains du Roi, les docteurs Sheldon, Holdsworth, Hammond, Sanderson, Turner, l'évêque de Londres, et le docteur Morley se tinrent debout derrière le fauteuil du Roi. Sa Majesté entama sur-le-champ, avec les commissaires, la discussion des propositions dont ils étaient porteurs. On avança d'autant plus rapidement dans la négociation, que le Roi se montrait fort facile, particulièrement dans tout ce qui concernait les affaires civiles, et c'était à celles-ci que les commissaires mettaient le principal intérêt, conformément à leurs instructions. Ce prince eut aussi quelques conférences avec une assemblée composée de M. Marshall et de ses trois confrères nommés plus haut, tous théologiens; on y débattit quelques opinions controversées, sur le sens positif et vrai que les premiers pères

de l'Église attachaient aux mots *évêque* et *prêtre*, et sur la manière dont ils les entendaient en ce qui concerne leur administration. Quant à l'office de diacre, on était d'accord des deux côtés; mais sur le reste les avis différaient. On ne montra cependant de part et d'autre aucune chaleur dans ces discussions, qui toutes furent conduites avec sagesse et modération. On remarqua, pendant le cours du traité, que Sa Majesté sut, dans toutes ses négociations, soit avec les commissaires, soit avec les théologiens, allier constamment le sentiment de sa propre dignité, une grande prudence, de l'adresse, et de la méthode. Quoiqu'elle fût seule pour discuter toutes les propositions et les objections des nombreux commissaires, ses réponses étaient toutes péremptoires, et débitées sans trouble, et sans la moindre apparence d'embarras; cependant elle avait affaire à des hommes qui, aux égards et au respect dus à sa personne, joignaient de grands talens et une connaissance approfondie des lois et des intérêts de l'État; elle-même d'ailleurs estimait fort leur franchise et la netteté de leur conduite, et dans la suite une circonstance particulière le fit voir clairement.

Les propositions envoyées par les deux chambres du parlement, pour servir de bases au traité à conclure avec le Roi, étaient au nombre de onze.

La première portait que Sa Majesté retirerait toutes les proclamations et déclarations publiées à quelque époque que ce fût pendant la guerre qui venait de finir, contre les actes des deux chambres du parlement. Le Roi l'admit, mais sous la réserve que ni cette concession ni aucune autre qu'il pourrait faire dans le cours des négociations, ne conserveraient de force, qu'autant que le traité tout entier serait ratifié.

La seconde concernait la constitution de l'Église. Sa Majesté consentit à confirmer l'assemblée des théologiens qui siégeait dans l'abbaye de Westminster, à valider la liturgie en vigueur, et à établir la discipline presbytérienne pour trois ans, sauf la liberté pour elle et ses adhérens de suivre les anciens rites. Mais, quant à l'abolition de l'épicospat et de sa hiérarchie, et à l'aliénation des biens de l'Église, ou de la moindre portion de ces biens, le Roi refusa complètement d'y donner sa sanction.

Sur la troisième, ce prince permit sans difficulté que le parlement retînt dans ses mains, pour vingt ans, la disposition entière de la force armée.

La quatrième qui annullait toute trève en Irlande, et abandonnait pour quelque temps aux deux chambres, le gouvernement civil et militaire de ce pays, fut agréée par Sa Majesté.

Elle donna pareillement son assentiment à la

cinquième et à la sixième qui avaient pour objet de revenir sur tous les titres et les dignités accordés depuis que le grand sceau avait été porté de Londres à Oxford ; et d'assurer le payement de la dette publique.

D'après la septième, les *délinquans*, c'est-à-dire, les personnes dévouées à la cause royale, pouvaient être condamnées à des amendes ; tout accès à la cour leur était interdit ; ils ne devaient entrer dans le conseil que du consentement du parlement ; on les excluait pour trois ans des deux chambres du parlement, et on les déclarait inhabiles à y siéger sans leur aveu ; enfin, ils étaient tenus de se soumettre à un jugement légal, si les chambres le croyaient convenable, et de subir les peines qu'ils auraient encourues, s'ils étaient convaincus dans les formes voulues par la loi. Le roi ne se montra pas éloigné de porter jusques-là ses concessions. Mais, qu'on chargeât tous ces individus, ou aucun d'entre eux, du crime de haute trahison ; qu'on les privât de la vie ou de leurs biens, pour avoir agi en vertu de ses ordres pendant la dernière guerre, soit dans la carrière militaire, soit dans toute autre, excepté le cas où quelqu'un d'entre eux serait légalement reconnu coupable d'avoir violé les lois établies dans le pays, Sa Majesté refusa positivement d'y souscrire.

Elle accéda à la huitième, qui donnait pour vingt ans au parlement le droit de conférer tous les offices du royaume, et de nommer à toutes les magistratures.

Elle accorda également la neuvième, portant confirmation du nouveau grand sceau que s'était fait le parlement, et de toutes les grâces et commissions qu'on en avait scellées.

En vertu de la dixième, toutes les chartes, grâces, priviléges, immunités, et la libre disposition de la Tour de Londres étaient ratifiés; on confirmait les droits du parlement sur la force armée, et les citoyens de Londres devaient, en outre de leurs libertés, jouir de toute exemption des charges et services militaires, à moins que les deux chambres du parlement n'en ordonnassent autrement. Le Roi y consentit.

Ce prince en fit de même pour la onzième, qui portait abolition de la cour des tutelles, et accordait annuellement à la couronne cent mille livres à titre de rachat ou compensation. Telles étaient en abrégé ces propositions.

Les négociations prenant une si bonne tournure, tous ceux qui désiraient la paix pensaient et espéraient que la bonne harmonie allait se rétablir entre le Roi et son parlement. Ce résultat semblait d'autant plus prochain que les pairs, sur le rapport de leurs commissaires pour ce

traité, déclarèrent que les concessions faites par Sa Majesté leur paraissaient suffisantes, et que dans la chambre des communes, après une longue et vive discussion, il fut décidé à la majorité des voix, que les réponses et les concessions du Roi présentaient des garanties satisfaisantes, et telles que le parlement pouvait en faire la base de la paix à établir dans le royaume.

Ces décisions faisaient croire qu'une heureuse union et un accord solide allaient régner entre les chambres et Sa Majesté; on se flattait enfin, qu'une douce paix terminerait ces longues et violentes querelles, dégénérées en guerre civile, si l'on peut appeler proprement de ce nom un état de choses où les familles étaient si cruellement divisées, et les fortunes détruites au mépris de tous les droits naturels.

Mais Sa Majesté l'observait avec raison, les méfiances ne tombent pas aussi facilement qu'elles s'élèvent; son cœur, disait-elle, inclinait sincèrement vers tout ce qui pouvait hâter, parmi ses peuples, le retour de la paix et de la concorde; mais les crimes de la nation étaient trop crians et avaient, comme la suite le prouva, trop soulevé la colère de Dieu, pour que les douces espérances et la flatteuse attente dont on se berçait ne fussent pas subitement détruites. Quelques esprits inquiets, alors tout-puissans, jugèrent peu solide et dangereuse

une paix faite à de telles conditions; tout arrangement, quelque beau qu'il fût, ne pouvait manquer de leur paraître affreux, par cela seul qu'il traversait leurs desseins. Aussi Sa Majesté répétait-elle souvent : « Dieu sait, et le temps découvrira certainement quels sont ceux sur qui doit « retomber tout le blâme du non succès de ce « traité, fruit d'une longue suite de malheurs. »

Plusieurs personnes voyant les choses prendre un aspect fâcheux pour le Roi, le pressaient vivement de quitter l'île et de se mettre plus en sûreté. Mais aucune raison ne pouvait le déterminer à violer sa parole, comme on l'a dit plus haut.

On a publié plusieurs relations des événemens postérieurs ; elles font connaître la violence employée bientôt après contre la chambre des communes par quelques officiers de l'armée, quelle influence les faisait agir, comment ils occupèrent Whitehall, avec deux régimens d'infanterie, et dans quel dessein. Il est donc inutile de le répéter ici. Ces mémoires n'ont, en effet, d'autre but que de rapporter quelques faits relatifs à la cour, dont l'auteur a été témoin oculaire, et ses observations sur le triste et cruel résultat dont ils ont été suivis.

Tant que les choses demeurèrent en suspens, le Roi paraissait se flatter que ses concessions ayant été déclarées suffisantes par la majorité

des deux chambres, tout se terminerait comme il le souhaitait, par une paix solide et durable. Mais, hélas ! pour empêcher qu'il n'en fût ainsi, le lieutenant colonel Cobbet, simple officier, comme l'était Joyce, dans le régiment du colonel Fortescue, vint à l'improviste à Newport à la tête d'un corps de cavalerie; il fit d'abord une exacte perquisition dans les quartiers qu'avait en ville le colonel Hammond, dont il avait ordre de s'assurer. Le motif, on l'ignore, à moins que ce ne fût la crainte des agitateurs, alors maîtres absolus, que Hammond ne se montrât trop courtisan, ce qu'ils ne pouvaient tolérer. Quoi qu'il en soit, on le prévint et il s'échappa, mais à grand'peine. Ces hommes, au surplus, se trompaient dans leurs conjectures; sans doute, personne, plus que Hammond, gouverneur de l'île, n'était en position de faire sa cour au Roi, en l'accompagnant et en s'entretenant avec lui toutes les fois que, par délassement, il se promenait sur les ouvrages extérieurs de Carisbrooke-Castle. Les occasions ne lui manquaient donc pas pour se concilier la faveur de ce prince, et les officiers de l'armée le jalousaient, parce qu'on avait confié à lui seul la garde de la personne de Sa Majesté. Cependant il s'aliéna l'opinion du monarque, en se permettant, contre toutes les règles de l'honneur, de fouiller dans son secrétaire et d'y chercher les prétendues pièces d'une correspon-

dance secrète avec la reine et quelques autres personnes. En cela du reste il manqua son but; MM. Harrington et Herbert étaient alors à la promenade à la suite de Sa Majesté, qui, trouvant l'air un peu froid, ordonna à M. Herbert d'aller lui chercher son manteau. Celui-ci, en entrant dans la chambre à coucher, trouva le gouverneur qui en sortait avec un autre officier et M. Reading, alors page des petits appartemens, et qui s'était laissé persuader de les introduire dans cette pièce. M. Herbert en retournant porter au Roi son manteau, fit au page une verte réprimande; le gouverneur en fut instruit, et menaça M. Herbert de le renvoyer du château, pour oser se permettre de censurer ses actions. Certainement, le colonel aurait tenu parole, si Sa Majesté, par un excès de bonté, n'eût passé sur toute cette affaire, sans en faire le moindre reproche au gouverneur, et sans paraître même en être informée. Ce fait, cependant, et quelques autres qui aggravaient son sort, inspirèrent au Roi l'envie de s'échapper. On eut des chevaux qu'on cacha dans le voisinage du château; un bâtiment fut tenu tout prêt pour la traversée; mais un caporal de la garnison, qu'on avait gagné, fit manquer le plan concerté. La providence se manifesta dans cette affaire; car la personne de Sa Majesté eût couru de grands risques, si elle eût exécuté cette tentative, pour la-

quelle, dans la suite, un officier fut accusé de haute trahison, et subit un jugement dans les formes légales, comme le rapporte l'histoire de ce temps (1). Mais, pour en revenir au lieutenant-colonel Cobbet, ayant échoué dans son premier projet, l'arrestation du colonel Hammond, il prit un vol plus hardi, s'adressa brusquement au Roi, et lui fit connaître qu'il avait mission de l'emmener sur-le-champ de Newport. Ce prince, le regardant avec surprise, lui demanda si ses ordres portaient de le reconduire dans sa prison de Carisbrooke? « —Non, dit le lieutenant. — Où « donc devez-vous me mener? reprit Sa Majesté. « —Hors de l'île de Wight, répondit l'officier; « mais le lieu où je suis chargé de vous transférer, « je ne suis pas autorisé à le faire connaître. — « Je vous prie, monsieur, ajouta le Roi, d'être « assez bon pour me laisser voir vos instruc- « tions. » Le lieutenant s'en excusa. « Cette affaire, « dit-il, n'est pas d'une importance commune, et « je ne puis satisfaire aux questions de qui que ce « soit, jusqu'à un moment plus favorable. » Alors se vérifia cette maxime de Sa Majesté : « qu'à « qui pousse la hardiesse jusqu'à s'attaquer à « son souverain, on ne doit supposer ni timidité

(1) Voir les *Eclaircissemens historiques* (N°. IV) placés à la suite des *Mémoires* de Warwick.

(*Note de l'Editeur.*)

« ni modération, quand il s'agit d'avancer dans « l'exécution de ses desseins. » Sur le refus de cet officier de montrer ses instructions, le Roi demanda si elles émanaient du parlement, ou du général de l'armée parlementaire? « — Ni de l'un ni « de l'autre, ni de qui que ce soit, » fut la réponse du lieutenant-colonel. « — Il peut en être ainsi, « répliqua le Roi, à voir combien vous craignez de « les montrer. » Que cet homme, au surplus, eût, pour se porter à un acte si audacieux, des ordres et des instructions secrètes, on n'en peut douter. Il n'y avait, il est vrai, qu'un seul homme revêtu du titre de général; mais alors toutes choses étaient si fort hors de toute règle dans la chambre des communes et dans l'armée, que l'une et l'autre avaient une multitude de chefs.

Cet événement si soudain, auquel on s'attendait si peu, confondit, en quelque sorte, d'étonnement, le duc de Richmond, le lord-grand-chambellan, le lord-marquis de Hertford, d'autres individus d'un haut rang, plusieurs personnes respectables, et beaucoup de gens attachés à la maison du Roi, et de service alors. Tous, d'ailleurs, étaient vivement tourmentés de la crainte du danger qu'ils prévoyaient pour la personne de Sa Majesté. Ce qui redoublait leur terreur, c'est que le lieutenant-colonel refusait de s'expliquer sur le lieu où il se disposait à conduire le Roi, ou sur ce qu'il prétendait faire de

lui, et se contentait d'assurer que ce prince n'avait à redouter ni mal ni violence.

Le lieutenant-colonel pressait le monarque de monter en voiture. On en prépara donc une, et on la conduisit à la porte de la maison qu'occupait Sa Majesté.

Jamais, à coup sûr, il ne se vit tout à la fois et plus de tristesse sur les figures et plus de chagrin dans les cœurs, que quand le Roi fut, à une telle époque et d'une telle manière, enlevé à ses serviteurs, sans qu'ils sussent où on le menait. Mais il ne se présentait aucun remède à un si grand malheur. Les gens de qualité, les hommes respectables et les serviteurs de Sa Majesté, présens, s'approchèrent donc pour lui baiser la main, et adressèrent hautement leurs supplications au Dieu tout-puissant, pour qu'il daignât la sauver et la soutenir dans cette position désespérée.

Le Roi, dans d'autres temps, était naturellement enjoué; cette fois, en se séparant de ses serviteurs, et par l'effet d'une sympathie trop bien fondée, il montra toute la peine de son cœur par la tristesse de ses manières.

Au moment de monter en voiture, ce prince demanda au lieutenant-colonel s'il ne pourrait donc avoir aucun de ses serviteurs. « Seulement les « plus nécessaires, » répondit celui-ci. Sa Majesté désigna MM. Harrington et Herbert, pour la suivre

en qualité de valets de chambre, et à peine une douzaine d'autres personnes pour le reste du service; mais comme elle remarqua qu'elle n'avait pas vu M. Herbert depuis trois jours, M. Harrington dit que son collègue était retenu par une fièvre intermittente. Alors le Roi désira que le duc de Richmond envoyât quelqu'un de ses gens savoir comment se trouvait M. Herbert, et s'il était assez bien pour venir avec lui. Le gentilhomme dépêché par le duc trouva M. Herbert en pleine transpiration; mais celui-ci n'eut pas plutôt reçu ce message, qu'il se leva et courut joindre Sa Majesté, qui, sur-le-champ, monta en voiture, et prit avec elle MM. Harrington, Herbert, et Mildmay, son écuyer-tranchant. Le lieutenant-colonel se présenta pour y entrer ensuite, sans y être invité; mais le Roi, lui barrant le chemin avec le pied, lui fit sentir son manque de savoir-vivre. Tout honteux, cet officier monta donc à cheval, et, avec un corps de cavalerie, escorta la voiture, qui suivit la route qu'il indiquait.

Le monarque ne laissa voir aucun trouble pendant la route; quelquefois il demandait aux gentilshommes qui l'accompagnaient dans le carrosse, s'ils avaient quelque idée sur le lieu où on le menait. Ceux-ci ne faisaient que de courtes réponses, et lui soumettaient des conjectures insignifiantes qui le faisaient sourire. D'autres fois, il se consolait en rappelant les concessions qu'il

avait faites dans le dernier traité conclu avec les commissaires, dont il louait fort, comme on l'a dit plus haut, la conduite franche et loyale à Newport.

La voiture alla, par les ordres du lieutenant-colonel, à l'ouest, vers la tour de Worsley, dans le Fresh-Water, un peu au-delà du port d'Yarmouth. Sa Majesté y resta jusqu'à ce qu'un bâtiment fût prêt à la prendre à bord avec le petit nombre de serviteurs qu'elle emmenait, et elle monta à bord après une heure d'attente : déchirant spectacle et terrible exemple de l'inconstance de la fortune! Le vent et la marée étaient favorables; on traversa le détroit en trois heures, et on débarqua à Hurst, château ou plutôt fort bâti par les ordres du roi Henri VIII, sur un assez vaste terrain qui s'avance beaucoup dans la mer, et est joint à la terre-ferme par une langue de sable étroite, couverte de petits éclats de pierres et de cailloux, et battue des deux côtés par la mer. Aussi, dans les hautes marées et les tempêtes, le passage pour se rendre à terre est-il effrayant et hasardeux. Le château a des murailles toutes en pierres et fort épaisses, et deux plates-formes régulières; toutes deux sont garnies de coulevrines et de fauconneaux montés sur leurs affûts, et dont les boulets menacent au moins, s'ils ne peuvent les atteindre, les vaisseaux qui traversent ce détroit peu large et très-fré-

quenté. C'était, certes, une horrible demeure pour un si grand monarque, qui avait vu la plus longue partie de son règne et de sa vie s'écouler au milieu des prospérités et de la gloire de ce monde. Ses malheurs nous montrent que les plus puissans éprouvent quelquefois de funestes revers, et sont obligés de plier sous les coups de la mauvaise fortune; leur élévation même est le but contre lequel se dirigent d'ordinaire les efforts de la malice et de l'envie; nous voyons clairement, par leur exemple, que la vie de l'homme n'est jamais si heureuse qu'elle ne soit troublée par quelques traverses. et l'incertitude des joies de la terre nous prouve qu'il faut attendre d'ailleurs une félicité réelle.

Le commandant de cette triste place lui convenait à tous égards. Au débarquement de Sa Majesté, il se tint prêt à la recevoir, mais sans aucune marque de respect; il avait le regard sombre, la chevelure et la barbe noires et épaisses, portait à la main une pertuisane, et au côté une épée à large garde, comme les Suisses; difficilement pourrait-on trouver un homme d'un aspect plus repoussant, et ses manières étaient aussi rudes que sa figure. Quelques uns des serviteurs du Roi ne furent pas peu effrayés de l'aspect de cet homme, et de l'idée qu'on l'avait choisi comme instrument du crime; ce qui redoublait leur crainte, c'était de le voir se glorifier d'être

élevé au commandement d'un tel fort, et se bouffir tellement d'orgueil d'avoir en sa garde un prisonnier royal, que très-probablement il ne se croyait en rien inférieur au gouverneur du château de Milan. Mais, dès qu'on se fut plaint à son officier supérieur, la sottise de cet homme parut dans tout son jour; sévèrement réprimandé, il devint promptement tranquille et doux. Cette manière d'être convenait mal à un pareil rodomont, et il fut évident que ses façons, ou plutôt son air d'arrogance, n'avaient eu d'autre but que de se concilier la faveur de son chef; mais, en cela, il se trompa lourdement. On doit en effet rendre cette justice au lieutenant-colonel, que, dès qu'il eut Sa Majesté sous sa garde, il fut, envers elle, respectueux en son langage et ses actions, et se montra, en toute occasion, poli pour ceux qui accompagnaient le Roi. Il ne marqua, non plus, aucune sévérité contre ceux que leur amour et leur loyauté portaient à venir voir ce prince et prier pour lui, comme le firent beaucoup de gens accourus du Hampshire et des contrées voisines.

Sa Majesté était, on peut bien le penser, fort à l'étroit dans un pareil lieu. La pièce où elle mangeait d'ordinaire était petite et tellement sombre que, dans cette saison d'hiver, il y fallait de la lumière en plein midi. La nuit, le Roi avait, comme toujours, sa bougie placée dans un vase

d'argent, et c'était ce qui éclairait sa chambre à coucher. La triste condition à laquelle ce prince se trouvait réduit, m'engage à vous raconter une anecdote qu'on m'a communiquée autrefois, et qui mérite d'être conservée. Le dernier comte de Lindsey, alors un des gentilshommes de la chambre, couchait une nuit sur une chaise longue à côté du lit de Sa Majesté. C'était un peu avant qu'elle ne quittât Oxford pour se rendre au milieu des Écossais; au pied du lit, suivant l'usage de chaque nuit, se trouvait une lampe ou gâteau rond de cire, dans un vase d'argent, placé sur un tabouret. Le comte, s'étant réveillé, remarqua que la chambre était complètement obscure, se leva, examina la lampe, et pensa que de l'eau s'était introduite dans le vase par quelque trou, et l'avait éteinte; n'entendant pas remuer le Roi, et dans la crainte de troubler son repos, il ne voulut ni sortir, ni faire entrer les gens qui couchaient dans la pièce voisine, pour qu'on apportât une autre lumière. Une heure après environ, il se rendormit, et ne se réveilla qu'au jour. Il vit alors la lampe qui brûlait avec un vif éclat, et en fut si étonné, que, conjecturant par les mouvemens qu'il entendait faire à Sa Majesté, qu'elle ne dormait plus, il prit sur lui de l'appeler et de lui dire ce qu'il avait remarqué. Elle répliqua : « Qu'elle-même s'étant aussi réveillée dans la nuit, « avait trouvé la chambre entièrement sombre; que,

« pour s'en assurer, elle avait ouvert son rideau « et regardé la lampe ; mais que, la voyant briller « de lumière quelque temps après, elle en avait « conclu que le comte s'était levé et avait re- « placé la lampe rallumée dans le vase. Le lord « certifia au Roi qu'il n'en était rien. Ce prince « lui dit alors qu'il fallait regarder cet événe- « ment comme un pronostic de la miséricorde et « de la faveur futures de la Providence pour lui « ou les siens, et que, quoiqu'il fût maintenant « sans éclat, lui-même ou ses descendans bril- « leraient un jour d'une clarté nouvelle. » Revenons à notre sujet.

Dans cette prison et avec de tels gardiens, ce prince était, en quelque sorte, privé des consolations que donnent l'air et la terre, séquestré de la société des hommes, et réduit à parcourir un promontoire, ou plutôt une langue de sable recouverte, à une assez grande profondeur, de caillous qui rendaient la marche difficile et fatigante pour les pieds. Tout cela, cependant, il le supportait avec sa patience accoutumée, une grande sérénité d'esprit, et plus de facilité qu'aucun de ceux qui l'avaient suivi.

Les marais environnans, les vapeurs nuisibles qui s'élèvent de l'algue et des autres plantes marines jetées sur le rivage par les flots, dans les marées et les tempêtes, enfin, les brouillards fréquens, particulièrement sur ces côtes, rendaient

l'air malsain. Aussi les habitans éprouvaient-ils combien il est insalubre et cause de maladies, spécialement des fièvres réglées. Dans ce cruel séjour, cependant, Sa Majesté goûtait quelque plaisir à pouvoir se promener dans un espace qui avait environ deux milles en longueur, mais à peine quelques pas en largeur. Elle causait alors, tantôt avec le gouverneur, et tantôt avec le capitaine Reynolds. D'après ses ordres, et conformément à leur devoir, MM. Harrington et Herbert la suivaient constamment. Elle trouvait aussi de la distraction dans une belle vue qui s'étendait au loin sur la mer, laissant apercevoir d'un côté l'île de Wight, et de l'autre le continent; mais, ce qui surtout la charmait, c'était de contempler les vaisseaux qui fendaient de toutes parts les mers.

Durant la captivité de ce monarque à Hurst-Castle, M. Harrington, se trouvant un matin avec le gouverneur et quelques autres officiers, l'entretien tomba sur les négociations toutes récentes de Newport; il loua beaucoup la sagesse du Roi, dans ses discussions avec les commissaires sur les articles proposés, et appuya sur la satisfaction que le parlement avait éprouvée des concessions de ce prince, et la probabilité d'une heureuse issue, si la violence qu'on avait mise à enlever Sa Majesté de l'île de Wight, n'eût traversé le traité, tout rompu, et ranimé

les factions; il s'étendit aussi, avec éloges, sur la science que le Roi avait développée dans ses conférences avec M. Vines et les autres théologiens presbytériens, et releva la modération qu'il y avait apportée, au grand applaudissement de tous. Cela, certes, était bien inoffensif, et n'eût été blâmé ni dans un autre temps, ni dans un autre lieu. Mais il n'est pas toujours raisonnable et sûr de dire de si innocentes vérités; l'exemple de M. Harrington en fut alors une preuve évidente. Ceux avec lesquels il avait causé étaient de ces hommes difficiles et tourmentés d'une méfiante susceptibilité. Prompts à donner à ses paroles le sens le plus factieux, ils s'éloignèrent un peu et revinrent ensuite lui dire nettement qu'ils étaient fort mécontens de ses propos. Il les pria de lui dire en quoi. Sur tous les points, répliquèrent-ils. M. Harrington entreprit alors, pour se justifier et se faire mieux comprendre, de répéter ce qu'il avait dit; mais ils l'interrompirent et s'écrièrent crûment qu'ils ne souffriraient pas plus long-temps sa présence auprès du Roi. Sa Majesté fut vivement blessée que, sans lui en faire connaître le motif, on se permît un tel procédé, que le renvoi d'un de ses serviteurs. Elle faisait un cas particulier de M. Harrington, gentilhomme doué de talens remarquables; toujours elle l'avait trouvé digne de sa confiance, et goûtait fort son service. Elle le blâma cependant

de ne s'être pas montré plus circonspect avec des hommes qui, dans ces temps malheureux, étaient pleins de méfiance, et peu favorablement disposés envers elle-même.

Il ne resta plus, pour le service de la chambre du Roi, que le seul M. Herbert; quoique dans de continuelles alarmes, il se maintint dans sa place par son attention scrupuleuse à se conformer aux avis de Sa Majesté. Sans cela, dans les temps tels qu'ils étaient alors, il y eût eu impossibilité de conserver son poste.

Réduit à une si déplorable condition, le Roi ne pouvait se défendre de tristes terreurs. Un jour que vers le milieu de la nuit il se fit un bruit inaccoutumé, ce prince se réveilla en sursaut, et fut tout étonné d'entendre, à une heure si indue, le pont-levis s'abaisser et quelques hommes à cheval entrer dans le château. Ceux-ci ayant mis pied à terre, le reste de la nuit se passa dans un profond silence. Mais, désirant connaître ce qui s'était passé, Sa Majesté, avant qu'il fût jour, agita la sonnette d'argent qui, avec sa montre, était toujours posée sur un siége auprès de la lampe qui brûlait dans un vase d'argent. M. Herbert, entendant sonner, ouvrit sur-le-champ la porte de la chambre à coucher, pour savoir ce que souhaitait son maître. Le Roi dit qu'il voulait se lever. Quand il fut habillé, il demanda à M. Herbert si quelque bruit ne l'avait

pas frappé vers le milieu de la nuit. Celui-ci répondit qu'effectivement il avait entendu la chute du pont-levis; mais que, renfermé dans la pièce de derrière qui touchait à la chambre à coucher de Sa Majesté, et dont la porte était fermée, par dehors, au verrou, d'après les ordres du gouverneur, il n'avait ni pu, ni osé, sans l'ordre du Roi, prendre sur lui de sortir à une heure si indue. Ce prince lui commanda d'aller s'informer de ce qui était arrivé. M. Herbert frappa donc à la porte de l'escalier dérobé; les soldats tirèrent les verroux, et il entra dans la pièce voisine, où, fort heureusement, il trouva le capitaine Reynolds seul, auprès du feu. Après quelques propos insignifians, M. Herbert demanda au capitaine quelles gens étaient venus si tard dans le château, et quel message ils apportaient? Celui-ci lui recommanda, en plaisantant, d'être circonspect en reportant la nouvelle au Roi, de songer qu'il était entouré de surveillans soupçonneux et de profiter de l'exemple de son collègue. M. Herbert remercia le capitaine de son avertissement amical, sut, à la fin, de lui, quel était l'officier supérieur arrivé si tard au château, mais ne put en rien tirer sur le motif qui l'amenait.

M. Herbert retourna promptement dire à Sa Majesté que la personne entrée si tard au château, était le major Harrison. « Êtes-vous bien certain, « reprit le Roi, que ce soit le major Harrison? —

« Avec la permission de Votre Majesté, répondit « M. Herbert, c'est le capitaine Reynolds qui me l'a « dit.—En ce cas, je le crois, répliqua le prince; « mais avez-vous vu le major Harrison?—Non, « Sire, répartit M. Herbert.—Et le capitaine Rey-« nolds, ajouta Sa Majesté, n'a-t-il pas voulu vous « dire quelle affaire fait venir le major?—J'ai tenté, « répondit M. Herbert, tout ce que je pouvais « pour le savoir; mais la seule chose que j'aie tirée « du capitaine, c'est que le motif de la venue de « Harrison serait bientôt connu. » Le Roi ne poussa pas plus loin l'entretien, ordonna à M. Herbert d'attendre dans la pièce voisine, et se mit à prier. Mais, une heure après, il ouvrit la porte de sa chambre à coucher, et fit signe à M. Herbert d'entrer pour l'habiller. Celui-ci fut consterné de voir son maître tout décomposé et les larmes aux yeux. Ce prince, le remarquant, lui demanda la cause de son chagrin. « C'est, répondit celui-ci, « de voir Votre Majesté si préoccupée et si troublée « des nouvelles que je lui ai rapportées.—Je ne « suis point effrayé, dit le Roi; mais, ce que « vous ne pouvez savoir, c'est que cet homme est « le même qui avait formé la résolution de m'as-« sassiner pendant les dernières négociations. « Une lettre m'en a informé. Je ne me rappelle « pas l'avoir jamais vu, quoique j'aie souvent « entendu parler de lui, ni lui avoir fait aucun « mal. Les commissaires, il est vrai, instruits

« de ce fait, en ont adressé, de Newport, leur « rapport à la chambre des pairs; quelle justifi- « cation a fournie cet homme, je ne saurais le « dire. Ce que je puis, c'est de mettre ma con- « fiance en Dieu, mon seul appui. Mais je ne « voudrais pas être surpris. Ce lieu est tout pro- « pre à un tel crime. Je me repose sur votre « dévouement, Herbert; retournez donc, et in- « formez-vous de nouveau de ce qui amène Har- « rison. » M. Herbert sortit, en conséquence, sur-le-champ, et trouva le moment de causer en particulier avec le capitaine Reynolds. Cet officier, bien né et bien élevé, se montrait, en toute occasion, respectueux envers le Roi, avec qui, la plupart du temps, il se promenait sur la langue de sable pierreuse, comme on l'a dit plus haut. Il était toujours aussi fort poli pour les serviteurs de Sa Majesté. Il apprit donc à M. Herbert que le major venait pour faire mener le Roi à Windsor, dans trois jours au plus tard. Persuadé que Sa Majesté serait charmée d'un changement qui lui ferait quitter le plus détestable des châteaux de l'Angleterre pour aller habiter le plus beau, M. Herbert retourna auprès du Roi avec une contenance toute joyeuse, prévoyant peu, Dieu lui en est témoin, les suites funestes de cette translation. Dès que ce prince entendit nommer Windsor, il parut lui-même plein de satisfaction.

Le major Harrison passa deux nuits à Hurst, donna tous les ordres pour le voyage du Roi, et, le troisième jour, à la nuit noire, retourna au lieu d'où il était venu, sans avoir vu Sa Majesté, ni parlé à aucun de ceux qui la servaient.

Deux jours après, le lieutenant-colonel Cobbet vint trouver le Roi, et l'instruisit des ordres qu'il avait reçus de le conduire sur-le-champ au château de Windsor. « Cette fois, lui dit Sa Majesté, « vous êtes plus traitable qu'à Newport, où vous « n'avez pas été assez bon pour faire connaître, « soit à moi, soit à quelque autre, le lieu où vous « me meniez. Windsor est un château où je me « suis toujours plu, et j'y serai dédommagé de ce « que j'ai souffert à Hurst. »

Tout fut bientôt prêt pour le départ, et le Roi quitta la triste solitude de Hurst; quand on eut passé le défilé qui va de Hurst à Milfort, et est d'environ trois milles, on vit paraître un corps de cavalerie appartenant à l'armée parlementaire; il était alors en quartier d'hiver à Lind-Hurst, et avait reçu l'ordre d'escorter Sa Majesté jusqu'à Winchester. On alla d'abord à Ringwood, et ensuite, en traversant la nouvelle forêt, à Rumsey, qui a une belle église, reste d'un couvent de religieuses détruit et qu'avait fondé le grand roi Edgar vers l'an de Notre Seigneur 970. De là on fut à Winchester, autrefois la capitale des rois de Wessex. Les

cendres de plusieurs d'entre eux ont été renfermées dans de petits coffres dorés, par les soins de l'évêque Fox, et placées sur le haut des murailles du chœur de la cathédrale ; cette église fut d'abord bâtie par Kinelwalch, roi de Wessex, sur les ruines d'un monastère d'hommes qui florissait du temps des Empereurs romains ; mais elle se dégrada ; les évêques qui se succédèrent depuis la conquête, la relevèrent avec une plus grande magnificence ; et l'un d'eux, Wickham, en fit seul construire tout le côté de l'ouest à partir du chœur. Parmi plusieurs fameux prélats nés dans cette ville, on compte St. Swithin qui en fut évêque l'an du Seigneur 840, et William, fils de Herbert, lord grand chambellan du roi Henri Ier, que le roi Étienne fit archevêque d'York en 1145, et que le pape Honorius canonisa en 1226.

Quand le Roi entra dans Winchester, le maire et les aldermen de la ville le reçurent, malgré la terreur de ces temps, avec tout le respect qui lui était dû ; le clergé en fit de même ; il y a plus, pendant le court séjour qu'y fit Sa Majesté, les gentilshommes du pays et les gens d'un moindre rang vinrent en foule lui souhaiter la bienvenue, les uns par curiosité de le voir, les autres par zèle et pour demander au ciel son élargissement et son bonheur. Le Roi se montra satisfait de leur empressement et daigna donner sa main à baiser

à beaucoup d'entre eux. Ce prince alla ensuite, à cheval, à Alton, et de là à Alesford; les habitans accoururent de tous les environs pour le voir passer, et, preuve évidente de leur affection pour lui, tous l'accompagnaient de cris de joie et de prières pour sa conservation. D'Alesford ce prince gagna Farnham; entre ces deux villes, et à sept milles environ de l'une et de l'autre, un autre corps de cavalerie parut en bataille sur la route que suivait Sa Majesté et forma l'arrière-garde; il était commandé par un capitaine bien monté et bien armé; cet officier avait un bonnet de velours sur la tête, un juste-au-corps de buffle sur le dos, et une écharpe de soie cramoisi, ornée de riches franges, autour du corps. Le Roi, qui avait toujours aimé à voir des militaires bien montés et bien équipés, passa près de ce capitaine au petit pas; celui-ci fit, à la militaire, un salut de la tête, et ce prince le lui rendit; c'était la première fois qu'il voyait cet officier.

M. Herbert suivait à cheval et à une petite distance. Sa Majesté qui ne s'était pas servie de sa voiture depuis sa sortie de Hurst-Castle, lui dit de s'approcher et lui demanda quel était ce capitaine. — Le major Harrison, répondit M. Herbert. — Le Roi alors regarda cet officier de plus près et si attentivement, que le major, embarrassé, se retira derrière sa troupe plus tôt

qu'il n'avait probablement l'intention de le faire. « Cet homme, dit le prince, a la tournure d'un « vrai soldat; sa physionomie est bonne et je ne « le trouve pas tel qu'on me l'a représenté; je « me connais assez en physionomies, et si j'avais « bien considéré ce major avant ce qu'on m'en « a dit, je n'en aurais pas pris une si mauvaise « opinion; d'ordinaire l'esprit et le caractère se « discernent à l'extérieur; on peut cependant y « être trompé. »

Ce même soir Sa Majesté arriva à Farnham et occupa, dans cette ville, la maison particulière d'un gentilhomme. Le château, bâti sur une hauteur, appartient à l'évêque de Winchester; mais on y avait logé des troupes et il ne pouvait par conséquent recevoir le Roi convenablement. L'évêque d'ailleurs était absent, ou peut-être n'était-il pas alors en mesure de s'acquitter de ses devoirs et de son respect envers ce monarque, comme il l'eût fait certainement en toute autre circonstance.

Un peu avant le souper, Sa Majesté s'établit près du feu dans un vaste parloir boisé, et s'entretint avec la maîtresse de la maison; cette pièce était remplie d'officiers et de gens du pays venus en foule pour jouir du bonheur de voir le Roi; il découvrit cependant, à l'une des extrémités, le major Harrison causant avec un autre officier, et lui fit signe de la main de s'approcher; celui-ci

obéit avec les plus grandes marques de respect. Sa Majesté, le prenant par le bras, le conduisit dans une embrasure de croisée et s'entretint avec lui pendant plus d'une heure; entre autres choses elle lui parla de l'avis qu'elle avait reçu sur son compte, et qui, s'il était fondé, fesait de lui le pire ennemi qu'elle pût avoir; le major l'assura, pour sa justification, que ce qu'on avait rapporté de lui était faux, et ajouta que ce qu'il avait dit il pouvait le répéter; « c'était que la loi est « également obligatoire pour les grands et les « petits, que la justice ne fait point acception « des personnes, » ou autres paroles dans ce sens. Le Roi trouvant dans ce discours une affectation marquée, qui ne pouvait être à bonne intention, cessa toute conversation avec le major et alla souper. Tout le temps du repas il se montra très-gai, et ce n'était pas, pour beaucoup de gens, une joie médiocre que de voir ce prince si enjoué au milieu d'une pareille compagnie et dans une telle situation.

Le lendemain Sa Majesté se rendit, toujours à cheval, de Farnham à Bagshot, où elle dîna dans le château du lord Newburgh (1); ensuite,

(1) Lord et Lady Newburgh étaient connus par leur dévouement au Roi, et, depuis son séjour à Hamptoncourt, ils avaient trouvé moyen de correspondre secrètement avec lui pour lui donner avis de tout ce qui pouvait l'intéresser.

traversant une partie de la forêt, elle arriva au château de Windsor, où elle trouva toute prête la chambre à coucher qu'elle occupait d'ordinaire dans ce palais, à l'extrémité la plus reculée de la châtellenie.

Le colonel Whitchcott était alors gouverneur de ce château, où l'on avait mis en garnison quelques compagnies d'infanterie. Le Roi parut se plaire dans ce lieu plus que dans aucun de ceux où il avait été depuis son départ de Hampton-Court; on lui laissait la liberté de se promener

---

Ils l'avaient informé tout récemment qu'on l'emmènerait du château de Hurst, et l'avaient engagé à saisir quelque prétexte pour dîner chez eux à Bagshot; il était convenu qu'avant d'arriver, le Roi prendrait soin de blesser, pendant la route, le cheval sur lequel il montait, et que lord Newburgh lui en donnerait un autre pour continuer son voyage. Ce lord aimait beaucoup les chevaux et avait, dans ses écuries, le plus léger qui fût en Angleterre; le projet était de monter le Roi sur ce cheval, afin qu'à la première occasion il pût, en piquant des deux, se séparer de son escorte, échapper à toute poursuite, et, par l'exacte connaissance qu'il avait de tous les détours de la forêt, se rendre dans quelque lieu déterminé; trois ou quatre autres chevaux avaient été disposés en différens endroits pour qu'il pût en changer dans sa fuite. D'après ce plan, Charles dit à Harrison qu'il voulait dîner chez lady Newburgh et qu'il allait lui envoyer un domestique pour qu'elle se préparât à le recevoir. Harrison qui connaissait bien les sentimens de lord et de lady Newburgh, ne se souciait guère de s'arrêter là, mais le roi insista si vivement qu'il y consentit. Avant d'ar-

où et quand il lui plaisait, soit dans l'intérieur du château, soit au dehors sur la longue terrasse qui regarde le beau collége d'Eton; cette terrasse, d'une grande longueur, est dans la partie nord de ce magnifique bâtiment. La reine Elisabeth la commença, et les princes, ses successeurs, l'aggrandirent; quoiqu'on ait une belle vue du donjon, on a, de la terrasse, la vue beaucoup plus belle encore de la Tamise, de plusieurs montagnes et vallées délicieuses, d'une foule de villages et de superbes maisons de campagne, tout près et dans

---

river, Harrison dépêcha en avant quelques cavaliers pour visiter la maison et le parc, afin de s'assurer qu'il n'y avait point d'embuches dressées à sa troupe. Le Roi, pendant toute la matinée, se plaignit de son cheval, répétant qu'il ne valait rien et qu'il en changerait. Arrivé au château, le Roi trouva le dîner prêt; mais on l'informa aussitôt que le cheval sur lequel on comptait, avait été si rudement blessé la veille d'un coup de pied d'un autre cheval, qu'il était impossible de s'en servir. Lord Newburgh avait bien d'autres bons chevaux qu'il offrit au Roi; mais le Roi, pendant la route, entouré constamment d'une centaine de cavaliers bien montés et tenant toujours un pistolet armé à la main, avait trouvé tant de difficultés à l'entreprise projetée qu'il s'était décidé à y renoncer. Harrison lui dit qu'il s'était pourvu, pour lui, d'un autre cheval, et on croit qu'en aucun cas il ne lui aurait permis de se servir de ceux de lord Newburgh. Ainsi la tentative d'évasion échoua complétement. (*Histoire de la Rébell.*, par Clarendon, tom. 9, pag. 289—292.) (*Note de l'Editeur.*)

le lointain. Aussi n'est-il, dans le royaume, aucun endroit qu'on puisse comparer à celui-ci, si ce n'est le petit château, ou maison de chasse, bâti dans le parc de Greenwich, d'où l'on voit la noble cité de Londres, la Tamise, des vaisseaux d'une grande charge qui, chaque jour, vont et viennent les voiles déployées, et une foule d'autres objets que Barclay a décrits dans son Argenis. La plus grande partie de la matinée, le Roi la passait dans la prière et d'autres exercices de piété; il réservait une portion de l'après-dîner pour le soin de sa santé, s'amusant, d'ordinaire, à se promener sur la longue terrasse. Là, comme dans les autres lieux qu'il avait habités depuis le départ des commissaires du parlement, il emmenait le gouverneur pour lui tenir compagnie, faute d'autres personnes avec qui causer : on ne souffrait pas qu'aucun individu de la haute ou de la petite noblesse entrât dans le château pour voir Sa Majesté, si ce n'est le dimanche au sermon dans la chapelle de Saint-George où le chapelain prêchait devant le gouverneur et la garnison. Le colonel Whitchcott montrait cependant les plus grands égards au Roi, qui lui tenait bon compte de sa conduite respectueuse; et il en était de même des soldats qui, quand ils étaient de service, ne se permettaient, soit dans leurs discours, soit dans leurs actions, rien qui pût blesser Sa Majesté ou quelqu'un de sa suite.

Pendant le séjour du Roi à Windsor, il se passa peu de chose de remarquable ; quelques petits faits cependant sont bons à conserver. Un soir que ce prince se préparait à se coucher, il monta, suivant sa coutume, ses deux montres, l'une d'or et l'autre d'argent, et perdit un cachet de diamant qui pendait à l'une d'elles, et où ses armes étaient gravées avec un grand soin. L'ouvrage et la matière étaient d'une grande valeur. Le cachet, fixé dans un cercle d'or, tenait à une chaîne de même métal. Sa Majesté ne pouvait deviner quand et où il était tombé ; elle crut cependant que ce pouvait être la veille, lorsqu'elle avait regardé à sa montre pendant sa promenade le long de la terrasse. C'était l'endroit où il était le plus probable qu'on retrouverait ce cachet ; elle ordonna, en conséquence, d'y voir le lendemain matin. Aussitôt donc qu'elle fut habillée et eut pris le St.-George et la jarretière, qu'elle ne manquait jamais de porter, elle s'occupa de ses exercices de dévotion, et M. Herbert se mit à la recherche du diamant. Pendant près d'une heure, il parcourut la terrasse en regardant de tous les côtés, mais sans rien trouver. Quelques officiers de la garnison, qui s'y promenaient alors, remarquèrent sa préoccupation, et pensant qu'il avait perdu quelque chose, lui demandèrent ce qu'il cherchait. Mais lui, craignant qu'il y n'eût quelque inconvénient à le leur dire, et que le diamant ne disparût

s'ils le trouvaient, ne leur en parla pas. Il chercha soigneusement aussi, mais sans plus de succès, dans le salon d'audience, le cabinet, les galeries, la salle de St.-George et chacune des pièces où avait été le Roi. S'en retournant donc d'un air consterné, il dit à Sa Majesté qu'il avait cherché son diamant dans tous les lieux où il pouvait s'être perdu, mais sans le trouver, et n'avait pas osé, sans ses ordres, en parler à qui que ce fût, à cause des armes royales gravées sur ce cachet. Le Roi, voyant M. Herbert si profondément troublé de cet événement, daigna lui ordonner de ne pas s'en tourmenter davantage.

La nuit suivante, un peu avant que ce prince se mît au lit, un bon feu brûlait dans la cheminée, et les bougies étaient allumées; Sa Majesté jetant les yeux sur un des coins de la chambre, aperçut quelque chose qui étincelait; montrant cet objet du doigt à M. Herbert, elle lui commanda de prendre une lumière pour voir ce que ce pouvait être. Par une grâce spéciale de la Providence, c'était le diamant; M. Herbert le prit, y trouva les armes de Sa Majesté, et, plein de joie, le lui porta. Un autre soir, le Roi donna l'ordre à M. Herbert d'entrer le lendemain matin dans sa chambre à coucher une heure plus tôt que de coutume; mais celui-ci dormit tout d'un somme, et ne se réveilla que quand la sonnette d'argent de son maître l'avertit de se hâter. « Herbert, dit

« Sa Majesté, vous avez manqué à mes ordres « d'hier soir. » Celui-ci reconnut son tort. « C'est « bien, reprit le Roi ; mais je veux vous ranger « pour l'avenir ; vous aurez un bon réveil-matin « qui, s'il y a lieu, vous éveillera. Écrivez donc « au comte de Pembroke de m'envoyer sur-le-« champ un de ces réveils. » Ce comte fit venir immédiatement M. East, son horloger, qui demeurait dans *Fleet-Street*, pour avoir ce réveil, dont il sera parlé plus au long lors de l'arrivée de Sa Majesté au palais de Saint-James.

Il arriva vers ce même temps un autre accident qui, sans la bonté de Dieu, aurait eu des suites funestes. M. Herbert occupait, auprès de la chambre à coucher du Roi, une pièce sur les derrières, vers le collége d'Eton. Elle avait un escalier dérobé, mais alors bouché avec de la terre pour qu'on ne pût y passer. Dans cette pièce était un mauvais lit, il faisait un froid rigoureux, et M. Herbert avait placé ce lit un peu trop près de la cheminée où se trouvaient deux paniers remplis de charbons pour l'usage de la chambre à coucher de Sa Majesté. A peine était-il endormi qu'un des paniers s'enflamma, soit l'effet de quelque étincelle partie de l'âtre, soit toute autre cause inconnue ; le feu gagna promptement la chambre et le lit de M. Herbert. Celui-ci réveillé en sursaut et frappé d'étonnement, courut à la porte de la chambre du Roi, et le réveilla avec

bruit et d'une manière effrayante. Les soldats qui se tenaient en dehors dans l'anti-chambre, entendant crier que la chambre de Sa Majesté était en feu, s'offrirent pour aider à l'éteindre, et demandèrent qu'on leur ouvrît la porte fermée en dedans par un verrou, conformément aux ordres du Roi; mais, par un effet de la protection divine, ce prince et M. Herbert parvinrent, sans le secours de personne, à faire cesser le feu en l'étouffant sous leurs vêtemens, et en le renfermant dans la cheminée, heureusement fort spacieuse. M. Herbert demanda ensuite humblement pardon à son auguste maître d'avoir troublé son repos par cet accident, auquel il ne savait comment remédier; mais le Roi lui répondit : « qu'il « n'avait fait que ce qu'il devait. »

Bientôt après, le gouverneur informa Sa Majesté qu'il venait d'apprendre que sous peu de jours elle serait transférée à Whitehall. Elle ne répondit que peu de mots, ne parut pas aussi satisfaite de ce changement que du précédent, mais dit en congédiant cet officier : « Dieu est partout « le même en sagesse, pouvoir et bonté. »

Le Roi avait reçu quelques avis sur la déplorable manière dont les choses qui le concernaient s'étaient passées dans les deux chambres; il savait que les officiers de l'armée avaient publié une remontrance qui manifestait l'intention de changer la forme du gouvernement et de procéder

à un jugement contre sa personne, par quelque voie extraordinaire et sans précédent. Dans quelque triste condition que se trouvât ce prince, toujours il avait recours à la prière et à la méditation, comme les secours les plus sûrs où il pût puiser des forces et des consolations. Aussi se retira-t-il sur-le-champ dans sa chambre à coucher, où il demeura long-temps seul et prosterné devant Dieu.

Le jour fixé pour son départ, Sa Majesté monta en voiture auprès du Keep, monticule élevé sur lequel est bâtie une tour au milieu de la forêt, entre les deux grandes cours du château. Une garde, armée de mousquets et de piques, bordait la haie; officiers et soldats, tous, sur le passage du Roi, donnèrent des marques de leur respect. A la grande porte, un corps de cavalerie, commandé par le major Harrison et rangé en bataille sur la place du marché et à l'extrémité de *Peasecod-street*, suivit le carrosse. On traversa Brainford, Hammersmith, et on prit la route directe du palais de Saint-James. Sa Majesté y trouva son appartement préparé par les soins de M. Kinnersly, l'un de ses serviteurs. Des gardes furent placés avec des consignes sévères, et l'on ne permit qu'au seul M. Herbert de faire le service de la chambre à coucher. Quant à celui de la table, on y conserva l'étiquette accoutumée. Tous les gentilshommes qui en étaient précédemment char-

gés, eurent la liberté de remplir leurs charges respectives dans le salon d'audience, où fut dressé un dais. Pendant quelques jours les choses se passèrent avec décence et respect. Sir Fulke Grevile, échanson, présentait le verre à genoux; M. Mildmay faisait les fonctions d'écuyer-tranchant; le capitaine Paston remplissait quelquefois celles de maître-d'hôtel et de la garde-robe; M. Ansty était huissier de la salle; le capitaine Burroughs, MM. Firebrass et Muschamp exerçaient aussi leurs offices; le capitaine Joyner, chef de la bouche, M. Babington, barbier, M. Reading, page des petits appartemens, et quelques autres, s'acquittaient également de leur service. Les plats étaient apportés couverts sur la table du Roi. On les goûtait, et tout se faisait, à cet égard, dans l'ordre voulu. Mais revenons à notre sujet.

Il est, certes, bien digne de remarque que, soit en entrant dans sa chambre à coucher, soit avant de boire, de manger, ou de s'entretenir avec quelqu'un, Sa Majesté priait et lisait quelque passage de la Bible. Pendant tout le temps qu'elle fut dans cette situation déplorable, on ne permit à personne d'un haut rang, ni à aucun de ses chapelains, conseillers ou autres de ses vieux serviteurs, de se présenter auprès d'elle. Vers la fin de décembre, elle apprit par une voie secrète que la chambre des communes venait de déclarer, dans une résolution, « que, conformément

« aux lois d'Angleterre, il y avait eu trahison, de « la part du Roi, à allumer la guerre contre le « parlement et le royaume; » que cette résolution avait été envoyée aux pairs, pour avoir leur consentement; qu'à peine ceux-ci en avaient-ils entendu la lecture, qu'ils l'avaient rejetée, et, qu'après quelques discussions, ils avaient pris deux délibérations, portant, la première, « qu'ils ne « ne pouvaient donner leur assentiment à cette « résolution et déclaration de la chambre des « communes; » la seconde, « que quant à ce « vote des communes, ou à l'ordre de mettre le « Roi en jugement, ils n'y consentiraient en au- « cune manière; » que sur cela les communes avaient adopté un autre bill qui déclarait, « que « les communes d'Angleterre assemblées en par- « lement avaient le pouvoir suprême, » et passé, en conséquence, un acte qui ordonnait la mise en jugement du Roi.

Ce prince connut également par une voie secrète, les procédés récents des communes, qui, poussées par le colonel Pride et d'autres officiers supérieurs de l'armée, et sous le prétexte de purger la chambre, prononcèrent l'exclusion violente et l'arrestation par la force de plusieurs membres, dont quelques uns avaient voté, le 6 décembre 1648, que les concessions faites par Sa Majesté étaient satisfaisantes, et permettaient d'établir une paix solide dans le royaume. Le Roi eut aussi,

par la même voie, connaissance des délibérations adoptées par ces mêmes communes contre lui. Craignant tout d'hommes si malintentionnés envers son gouvernement et sa personne, il crut que le but de ses ennemis était de le déposer, de le renfermer dans la Tour, ou dans quelque autre château fort, et de placer sur son trône son fils, le prince de Galles, si celui-ci consentait à recevoir la couronne. Mais qu'ils pensassent à le faire juger par quelque cour de justice et à lui ôter la vie à la face du soleil et de tout son peuple, ce prince ne pouvait se le persuader, ne trouvant dans aucune de nos histoires, ni mention, ni exemple d'un pareil fait. Il est bien vrai que sa grand'mère, la reine d'Écosse, est morte sur l'échafaud, sous le règne de la reine Élisabeth; mais Marie était, non une souveraine, mais une sujette aux yeux de la loi. Il est encore vrai que quelques rois d'Angleterre ont péri misérablement et par de sourdes machinations, sous les coups des assassins; nos chroniques nous l'apprennent; mais ces crimes n'avaient été ni avoués, ni approuvés par aucun roi. Telle fut la conviction de Sa Majesté jusqu'au moment où elle parut à Westminster-Hall pour y être jugée; alors elle changea d'opinion. Cependant, sa foi surmontant ses craintes, elle continua de montrer sa prudence et sa résignation accoutumées : on ne discernait en elle aucune apparence de trouble. Avec une force

toute chrétienne, elle se soumettait à la volonté du Très-Haut; si quelquefois des soupirs lui échappaient, jamais elle ne se laissait aller à la colère, ni ne s'emportait en reproches et en désirs de vengeance contre aucun de ceux qui se montraient ses ennemis, et se contentait de dire : « Puisse Dieu leur pardonner leur impiété! »

Après son arrivée au palais de Saint-James, et pendant une quinzaine de jours environ, le Roi dîna en public dans le salon de parade, et on le servit à tous ses repas avec l'étiquette ordinaire; l'écuyer tranchant, le maître d'hôtel, l'échanson, l'huissier de la chambre, furent présens et remplirent leurs fonctions avec le respect accoutumé; on présentait la coupe à genoux, on apportait les plats couverts, on les goûtait; enfin, toutes les cérémonies d'usage, quand le Roi mange sous le dais, étaient observées malgré la douloureuse situation où se trouvait ce prince; et Sa Majesté voyait avec une grande satisfaction les égards qu'on lui témoignait. Mais les choses changèrent bientôt; les chefs de l'armée, tout-puissans alors, donnèrent l'ordre « de faire supprimer dorénavant toutes les cérémonies du « dais, et la respectueuse étiquette qui s'observait dans les repas, et de diminuer le nombre « déjà peu considérable des gens de service. Des soldats apportèrent en conséquence les plats

sans qu'ils fussent couverts; on ne les goûta point; le verre ne se présenta plus à genoux, et l'étiquette habituelle du dais cessa tout-à-fait. Cette grossièreté choqua le Roi : « Le respect, dit-il, « et les égards qu'on me refuse n'ont jamais « manqué à un souverain, ni même à des sujets « d'un rang élevé, conformément aux anciens « usages. Est-il dans le monde, ajouta-t-il, « rien de plus méprisable qu'un prince qu'on « avilit? » Voyant, au surplus, les choses poussées à cette extrémité, il prit le meilleur moyen de les supporter, ce fut de se réduire à un petit nombre de plats choisis sur la liste qu'on lui en présentait, et de prendre ses repas dans son particulier. Comme il mangeait d'ordinaire en proportion de l'exercice qu'il faisait, la sobriété à laquelle il se condamnait n'avait rien qui lui déplût; sa tempérance habituelle conservait sa santé. Aussi pendant les deux dernières années de son règne et de sa vie il se porta fort bien, n'éprouva aucune indisposition, et n'eut pas besoin des secours de la médecine. Si le cours de ses jours n'eût été tranché prématurément, il eût, suivant toutes les probabilités, vécu plus longtemps qu'aucun des Rois ses ancêtres.

Le vendredi, 19 janvier 1648, Sa Majesté fut transférée du palais de Saint-James à Whitehall, où elle occupa sa chambre à coucher ordinaire. Une garde de mousquetaires fut placée

tout auprès, et l'on mit des sentinelles à la porte même de la chambre. M. Herbert avait toujours, et conformément aux devoirs de sa charge, couché dans une chambre voisine de celle du Roi; mais, de ce moment, ce prince lui ordonna d'apporter son lit dans sa propre chambre à coucher, afin d'être plus près de sa personne royale, et M. Herbert coucha chaque nuit dans cette pièce (1).

Le lendemain, on transporta Sa Majesté dans un fauteuil ou chaise à porteur fermée, de Whitehall à la maison de sir Robert Cotton, près de l'extrémité ouest de Westminster-Hall; des gardes furent placés des deux côtés de la rue Royale, le long de Palace-Yard et de Westminster-Hall; quand on conduisit le Roi, de la porte du jardin de Whitehall à la maison de sir Robert Cotton, le seul M. Herbert le précédait la tête nue; mais les soldats empêchèrent ses autres serviteurs de passer le long de la rue Royale et de Westminster-Hall. A la maison de sir Robert Cotton était une garde de partisans commandée, tantôt par le colonel Hacker, et tantôt par le colonel Hunks. Le premier prévint Sa Majesté

(1) Comme le *procès de Charles Ier* et tous les faits qui s'y rattachent se trouveront dans une des prochaines livraisons de notre *Collection*, nous n'ajoutons ici aucune note au récit de sir Thomas Herbert. (*Note de l'Editeur.*)

qu'elle avait à comparaître devant la cour, alors réunie à Westminster-Hall. L'avocat Bradshaw présidait ce tribunal et occupait le fauteuil; soixante-douze autres individus environ, membres de la chambre des communes, officiers de l'armée, ou citoyens de Londres, siégeaient, comme juges, sur des bancs en gradins, les uns au-dessus des autres. Par l'ordre de ce tribunal, érigé dans le même lieu où les juges du banc du Roi tenaient les assises à chaque session, le colonel Hacker plaça le Roi sur un fauteuil de velours en face du président. M. Cook, faisant les fonctions de procureur-général, était à la droite de Sa Majesté. Je passerai sous silence les noms des juges, les formalités observées par le tribunal, ses actes, les charges produites contre le Roi et les réponses de ce prince; ces détails ont été publiés fort au long par plusieurs écrivains. Tout cela, d'ailleurs, était en vérité peu digne d'attention quand on voyait Sa Majesté sourire de temps en temps à la lecture des accusations portées contre elle, et quoique privée des avis d'un conseil instruit et de tout autre secours, refuser de reconnaître la compétence d'un tel tribunal et déclarer à ses juges qu'aucune loi ne leur donnait le pouvoir de procéder ainsi contre leur souverain, et qu'une telle chose était sans exemple. La cour, par suite de ce refus, ne donna pas ce jour-là plus de suite au procès.

Le Roi fut ramené dans la maison de sir Robert Cotton. Il y trouva une chambre que M. Kinnersly, attaché à sa garde-robe, et sir Thomas, le maître du logis, avaient fait arranger aussi bien que le permettait la brièveté du temps; mais les soldats montaient la garde dans la pièce qui tenait à celle qu'occupait ce prince. Il enjoignit à M. Herbert d'apporter son lit; celui-ci étendit donc une natte sur le plancher et dormit à côté du lit de son maître.

Le dimanche 21 janvier, le docteur Juxon, le respectable évêque de Londres, eut, comme l'avait demandé Sa Majesté, la permission de se rendre auprès d'elle; et ce fut, disait le Roi, une grande consolation pour lui. Cette visite, en effet, ne contribua pas peu à relever ses esprits, dans la déplorable position où il se trouvait; et la plus grande partie de ce jour, le docteur l'employa à prêcher devant ce prince ou à prier avec lui.

Le lundi 22, le colonel Hacker conduisit, pour la seconde fois, Sa Majesté devant le tribunal qui siégeait, comme précédemment, à Westminster-Hall. D'ordinaire, plus un personnage est élevé en dignité, plus le spectacle de ses peines est déchirant et porte les cœurs généreux à sympathiser avec ses souffrances; il en fut alors tout autrement, car, à l'arrivée du Roi dans Westminster-Hall, quelques soldats firent entendre l'horrible cri de *justice*, *justice*, et

quelques officiers joignirent leur voix à la leur. A ces clameurs sauvages, ce prince parut un moment consterné; mais sa résignation reprit bientôt le dessus. « Certainement, persécuter une âme « dans la détresse, et vexer l'homme déjà frappé « au cœur, est un haut degré de méchanceté. « Il y a plus, c'est la borne la plus reculée à la-« quelle puisse se porter la malice et atteindre « l'affliction. » Ces paroles sont celles dont le docteur Andrews, savant évêque de Winchester, se servit dans un de ses sermons sur la passion, prêché devant la reine Élisabeth le Vendredi-Saint; et, certes, elles sont applicables à cette circonstance.

Quand Sa Majesté retourna de Westminster-Hall à la maison de sir Robert Cotton, et au moment où elle passait, un soldat de garde cria tout haut : « Sire, que Dieu vous bénisse! » Le Roi le remercia; mais un officier sans aucune éducation frappa, de sa canne, ce malheureux sur la tête. « La punition excède la faute, » dit le prince, qui remarqua cette brutalité. Rentré dans son appartement, chez sir Cotton, il se mit à genoux et pria. Il demanda ensuite à M. Herbert s'il avait entendu les soldats crier justice. « Oui, répondit celui-ci, et j'en ai été confondu. « — Non pas moi, reprit Sa Majesté, je suis as-« suré que les soldats ne me veulent aucun mal; « ce cri, sans doute, a été commandé par les

« officiers, et les soldats le pousseraient contre « eux si l'occasion s'en présentait. »

Le Roi demanda encore à M. Herbert combien de membres composaient le tribunal, et quels ils étaient? « Leur nombre surpasse soixante, répli« qua celui-ci, quelques-uns sont des membres de « la chambre des communes, d'autres, des offi« ciers attachés à l'armée, et le reste, des bour« geois de Londres; je les connais en partie, mais « non pas tous. » Sa Majesté dit alors qu'elle les avait bien regardés tous, mais n'en connaissait de figure que huit environ, et ceux-là elle les nomma.

Le mardi 23 janvier le Roi fut assigné, pour la troisième fois, à comparaître, et conduit comme précédemment, sous bonne escorte, au tribunal. Ainsi qu'il l'avait déjà fait, il persista dans son opinion que ce tribunal était sans aucune juridiction légale et sans pouvoir pour procéder contre lui, comme il le faisait. Sur cela, le procureur-général se mit à présenter quelques observations au président de la cour, mais Sa Majesté l'interrompit en lui touchant légèrement le bras de sa canne. La pomme en était d'argent et tomba. M. Herbert, à qui le Roi avait fait un signe, et qui se tenait près de son fauteuil, se baissa pour la ramasser; mais elle était tombée du côté opposé à celui où il pouvait

la prendre, et ce prince la releva lui-même, ce qui fut regardé par quelques personnes comme d'un funeste présage.

Le tribunal ne siégea que fort peu de temps ce jour-là, Sa Majesté ne s'écartant pas du principe qu'elle avait posé. A son retour à la maison de sir Cotton, beaucoup d'hommes et de femmes se précipitèrent, non sans quelque danger, dans le chemin, derrière les soldats, et crièrent tout haut sur son passage : « Que Dieu tout-puissant « conserve Votre Majesté ! » Le roi leur témoigna sa reconnaissance de ces vœux.

Le 27 janvier, le président vint, en robe rouge, dans la salle du tribunal. Sa Majesté sut bientôt que les juges étaient assemblés; on la manda, et elle partit sur-le-champ. Remarquant cette robe rouge, le Roi imagina qu'elle était la preuve que ce jour serait le dernier où se réunirait la cour; il insista donc fortement « sur ce que, quoiqu'il « ne pût reconnaître la juridiction du tribunal, « par toutes les raisons qu'il avait données, il dé- « sirait cependant avoir, dans la chambre peinte, « une conférence avec un comité de pairs et de « membres de la chambre des communes, avant « qu'on passât outre. » Par suite de cette demande, le président se leva et la cour se retira. Pendant la suspension de la séance, Sa Majesté fut reconduite chez sir Cotton, et resta renfermée

près d'une heure avec le docteur Juxon; au bout de ce temps, le colonel Hunks l'avertit que les juges étaient remontés sur leur siége.

Le Roi s'étant assis dans son fauteuil, le président lui dit « que sa demande d'une conférence « avec un comité de pairs et de membres de la « chambre des communes avait été mûrement « examinée, mais que la cour ne pouvait y ac- « céder puisque lui-même ne voulait ni recon- « naître la compétence du tribunal ni le tenir « pour une assemblée légale. » Sa Majesté insista vivement « pour qu'on admît sa juste requête, « tendant à ce que les propositions qu'il avait « à faire à un comité des deux chambres fussent « prises en considération avant que le tribunal « prononçât sa sentence. »

Dès le premier jour Sa Majesté avait requis, du président, « que les motifs sur lesquels il fon- « dait son refus de reconnaître l'autorité du tri- « bunal et qu'il avait mis par écrit, fussent lus « publiquement par le clerc de la cour. » Mais cette demande avait également été rejetée.

Le président alors prononça la sentence contre le Roi; on remarqua que ce prince, en l'entendant, sourit et leva les yeux au ciel, comme pour en appeler à Dieu, notre juge suprême.

Quand le tribunal eut levé sa séance, Sa Majesté, entourée d'une troupe de hallebardiers, fut ramenée à Whitehall dans une chaise fermée;

on lui fit suivre la rue Royale dont les deux côtés étaient bordés de soldats d'infanterie qui gardaient le plus profond silence sur son passage; mais une foule immense remplissait le devant des boutiques et les fenêtres; beaucoup versaient des larmes et quelques-uns prièrent à haute voix pour le Roi. Ce prince fut conduit, à travers les jardins, jusqu'à sa chambre à coucher, et deux heures après on le transféra au palais de Saint-James. Ni la crainte de la mort, ni celle des indignités auxquelles on le réservait ne parurent lui inspirer de terreur, ou provoquer son impatience; il ne lui échappa aucune parole dure contre un seul de ses juges, quoiqu'il en connût plusieurs pour avoir été ses domestiques, ou contre quelqu'un des membres de la chambre des communes et des officiers de l'armée. Tant de résignation était d'autant plus admirable, que, doué d'une grande fierté de caractère, il avait, dans plusieurs circonstances, manifesté d'une toute autre manière combien il ressentait vivement l'injure; mais une vraie force chrétienne le rendait maître de ses passions et le soumettait, au milieu de telles épreuves, à la volonté de Dieu.

Ayant dit alors un éternel adieu au monde, son unique affaire fut de se préparer sérieusement à la mort qui allait lui ouvrir les portes de l'éternité. Laissant donc de côté toute autre pensée, le temps qu'il lui restait encore à

vivre, il le consacra tout entier à la prière, à des exercices de piété et à des conférences avec l'excellent et savant évêque Juxon, qui, grâce à la bonté de la Providence, l'aida puissamment à supporter son affligeante position. Voulant être absolument seul et à lui-même, s'éviter toute espèce de trouble d'esprit et n'être pas interrompu dans ses méditations, il donna l'ordre à M. Herbert de faire valoir cette excuse auprès de tous ceux qui pourraient désirer de lui faire leur cour. « Je « sais, dit Sa Majesté, que mon neveu le prince-« électeur et quelques seigneurs qui me sont atta-« chés feront tous leurs efforts pour me voir; « je leur en sais gré; mais mon temps est court « et précieux, je souhaite l'employer de mon « mieux au soin de mon âme; j'espère donc « qu'ils ne se formaliseront pas que je ne veuille « recevoir que mes enfans. Le plus grand service « que puissent me rendre actuellement ceux qui « m'aiment, c'est de prier pour moi. » Ce qu'avait prévu le Roi arriva. Son Altesse le prince-électeur vint avec le duc de Richmond, le lord marquis de Hertford, les comtes de Southampton et de Lindsey, et quelques autres; ils avaient obtenu la permission de le voir, et se présentèrent à la porte de sa chambre à coucher; mais M. Herbert, fidèle à ses ordres, s'acquitta envers le prince-électeur et ces illustres personnages de la commission dont il était chargé. Se soumettant

aux désirs de Sa Majesté, ils la firent assurer de leur humble respect et de leurs vœux, et s'en retournèrent le cœur plein d'une vive douleur qui ne se lisait que trop sur leurs figures. Le prince de Galles, alors en Hollande, fit intercéder le parlement par les ambassadeurs des Etats-Généraux et fit agir tous les moyens possibles auprès de l'armée, pour prévenir, ou au moins retarder l'exécution.

A cette époque, MM. Calamy, Vines, Caryll, Dell et quelques autres ministres de Londres, se présentèrent aussi au palais de Saint-James, firent témoigner à Sa Majesté leurs respects et leur humble désir de prier avec elle et de remplir les autres fonctions de leur ministère, si elle daignait le permettre. Elle les fit remercier de leurs soins pour le salut de son âme, et ajouta qu'elle espérait qu'eux et tout ce qu'elle avait de sujets loyaux se souviendraient d'elle dans leurs prières à Dieu; mais ayant choisi le docteur Juxon, qu'elle connaissait depuis bien des années pour un théologien pieux, savant, et capable de lui donner toutes les consolations spirituelles que réclamait sa position actuelle, elle ne voulut recevoir aucun autre ministre de la religion. Ces Messieurs ne furent pas plutôt partis que M. John Goodwin, ministre dans *Coleman-street*, vint aussi offrir au Roi ses services; mais ce prince le fit remercier et congédier avec bonté comme les autres.

Vers ce temps, M. Herbert alla au Cockpit, près de Whitehall, où logeait le comte de Pembroke. Celui-ci, comme il l'avait fait à beaucoup d'autres époques, s'informa des nouvelles de Sa Majesté, la fit assurer de son respectueux dévouement, et demanda, de plus, si elle avait reçu la montre d'or qu'il lui avait envoyée, et en était satisfaite. M. Herbert assura sa seigneurie que jamais cette montre n'était parvenue au Roi. Le comte entra alors dans une violente humeur, et marqua un grand étonnement; tourmenté surtout de la crainte que Sa Majesté ne pût le soupçonner de négligence dans l'exécution de ses ordres, il dit à M. Herbert que le jour même où elle était arrivée à Saint-James, s'étant assis sous un grand orme, près du logement de sir Benjamin Rudyard, dans le parc, il vit un officier supérieur de l'armée se diriger vers le palais; courut à sa rencontre, et lui demanda s'il connaissait M. Herbert son cousin, qui accompagnait le Roi; que cet officier répondit que oui, et que lui-même se rendait au palais de Saint-James; qu'alors lui, comte, remit la montre d'or à réveil à cet homme, et le pria de la donner à M. Herbert pour la présenter au Roi, et que l'autre promit de s'acquitter sur-le-champ de cette commission. « Milord, dit M. Herbert, souvent j'ai « vu cet officier et me suis trouvé avec lui; mais je « puis assurer votre seigneurie que jamais il n'a

« rempli vos ordres et sa promesse, qu'il ne m'en « a pas dit un seul mot, et que Sa Majesté n'a point « cette montre, j'en suis certain. » Le comte, dans une véritable colère, prodigua à cet officier les noms qu'il méritait, et menaça de lui demander compte de cette affaire. Mais telle était la terreur de ces temps, qu'on crut dangereux de s'attaquer à un tel personnage, l'un des favoris des circonstances ; aussi ne fut-il plus parlé de tout cela. M. Herbert, néanmoins, pour se conformer aux désirs du comte, informa Sa Majesté de tout ce qui s'était passé. Elle fit faire ses remercîmens au lord, et se contenta de dire : « Ah! si le comte « n'eût pas fait connaître à cet officier que cette « montre était pour moi, celui-ci l'eût proba-« blement remise fidèlement; mais il savait trop « combien j'aurais peu de temps à en jouir. » J'ai inséré cette anecdote ici, comme une suite de ce que j'ai raconté plus haut de cette montre à réveil, et de la manière dont Sa Majesté se proposait d'en disposer, d'après ce qu'elle-même m'avait dit.

Ce même jour, dans la soirée, M. Seamour, gentilhomme attaché au service de la chambre du prince de Galles, vint, avec la permission du colonel Hacker, se présenter à la porte de la chambre à coucher du Roi, demandant à lui parler de la part du prince de Galles. Il fut admis et remit à Sa Majesté une lettre de Son Altesse,

datée de La Haye, le 23 janvier 1648, vieux style. En entrant, M. Seamour, saisi de désespoir de trouver dans une si cruelle position un monarque qu'il avait vu autrefois entouré de gloire et de prospérité, baisa la main du Roi et embrassa ensuite ses genoux en poussant des sanglots lamentables. Hacker entra avec quelques autres, et fut confondu. Mais aussitôt que Sa Majesté eut lu la triste lettre de son fils, entendu ce qu'avait à lui dire son messager, et chargé celui-ci de ce qu'elle crut devoir faire répondre au prince, le serviteur de Son Altesse prit congé. Il ne fut pas plutôt parti, que le Roi revint à ses exercices de piété, ayant avec lui le docteur Juxon, qui lui faisait des prières et lui lisait des chapitres choisis des saintes Écritures.

Ce même soir encore, le Roi tira de son doigt une bague où était une émeraude montée entre deux diamans, la remit à M. Herbert, et lui ordonna, quoiqu'il fût fort tard, de la porter du palais de Saint-James à Mme. *** (1), et de la donner à cette dame, mais sans lui rien dire. La nuit était extrêmement noire, et on avait placé des gardes à toutes les maisons, jardins, parcs et portes du voisinage de Whitehall, de la rue Royale et de plusieurs autres de ce quartier.

(1) Cette dame était la blanchisseuse du Roi et femme de sir W. Wheeler, qui logeait dans Channel-Row, derrière la rue Royale, dans Westminster.

Mais M. Herbert obtint le mot d'ordre du colonel Tomlinson ; à Saint-James, et partout ailleurs dans ces temps funestes, cet officier s'était toujours montré si respectueux pour le Roi et si plein d'égards pour tout ce qui l'entourait, que Sa Majesté en faisait un cas particulier, et le lui prouva en lui donnant son étui d'or à cure-dents un jour qu'il se promenait dans le salon d'audience. M. Herbert passa donc facilement, quoiqu'à chaque endroit où se trouvait une sentinelle il fût contraint d'attendre que le caporal vînt recevoir de lui le mot d'ordre. Arrivé chez M$^{me}$. ***, il lui présenta la bague. « Monsieur, dit-elle, « permettez que je vous montre le chemin du « parloir, » et elle pria M. Herbert de l'y attendre. Au bout de quelques instans elle revint, lui donna un coffret scellé de trois cachets, dont deux portaient les armes du Roi, et le troisième la tête d'un ancien Romain, et lui recommanda de remettre cette boîte dans les mêmes mains qui envoyaient l'anneau, qui, au surplus, lui resta.

Le mot d'ordre assura le retour de M. Herbert auprès du Roi. L'évêque Juxon venait de retourner à son logement dans la maison de sir Henri Hen, près du palais de Saint-James, et Sa Majesté dit à M. Herbert que le lendemain matin il verrait ce coffre ouvert.

Le jour ayant paru, l'évêque vint de fort bonne heure chez le Roi. Les prières faites, ce prince

rompit les cachets du coffre, l'ouvrit et montra au prélat et à M. Herbert ce qu'il renfermait. C'étaient des diamans et des joyaux qui, pour la plupart, étaient des Saint-George et des Jarretières brisés. « Vous voyez là, dit Sa Majesté, « les seules richesses qu'il soit maintenant en « mon pouvoir de laisser à mes enfans. » Le lendemain, la princesse Élisabeth et son frère le duc de Gloucester vinrent dire le triste et dernier adieu au Roi leur père, et lui demander sa bénédiction. C'était le 29 janvier. La princesse, comme la plus âgée, sentit fortement toute l'horreur de la situation de son auguste père, et le témoigna par la tristesse de ses regards et l'abondance de ses larmes. Le petit prince voyant sa sœur pleurer, en fit de même, quoique dans un âge si tendre il ne pût concevoir les mêmes craintes. Tous deux étaient à genoux; le Roi les releva, les embrassa, leur donna sa bénédiction, les prit sur ses genoux et les avertit de vouer respect et obéissance à la Reine leur mère, ainsi qu'au prince de Galles son successeur, et attachement au duc d'York et à leurs autres parens. Ensuite il leur distribua tous ses bijoux, à l'exception d'un Saint-George admirablement gravé sur un onyx, dont chacune des deux faces était entourée de vingt-un beaux diamans, et qu'il portait toujours. Ce prince, alors, embrassa de nouveau ses enfans, qui lui rendirent ses caresses avec une grâce et une ten-

dresse qui tirèrent de ses yeux des larmes d'amour et de joie. Priant enfin le Dieu tout-puissant de leur accorder sa bénédiction, il les congédia avec une vive et paternelle affection. Cette séparation fut si douloureuse, la jeune princesse versait tant de larmes et poussait des cris si lamentables, que ceux qui avaient jusque là conservé leur fermeté, furent émus de pitié. Quant à Sa Majesté, lorsque la porte de sa chambre à coucher s'ouvrit, quittant rapidement la fenêtre, elle revint à ses enfans, les embrassa, les bénit, et s'arracha enfin de leurs bras.

Ces démonstrations d'une pieuse affection furent, pour le Roi, un puissant adoucissement à ses peines; aussi, plein de reconnaissance pour Dieu, il se mit sur-le-champ à prier devant l'évêque et M. Herbert, qui seuls étaient présens.

On ne doit pas oublier de rapporter ici une anecdote relative à sir Henri Herbert, chevalier, intendant des menus-plaisirs de Sa Majesté, gentilhomme ordinaire de sa chambre, et qui aimait et respectait de cœur le Roi son maître. Pendant la guerre civile, il avait eu beaucoup à souffrir de la confiscation de ses biens et d'autres persécutions. Ayant à cette époque rencontré M. Herbert, son cousin, dans le parc de Saint-James, sa première parole fut de demander comment se portait le Roi. Il chargea ensuite son parent de présenter à Sa Majesté son humble respect, de l'assurer

que lui et beaucoup d'autres de ses fidèles serviteurs priaient avec ferveur pour elle, et de la supplier, en leur nom, de vouloir bien lire le second chapitre de l'Ecclésiaste, où elle trouverait des consolations tout-à-fait appropriées à sa condition présente. M. Herbert s'acquitta sur-le-champ de cette commission. Le Roi exprima toute sa gratitude pour sir Henri, fit un grand éloge de ses qualités distinguées, comme savant, bon soldat, et courtisan accompli, vanta beaucoup sa fidélité pour son service pendant un grand nombre d'années, et cherchant au moment même le chapitre qu'on lui indiquait, il le lut avec une vive satisfaction.

Ce jour-là l'évêque de Londres prêchant devant Sa Majesté prit pour texte le 16me verset du second chapitre de l'épître aux *Romains*, dont les paroles sont : « Au jour où Dieu jugera en « Jésus-Christ les secrètes pensées des hommes, « etc. » Il en inféra que, si quelquefois Dieu différait ses jugemens, il procéderait néanmoins un jour à un examen sévère des paroles et des actions des hommes; il établit que les choses et les désirs les plus cachés seraient mis complettement en lumière au jour du jugement, quand N. S. J. C. serait assis sur son tribunal, et que les projets tenus secrets dans cette vie se publieraient alors. Il termina par l'application de ces vérités aux dures circonstances du moment,

et administra ensuite la communion. Ce jour-là le Roi but et mangea fort peu ; la plus grande partie du temps, il l'employa en prières et en méditations ; ce ne fut même que quelques heures après la nuit venue, que le docteur Juxon prit congé de ce prince, qui lui recommanda de revenir de bonne heure le lendemain matin.

La nuit du jour où la sentence fut prononcée dans la salle de Westminster, le colonel Hacker, qui commandait alors la troupe chargée de la garde de Sa Majesté, ordonna de placer deux mousquetaires dans la chambre à coucher du Roi. Quand Sa Majesté l'apprit, elle ne fit aucune objection, et se contenta de manifester son mécontentement par un geste. Mais le prélat et M. Herbert craignirent le chagrin et la distraction qu'une telle mesure causerait au Roi au milieu des méditations par lesquelles il se préparait à quitter ce monde si funeste pour lui ; aussi représentèrent-ils vivement tout ce qu'il y aurait de barbare dans un pareil ordre, et ne laissèrent-ils le colonel tranquille, que quand il l'eut révoqué et fait retirer ses soldats.

Après que l'évêque fut retourné chez lui, Sa Majesté continua plus de deux heures encore à lire et à prier ; elle donna ensuite à M. Herbert l'ordre de coucher sur un matelas auprès de son lit ; celui-ci ne prit guères de repos cette nuit, la dernière dont eût à jouir son gracieux souverain

et maître. Quant au Roi il dormit profondément quatre heures, ou environ; s'étant réveillé à peu près deux heures avant le jour, il ouvrit son rideau pour appeler M. Herbert; un grand gâteau de cire placé dans un vase d'argent brûlait, comme c'était la coutume dans d'autres temps, pendant toute la nuit; Sa Majesté vit M. Herbert livré à un sommeil agité. Cependant elle l'appela et lui commanda de se lever. « J'ai, dit-elle, une grande affaire à terminer dans ce jour, et il faut que je quitte le « lit. » Elle daigna cependant demander à celui-ci pourquoi son sommeil était si troublé. « Sauf le respect que je dois à Sa Majesté, répondit celui-ci, je rêvais. — Je veux connaître votre « rêve, répliqua le Roi. » M. Herbert le lui raconta (1). — « Il est remarquable, reprit Sa Majesté;

(1) Voici le récit de ce rêve, tel que l'a fait sir Thomas Herbert lui-même dans une lettre en date du 28 août 1680 et adressée au docteur Samways. Cette lettre, publiée d'abord dans le tome 2 de l'*Athenæ Oxonienses* de Wood, a été jointe depuis à plusieurs éditions des *Mémoires* de Herbert.

York, 28 août 1680.

MONSIEUR,

« Après qu'on eut transféré le Roi de Windsor au palais « de Saint-James, quoique conformément au devoir de ma « place j'occupasse une pièce qui touchait à la chambre à « coucher de ce prince, il m'ordonna d'apporter mon lit

« Herbert, ce jour est celui de mon second maria-
« ge, je veux être aujourd'hui aussi bien mis qu'il

---

« dans sa chambre même, la nuit qui précéda le jour
« fatal; j'obéis; Sa Majesté me désigna les habits qu'elle
« voulait porter, désirant être aussi bien mise qu'elle le
« pourrait ce jour-là, qu'elle appelait le jour de son second
« mariage. Comme elle avait une grande affaire à terminer,
« disait-elle, en pensant à sa préparation pour l'éternité,
« elle voulut se lever beaucoup plus tôt que de coutume.
« Elle dormit quelques heures très-profondément; pour
« moi, j'étais si cruellement tourmenté par le chagrin,
« que je ne pris guère de repos. Le Roi, long-temps avant
« le jour, tira le rideau de son lit pour m'éveiller, et vit à
« la lumière de sa lampe de nuit, combien mon sommeil
« était agité. Il se leva sur-le-champ. Pendant que je l'ha-
« billais, Herbert, me dit-il, je veux savoir pourquoi vous
« étiez si troublé en dormant. — Je rêvais, Sire, répliquai-
« je. — Quel était votre rêve? reprit le Roi, je désire le
« connaître. — Je rêvais, répondis-je, que pendant que
« Votre Majesté s'habillait, quelqu'un frappait à la porte
« de sa chambre à coucher, qu'elle n'y fit pas attention, et
« je me gardai bien de le lui faire remarquer, craignant
« que ce ne fût le colonel Hacker; mais on frappa nne se-
« conde fois. Votre Majesté me demanda si je n'avais pas
« entendu; je répondis que oui, mais que je n'avais pas
« l'habitude d'aller ouvrir sans son ordre. — Allez donc,
« me dit-elle, voyez qui c'est et quelle affaire l'amène.
« — J'ouvris donc et j'aperçus le docteur Laud, archevêque
« de Cantorbéry, dans ses habits pontificaux, tels qu'il les
« portait à la cour; je le reconnus, l'ayant vu souvent; il
« me dit qu'il désirait entrer, ayant quelque chose à com-
« muniquer au Roi; j'en informai Votre Majesté qui m'or-

« sera possible, car avant la nuit j'espère avoir « épousé le divin Jésus. » Elle désigna ensuite

---

« donna de laisser entrer le prélat. Celui-ci s'avançant alors « au milieu de la chambre, rendit ses hommages à Votre « Majesté, faisant tout ce qu'il avait coutume de faire de « son vivant, quand il venait auprès d'elle. Il se mit en- « suite à genoux; Votre Majesté lui donna sa main à baiser « et le prit à l'écart dans l'embrasure de la croisée; là, elle « s'entretint quelque temps avec le prélat; je me tenais à « une distance respectueuse et n'entendais rien de ce qui « se disait; mais je remarquai aux regards de Votre Majesté « qu'elle était pensive, et je vis l'archevêque pousser des « soupirs. Celui-ci, après être encore resté quelques ins- « tans, baisa de nouveau la main de Votre Majesté, se re- « tira, mais en ayant toujours le visage tourné vers Votre « Majesté, et fit ses révérences accoutumées, mais la « troisième si basse, qu'il tomba prosterné le visage contre « terre. Je courus sur-le-champ à son secours, et j'étais « dans le mouvement de cette action quand Votre Majesté « m'a vu si agité pendant mon sommeil; l'impression que « j'éprouvais était si vive, qu'en m'éveillant j'ai regardé « tout autour de moi, ne pouvant me persuader que tout cela « ne fût qu'un songe.

« Ce rêve est remarquable, dit le Roi; ce prélat est mort, « mais nous avons conféré ensemble pendant sa vie et il « est vraisemblable que, quoique je l'aimasse beaucoup, « j'ai pu lui dire quelque chose qui l'aura fait soupirer.

« A peine avais-je fini de raconter mon rêve au Roi que « le docteur Juxon, évêque de Londres, vint auprès de Sa « Majesté, comme je le rapporte dans la relation que j'ai « envoyée à sir William Dugdale et dont j'ai par « devers moi une copie. J'ignore si l'original est dans les

quels habits elle voulait mettre, et ajouta : « Il « me faut une chemise de plus que de coutume ; « la saison est si froide que je pourrais trem- « bler ; quelques spectateurs l'attribueraient « peut-être à la peur ; je ne veux pas qu'un pa- « reil reproche m'atteigne. Je ne crains pas la « mort ! la mort n'a rien de terrible pour moi, « j'y suis préparé, j'en bénis Dieu. »

Ces paroles ou d'autres dans ce sens, Sa Majesté les dit à M. Herbert, pendant que celui-ci l'habillait. Le docteur Juxon, évêque de Londres, arriva bientôt après, à l'heure précise que le Roi lui avait fixée le soir précédent. M. Herbert tombant alors à genoux, pria Sa Majesté d'être assez bonne pour lui pardonner, si quelquefois il avait manqué à son devoir pendant le temps qu'il avait eu l'honneur de la servir ; elle voulut bien lui donner sa main à baiser ; et dès la veille, elle

---

« mains de sa Grâce l'archevêque de Cantorbéry, ou dans « celles de sir William, ou enfin si celui-ci l'a donné à la « bibliothèque de sir John Cotton près de Westminster-« Hall ; mais je désire que vous puissiez le lire avant de « revenir dans le Nord. Quant à ceci, je ne l'ai fait con-« naître qu'à vous seul ; vous pouvez cependant le commu-« niquer à sa Grâce, mais à personne autre, ainsi que vous « me l'avez promis.

« Votre affectionné ami et serviteur,

THOMAS HERBERT. »

(*Note de l'Éditeur.*)

avait daigné lui faire de sa main royale un certificat, portant que ledit M. Herbert n'avait pas été placé forcément auprès de sa personne; qu'elle-même en avait fait choix pour la servir en qualité de valet de chambre, et que dans ce poste, il s'était toujours conduit avec une fidélité à toute épreuve et une loyale affection. Le Roi mit de sa main en marge de sa bible plusieurs notes et citations; le même jour il la confia à M. Herbert, avec ordre de la remettre au prince de Galles, quand il reviendrait en Angleterre. Sa Majesté, qui deux jours auparavant avait écrit à la reine par M. Seamour, répétant alors ce qu'elle avait recommandé à la princesse Élisabeth sa fille, dit : « Qu'elle désirait que le prince fût toujours respectueux et tendre pour sa mère, et affectionné pour ses frères et sœurs, qui de leur côté lui devaient obéissance et respect comme à leur souverain ; elle ajouta qu'ayant pardonné du fond de son cœur à ses ennemis, et prête à quitter le monde dans les sentimens de la plus entière charité pour les hommes, elle avait conseillé au prince son fils l'excès de l'indulgence, et non celui de la rigueur; que persistant dans l'opinion que l'épiscopat était une institution apostolique, en vigueur dans le royaume dès les temps de la primitive Église, elle priait Dieu de daigner, sur ce point comme sur tous les autres, dans le double in-

térêt de l'État et de l'Église, accorder au prince un esprit de piété et de discernement; que la dernière et plus instante demande qu'elle fit à son fils, était de lire fréquemment la Bible, où elle-même avait trouvé dans tous les temps de son affliction une source d'instruction et de plaisir, de méditer sur ses lectures, et d'en faire autant de tous les livres qui pourraient augmenter ses connaissances. » Le Roi enjoignit aussi à M. Herbert de remettre au duc d'York son fils son cadran solaire d'argent qui faisait une large bague; Sa Majesté attachait un grand prix à ce bijou inventé par M. Delamaine, savant mathématicien, qui, dans un petit ouvrage, avait donné le dessin et expliqué l'usage admirable de ce cadran pour la solution de plusieurs problèmes d'arithmétique, et quelques opérations mathématiques curieuses, qui se font avec son secours. Le Roi disposa en faveur de la princesse Elisabeth des sermons du docteur Andrews, qui, quand il était évêque de Winchester, fut prélat de l'ordre illustre de la Jarretière; du livre de l'archevêque Laud contre le Jésuite Fisher, ouvrage qui, disait ce prince, la fortifierait contre le papisme, et de la politique ecclésiastique de Hooker. Au duc de Gloucester, son père donna les œuvres du roi Jacques et le catéchisme pratique de Hammond. Sa Majesté laissa *Cassandre* au comte de Lindsey, lord grand chambellan, et sa montre d'or à la

duchesse de Richmond. Tous ces objets, M. Herbert les remit à mesure que l'occasion s'en présenta.

Le Roi ordonna ensuite à celui-ci de se retirer, et fut environ une heure tête à tête avec l'évêque; M. Herbert ayant été rappelé, le prélat fit la prière et lut le vingt-septième chapitre de l'Évangile de St. Mathieu, où est rapportée la passion de notre divin Sauveur. L'office achevé, ce prince demanda à l'évêque « s'il avait choisi « ce chapitre comme le plus applicable à sa si- « tuation présente? — Je prie votre gracieuse « Majesté, répondit celui-ci, de remarquer que « c'est l'Évangile du jour, comme le prouve le « calendrier. » Cette observation toucha profondément le monarque, qui voyait dans ce chapitre une préparation si fort à propos pour la mort qu'il devait subir en ce jour.

Ainsi détachée de toute pensée et de tout intérêt terrestre, Sa Majesté continua ses prières et ses méditations; elle les termina par l'assurance d'une entière soumission au bon plaisir et à la volonté du Très-Haut, et s'écria qu'elle était prête à se remettre dans les bras de Jésus-Christ, se trouvant, comme le roi prophète, « enfermé dans les mains de ses ennemis, » selon les expressions du huitième verset du psaume trente-unième.

Dans ce moment le colonel Hacker frappa dou-

cement à la porte de la chambre à coucher; M. Herbert était en dedans, et ne se remua pas pour demander qui c'était; le colonel alors frappa une seconde fois et un peu plus fort; Sa Majesté, devinant ce dont il s'agissait, ordonna à M. Herbert d'aller voir à la porte; celui-ci demanda donc qui frappait; le colonel répondit qu'il devait parler au Roi. « Faites-le entrer, dit ce « prince. » Le colonel s'approcha en tremblant et dit à Sa Majesté que c'était le moment d'aller à Whitehall, où elle aurait encore quelques momens pour se reposer. « Je vais partir dans l'ins-« tant, répondit le Roi en lui ordonnant de sor-« tir. » Ce prince se recueillit quelques minutes; puis, prenant l'excellent évêque par la main et le regardant avec une contenance assurée, il lui dit : « Venez, partons. » Il commanda ensuite à M. Herbert de prendre la montre d'argent suspendue à côté de son lit, et ajouta : « Ouvrez la « porte, Hacker m'avertit pour la seconde fois. » Ce fut par le jardin qu'on fit entrer Sa Majesté dans le parc; quand elle y fut, elle s'arrêta un moment et demanda à M. Herbert quelle heure il était; puis, prenant la montre dans sa main, le Roi la lui donna en lui recommandant de la garder en mémoire de lui; et M. Herbert la conserve religieusement.

Dans le parc plusieurs compagnies d'infanterie rangées en bataille bordaient la haie des deux

côtés sur le passage du Roi; une compagnie de hallebardiers marchait en avant; une autre suivait; les tambours battaient, et le bruit était si grand qu'à peine pouvait-on entendre ce qu'on disait.

A la droite du Roi était l'évêque; à sa gauche marchait le colonel Tomlinson, avec lequel ce prince s'entretint un peu pendant le chemin. M. Herbert suivait immédiatement Sa Majesté; derrière venaient les gardes. Ce fut dans cet ordre que le Roi traversa le parc; arrivé à l'escalier, il gagna, par les galeries, sa chambre à coucher; il s'y reposa quelques instans et l'évêque y vint prier avec lui. Ce prince dit ensuite à M. Herbert de lui apporter un peu de pain et de vin; celui-ci obéit à Sa Majesté; elle rompit aussitôt le pain, en mangea une bouchée, but un petit verre de vin clairet et resta encore quelque temps seule avec l'évêque, attendant que Hacker vînt l'avertir pour la troisième et dernière fois. Le Roi dit alors à M. Herbert qu'il mettrait son bonnet de nuit de soie; celui-ci l'apporta; mais, pendant que Sa Majesté priait seule, il s'adressa à l'évêque et lui dit que le Roi lui avait commandé de tenir prêt son bonnet de nuit de soie, mais que lui ne se sentait pas la force de supporter la vue de l'indigne traitement qu'on allait faire souffrir à son maître sur l'échafaud. « Remettez-moi le bonnet, répondit le

« vénérable prélat, et placez-vous à l'extrémité de « la salle des Banquets, près de l'échafaud, pour « prendre soin du corps de Sa Majesté. Ce soin et « celui de lui donner la sépulture sont les der- « niers devoirs que nous ayons à rendre à notre « Roi. »

Le colonel Hacker vint aussitôt après à la porte de la chambre à coucher, et donna le dernier signal. L'évêque et M. Herbert, fondant en larmes, tombèrent à genoux; Sa Majesté leur donna sa main à baiser et releva le prélat déjà fort âgé.

Le colonel Hacker se fit encore entendre à l'entrée de la chambre; le Roi le remarqua et dit: « Ouvrez la porte; » puis il ordonna à Hacker de marcher, ajoutant qu'il le suivait. Des gardes étaient placés le long des galeries et de la salle des Banquets; mais derrière les soldats une foule d'hommes et de femmes se précipitaient, au péril de leur vie, pour voir le plus cruel spectacle dont l'Angleterre eût jamais été témoin. Quand Sa Majesté passa au milieu d'eux, elle les entendit prier pour elle; les soldats n'en rudoyaient aucun; ils se montraient au contraire, par leur silence et leurs figures abattues, plutôt affligés qu'insultans. On avait pratiqué dans la muraille une ouverture par laquelle le Roi passa sur l'échafaud. Le prince dit quelques mots et reçut d'un homme masqué le coup fatal.

Pendant ce temps M. Herbert se tenait tout en

larmes à la porte; l'évêque vint l'y joindre avec le corps du monarque, qui fut sur-le-champ placé dans une bière et recouvert d'un drap de velours noir. Le prélat et M. Herbert le firent porter dans les petits appartemens pour l'embaumer. En passant dans la grande galerie ils rencontrèrent par hasard le général Fairfax qui demanda à M. Herbert comment se portait le Roi; celui-ci trouva bien étrange cette question, qui semble prouver que le général ignorait ce qui venait d'arriver; il avait toute cette matinée, ainsi qu'il le faisait souvent, employé tout son pouvoir et son influence à obtenir que l'exécution fût différée de quelques jours, évitant de se trouver avec les autres officiers, et très-résolu de se servir de son propre régiment pour empêcher la mort du Roi, ou, au moins, la retarder jusqu'à ce qu'il eût pu organiser dans l'armée un parti prêt à seconder ses projets; mais, pour le moment, le général se trouvait en prière ou en conversation avec des officiers de l'armée, chez le colonel Harrison qui occupait une chambre à l'extrémité de cette galerie dont la vue donnait sur le jardin réservé. M. Herbert ayant satisfait à la question du général, celui-ci montra la plus grande surprise. En continuant d'avancer dans la galerie, l'évêque et M. Herbert rencontrèrent un autre officier général, Cromwell; celui-là savait ce qui s'était

passé, car il leur dit qu'ils recevraient bientôt des ordres pour que les funérailles du Roi fussent faites promptement.

Le corps de ce prince, embaumé et mis dans la bière, fut placé dans un cercueil de plomb, recouvert d'un drap mortuaire neuf de velours et porté au palais de Saint-James; des gens de toutes les classes se pressaient en foule pour voir le Roi, ou du moins le cercueil où il était déposé; c'était un douloureux spectacle; mais bien peu eurent la permission d'entrer et de le contempler.

Enterrer Sa Majesté était le dernier devoir qui restât à remplir. Quelques historiens prétendent qu'elle donna quelques ordres à l'évêque au sujet de sa sépulture. Mais M. Herbert, avant et après la mort du Roi, s'est trouvé fréquemment avec ce prélat, et il affirme que jamais celui-ci ne lui a dit un seul mot qui pût faire croire que ce prince eût désigné quelque endroit où il désirât être enterré. M. Herbert lui-même, qui ne quitta pas Sa Majesté, et qui, depuis son arrivée à Hurst-Castle, fit seul le service de sa chambre, ne l'entendit jamais non plus manifester aucune volonté sur ce point. Ce n'était pas d'ailleurs pendant que le Roi vivait, une question que pussent lui adresser, avec quelque convenance, l'évêque ou M. Herbert, quoiqu'ils en eussent eu souvent l'occasion, surtout quand ce monarque faisait

connaître ce qu'il léguait à ses augustes enfans et à ses amis; jamais enfin le prélat n'a rien dit à M. Herbert d'un lieu fixé par Sa Majesté; et certainement il l'eût fait en voyant de quels soins pieux celui-ci était tourmenté à cet égard. Tout mûrement examiné, l'un et l'autre pensèrent qu'on ne pouvait choisir de place plus convenable pour y déposer les restes du Roi, que l'extrémité orientale de l'abbaye de Westminster, dans la chapelle de Henri VII, dont Charles I^er^. descendait en droite ligne, et où étaient déjà plusieurs rois et reines issus du même prince Henri VII. Là sont, en effet, enterrés le roi Édouard VI, les reines Marie et Élisabeth, la reine Marie d'Écosse, le roi Jacques et d'autres princes du sang royal.

M. Herbert fit donc toutes les démarches nécessaires auprès des gens alors en pouvoir, pour obtenir la permission de mettre le corps du Roi avec ceux de ses ancêtres, dans la chapelle de Henri VII; mais on rejeta cette demande. Le prétexte qu'on donna fut que ce serait attirer dans ce lieu un concours infini de gens de toutes les classes, empressés de voir le lieu où serait enterré ce prince; ce qui, dans les circonstances, aurait inconvénient et danger. M. Herbert instruisit l'évêque de ce refus; tous deux alors s'accordèrent à déposer les restes de Sa Majesté dans la chapelle royale de Saint-George, au château

de Windsor (1). Ce qui les détermina, c'est que le Roi était le chef de l'ordre illustre de la Jarretière, et que plusieurs princes, ses ancêtres, étaient enterrés dans ce lieu, particulièrement les rois Henri VI, Édouard IV et Henri VIII. Ce château était d'ailleurs un lieu que Sa Majesté affectionnait particulièrement, comme on l'a dit dans le cours de ces Mémoires quand l'occasion s'en est présentée. Enfin la chapelle royale de Saint-George avait été fondée par Édouard III, et rebâtie par Édouard IV avec la plus grande magnificence.

D'après ces diverses considérations, M. Herbert adressa une nouvelle requête au comité du parlement, qui, après en avoir délibéré, lui remit un ordre, en date du 6 février 1648, qui autorisait M. Mildmay et lui à enterrer le Roi dans cette chapelle, et enjoignait au gouverneur de s'y conformer.

Le corps fut, en conséquence, transporté de Saint-James à Windsor, dans un cercueil recouvert d'un velours noir, traîné par six chevaux drapés de noir. Quatre voitures, dont deux également drapées de noir, suivaient; elles portaient une douzaine de gentilshommes et quelques autres

(1) Voir, dans les *Eclaireissemens et pièces historiques*, les détails que donne sir Thomas Herbert lui-même, dans une lettre adressée à sir Wiliam Dugdale, pour prouver que Charles Ier fut enseveli en effet dans la chapelle de Windsor.

personnes dont la plupart avaient servi le Roi à Carisbrooke-Castle et ailleurs, depuis le moment où Sa Majesté quitta Newcastle; tous étaient vêtus de noir.

Quand on fut arrivé au château de Windsor, M. Herbert exhiba au gouverneur, le colonel Whitchcott, l'ordre du comité, qui permettait à lui, M. Herbert, et à M. Mildmay, d'enterrer le feu Roi dans tel endroit du château de Windsor qu'ils croiraient convenable.

Pour s'acquitter de ce devoir, ces deux Messieurs firent d'abord déposer le corps dans la maison du doyen, entièrement tendue en noir par les soins de Richard Harrison; ensuite on le transporta dans la chambre à coucher qu'occupait d'ordinaire Sa Majesté dans le palais. Ces Messieurs se rendirent après dans la chapelle de St.-George, pour examiner et choisir l'endroit le plus convenable et le plus honorable où pourraient reposer les restes du Roi. De leur examen, ces Messieurs conclurent d'abord que la galerie des tombeaux était le lieu le plus préférable. Elle avait été construite avec magnificence par le cardinal Wolsey, dans le même temps qu'il bâtissait son splendide château de Hampton-Court, et ce prélat y avait commencé un superbe monument en l'honneur de son puissant maître le roi Henri VIII. Mais cette galerie des tombeaux n'était pas dans l'enceinte de la chapelle royale, quoiqu'elle y

touchât. Ces Messieurs abandonnèrent donc cette idée. Quant au roi Henri VIII, s'il est réellement enterré là, ce qu'on ne peut assurer, puisque, jusqu'à ce jour, l'endroit de sa sépulture n'est bien connu de personne, il faut se souvenir que Sa Majesté Charles Ier, quoique zélé défenseur de la foi et fort éloigné d'aimer à censurer qui que ce fût, exprimait, quand l'occasion s'en présentait, quelque éloignement pour les actes de ce monarque, désapprouvait le mauvais emploi qu'il avait fait des immenses revenus appartenant aux abbayes, monastères et autres maisons religieuses, et blâmait ce prince d'avoir détruit une foule de magnifiques édifices qui attestaient la grandeur de leurs fondateurs, contribuaient à la splendeur du royaume, et auraient pu, lors de la réformation, être conservés au moins en partie, et consacrés à quelques usages pieux. Ces réflexions décidèrent ces gentilshommes à renoncer à cette galerie, et à préférer la voûte au nord-est du chœur voisin de l'autel, comme on l'a dit plus haut. Là est enterré Edouard IV, l'un des princes dont le feu Roi aimait à parler souvent, et dont il descendait en droite ligne. Ces motifs déterminèrent M. Herbert à donner l'ordre de creuser une fosse sous cette voûte, et d'y déposer le corps de Sa Majesté près de son ancêtre le roi Edouard IV. Le tombeau élevé à ce prince, dans l'arcade opposée, est formé d'une large table de marbre et

entouré d'une grille de fer dorée, artistement travaillée, comme le sont celles des églises. On n'y voit ni sculpture, ni inscription; seulement, les insignes de la royauté sont peints en divers endroits de l'intérieur de l'arcade.

Pendant qu'on était à l'ouvrage, quelques personnes du plus haut rang arrivèrent à Windsor. C'étaient le duc de Richmond, le marquis de Hertford, depuis duc de Sommerset, le comte de Southampton, le comte de Lindsey, lord-grand-chambellan, et le docteur Juxon, lord-évêque de Londres, depuis archevêque de Cantorbéry: tous avaient obtenu la permission d'accompagner le corps de Sa Majesté jusqu'à son tombeau. Il convenait de soumettre et d'abandonner même à ces grands personnages le choix de la place où le Roi serait enterré. Ils visitèrent donc, comme on l'avait déjà fait, la galerie des tombeaux et le chœur. Un de ces seigneurs ayant frappé doucement le pavé de sa canne, l'entendit résonner creux, et ordonna de lever les pierres et d'écarter la terre dans cet endroit. On découvrit, sous la voûte, un caveau où étaient deux cercueils réunis, l'un grand et d'une forme antique, l'autre plus petit. On supposa qu'ils contenaient les restes du roi Henri VIII et de la reine Jeanne Seymour, sa troisième femme, mère du roi Edouard VI, et morte en couches de ce prince dans l'année 1637. On est d'autant plus fondé à le croire, que M. Brook,

hérault d'York, observe, dans son *Tableau de la Noblesse*, p. 40, qu'aucune autre des six femmes du roi Henri ne fut enterrée à Windsor. Les draps mortuaires de velours qui couvraient ces cercueils paraissaient encore neufs, quoiqu'ils fussent dans ce caveau depuis cent trente ans et plus. Les seigneurs furent d'avis de déposer les restes de Sa Majesté dans cet endroit, qui se trouve vers le milieu du chœur, en face de la onzième stalle, du côté où se placent les princes souverains. Ils donnèrent, en conséquence, l'ordre de graver sur le cercueil de plomb, le nom du feu Roi et l'année de sa mort. Pendant qu'on y travaillait, les lords sortirent et enjoignirent au sacristain de garder la porte de la chapelle, et de ne pas souffrir que qui que ce fût y restât, jusqu'à nouvel ordre. Le sacristain fit de son mieux pour évacuer la chapelle; cependant un soldat d'infanterie se cacha si bien qu'on ne put le découvrir. Avide de butin, il descendit dans le caveau, coupa du drap mortuaire de velours un morceau aussi grand qu'il crut pouvoir le faire, sans qu'on s'en aperçût, et pratiqua un très-large trou dans le cercueil, pensant qu'il renfermait quelque chose qui méritait qu'on tentât de s'en emparer. Le sacristain, en ouvrant la porte, découvrit ce voleur sacrilége. On le fouilla, et on trouva sur lui un os, dont il prétendit qu'il voulait faire un manche de couteau. Le gouverneur le punit comme il le

méritait. Mais ceci prouve qu'il y avait réellement un corps dans cette bière; ce que faisaient difficulté de croire quelques gens prévenus contre Henri VIII.

Les lettres capitales gravées autour du cercueil de plomb du feu Roi, et qui en embrassaient toute la circonférence, ne formaient que ces seuls mots:

CHARLES, ROI,
1648.

Le corps de Sa Majesté fut ensuite transporté de la chambre à coucher dans la salle St.-George; de là, il fut porté d'un pas lent et solennel, et avec un chagrin visible sur toutes les figures, par des gentilshommes de quelque distinction, vêtus de noir. Les lords, également en deuil, suivaient immédiatement, et après eux venaient le gouverneur, plusieurs gentilshommes, officiers, et serviteurs du Roi.

Il est digne de remarque que, quand on transporta le corps de Sa Majesté hors de la salle Saint-George, le temps, jusque-là pur et serein, changea tout à coup, et que la neige tomba si abondamment, qu'avant qu'on eût atteint l'extrémité orientale de la chapelle, le drap mortuaire de velour noir en fut couvert si épais qu'il était d'une entière blancheur, couleur de l'innocence. Le Roi arriva donc ainsi tout blanc à son tombeau, dans la quarante-huitième an-

née de son âge, après vingt-deux ans et dix mois de règne. Sans parler des prophéties de Merlin, quelques personnes virent dans ce fait un rapport frappant avec l'habit de satin blanc que le Roi portait lors de son couronnement dans l'abbaye de Westminster en 1625, tandis que les autres rois, ses prédécesseurs, étaient vêtus de pourpre dans cette cérémonie. Quand ceux qui portaient le corps du Roi l'eurent déposé près de la place choisie pour l'enterrer, l'évêque de Londres prit le rituel et était prêt à rendre à son maître les derniers devoirs avec les formes et les cérémonies prescrites pour les enterremens par la liturgie anglicane. Les lords présens désiraient qu'il en fût ainsi ; mais le colonel Whitchcott, gouverneur, s'y opposa par la raison, dit-il, que la liturgie décrétée par les deux chambres était obligatoire pour tout le monde comme pour lui.

On ne peut mieux terminer cette narration abrégée que par ces admirables paroles du Roi : « Les couronnes et les royaumes sont pour moi « moins précieux que l'honneur et la bonne re- « nommée. Ceux-là, je cesserai de les posséder « en cessant de vivre ; ceux-ci me survivront « quand j'aurai quitté ce monde, et me condui- « ront à une sorte de glorieuse immortalité. Un « bon renom conserve la mémoire des princes et « leur assure dans la postérité une éternité d'a- « mour et de reconnaissance. »

# ÉCLAIRCISSEMENS

ET

# PIÈCES HISTORIQUES.

## I.

*Lettre écrite par sir Thomas Herbert à sir William Dugdale et contenant des détails sur l'enterrement de Charles Ier. ( York, 3 novembre* 1681. )

Monsieur,

« Je vois par votre lettre que Sa Majesté doute un peu « que le feu roi ait été réellement enterré dans la chapelle « royale de Windsor ; une telle incertitude ne peut venir « que de ce que Sa Majesté a été mal informée ; je vais « donc, autant que je le pourrai, vous donner sur ce fait « une entière satisfaction.

« Que le corps du feu roi ait été embaumé et enfermé « dans un cercueil de plomb, vous le trouverez rapporté « avec vérité dans mes Mémoires. Ce fait m'a été affirmé « par M. Trapam le chirurgien, qui s'adressa à moi pour « avoir de la toile : je lui en donnai qui m'appartenait ; les « chemises et les linceuls furent donc de toile de Hollande « très-fine. Ou il ne voulut pas faire cette demande au colonel Harrison, à Cornelius Holland et à quelques autres « chargés d'assister, comme commissaires, à l'enterrement « du feu roi, ou on le fit tellement attendre, qu'il eut recours à moi. La vérité est que je lui fournis ce qu'il lui

« fallait pour s'acquitter du pieux devoir qu'il avait à remplir. Cette circonstance, je la rapporte comme une preuve « que le roi fut réellement enseveli, ainsi que l'attestèrent « dans le temps, et le chirurgien, et William Hammond « qui fit la bière et vit le cadavre étendu dans le cercueil « de plomb.

« Le corps fut transporté, dans un chariot, de Whitehall à Saint-James où il demeura jusqu'au 7 février et fut « pendant tout ce temps exposé à la vue du public. Cela, « vous le trouverez consigné à la page 502 de la Chronique « de sir Richard Baker imprimée en 1660.

« Le chirurgien raconta, de plus, que, quand les restes « du feu roi furent placés dans la bière, plusieurs personnes « vinrent le voir et lui offrirent de l'argent s'il voulait leur « donner quelques mèches de cheveux de ce prince, ce « qu'il refusa.

« Dans mes Mémoires je vous ai dit que je sollicitai vivement du comité la faculté de déposer le corps de Sa « Majesté dans la chapelle de Henri VII à Westminster, mais « qu'on rejeta cette demande ; les raisons sur lesquelles on « motiva ce refus, vous les avez lues dans ces mêmes Mémoires. Je présentai donc à ce comité une requête pour « qu'il me fût permis d'enterrer le Roi à Windsor ; on « me l'accorda ; l'ordre fut expédié le 7 février 1648 par le « comité chargé de veiller à l'enterrement de ce prince : il « autorisait, moi et le capitaine Mildmay, à faire transporter « les restes de ce monarque à Windsor, à prendre avec nous « les gentilshommes et domestiques attachés à son service, « et à l'enterrer dans le lieu que M. Herbert et M. Mildmay jugeraient le plus convenable. Pour satisfaire à la « dépense nécessaire dans cette occasion, 200 livres nous « furent comptées par le capitaine Falconberg, le 8 février « 1648. Cette somme n'ayant pas suffi, le colonel Harrison « nous donna de plus 29 liv. 5 schel. le 20 février, ce qui faisait

« un total de 229 liv. 5 schel. On paya en outre 130 livres à « dix-sept gentilshommes et autres serviteurs d'un rang in- « férieur pour leur deuil. Du nombre de ces derniers était « M. Marry, cocher du feu roi; ce fut lui qui conduisit le char « dans lequel était le cercueil. Ses bons services lui ont mé- « rité d'être conservé dans la même place chez Sa Majesté « notre souverain actuel; je pense donc qu'il attestera que « le corps du feu roi a été transporté de Saint-James à « Windsor. J'ignore cependant si cet homme est encore « vivant.

« On paya 3 livres au capitaine Joyner pour trois dou- « zaines de torches, 15 schellings à plusieurs hommes qui « portèrent la bière de la porte du château de Windsor à « la chambre à coucher; à John Harrison 7 livres pour « avoir transporté le corps trois fois, et dix schellings pour « avoir tendu en noir la salle du Doyenné.

« Samuel Clarke, qui ouvrit et referma le caveau du roi « Édouard IV, où nous avions arrêté d'abord d'enterrer le « feu roi, reçut pour ce travail.....

« Quand les lords arrivèrent le lendemain, Nicolas Har- « rison ouvrit le caveau de Henri VIII, et toucha 10 schel- « lings de salaire. On paya 5 schellings 6 deniers à la veuve « Puddifat et à Isaac le sacristain son mari, pour la garde « de la porte de la chapelle. Le reste de l'argent fut em- « ployé en frais de table, et en gages aux gentilshommes « et autres personnes de service jusqu'au 16 février, époque « où cessa toute dépense de cette nature.

« Le compte justifié par pièces fut examiné, et j'en reçus « décharge.

« Dans le manuscrit que je vous envoie par M. Waller, « j'ai noté en marge les noms des personnes de service d'un « rang inférieur. MM. Firebrace, Dowset et Levet en con- « naissent, je crois, beaucoup; si quelques-unes sont vi- « vantes, elles attesteront, je pense, qu'elles ont vu de leurs

« yeux le feu Roi enseveli et renfermé dans un cercueil de « plomb, quand on le transporta du palais de Saint-James « à Windsor. Qu'on n'ait ni commis, ni tenté aucune « fraude pour enlever le corps de la bière, je puis bien vous « l'affirmer, moi à qui ce dépôt sacré fut confié.

« Quelques-uns de ces faits vous paraîtront peut-être « superflus ou peu convenables, mais je sais que j'écris à « un homme qui aime à recueillir les détails et que je fais « hautement profession d'honorer pour son entier dévoue- « ment à la mémoire de l'excellent prince dont il s'agit.

« Tous ceux qui m'accompagnèrent depuis le palais de « Saint-James, et auxquels on paya le deuil, étaient des « gens trop clairvoyans et trop portés à tout examiner avec « soin, pour n'avoir pas découvert la fraude, si le corps du « Roi n'avait pas été réellement dans le cercueil. Jamais, « cependant, il ne m'est revenu qu'aucun murmure ni au- « cun propos ait échappé à quelqu'un d'entre eux sur un « fait de cette nature.

« Ce qui achève de mettre à cet égard la vérité dans le « plus grand jour, c'est la relation que nous a fait passer le « docteur Durell, doyen actuel de Windsor ; venant d'un « homme si digne d'estime, elle ne saurait être attaquée. « On y voit que le vieux sacristain de la chapelle royale, « interrogé par le docteur, lui affirma que, quand le corps « fut apporté dans la chapelle, et pendant qu'on gravait *en « lettres capitales* le nom du Roi pour le mettre autour du « cercueil, le plombier, pour satisfaire aux vœux des sei- « gneurs qui avaient obtenu du parlement la permission « d'accompagner le corps du Roi jusqu'à son tombeau, « ouvrit la bière ; que ces seigneurs virent ainsi parfaite- « ment la figure du prince et que le sacristain, lui-même, « la vit également. Tous ces détails réunis forment ainsi « une preuve complète sur le fait en question.

« Je n'ai plus rien à vous dire sur ce sujet, sinon que

« mistriss Jane Whorwood n'est pas la personne à laquelle
« je remis la bague que Sa Majesté me chargea de porter,
« ainsi que vous l'avez vu dans ma courte relation de quel-
« ques événemens des deux dernières années du règne du
« feu roi. La dame dont il s'agit était femme d'un cheva-
« lier, et si l'on désire que je vous dise son nom, je suis prêt
« à vous satisfaire sur ce point. Je vous souhaite d'heureux
« jours et le loisir de publier votre beau travail sur les
« *cathédrales* et les *collégiales* de ce diocèse, et suis jusqu'à
« la mort,

« Votre vrai et affectionné ami,
« et très-humble serviteur,
« THOMAS HERBERT. »

FIN DES MÉMOIRES DE SIR THOMAS HERBERT.

# MÉMOIRES

DE

# SIR JOHN BERKLEY.

# MÉMOIRES

DE

# SIR JOHN BERKLEY.

---

En 1647, il plut à Sa Majesté la Reine et à Son Altesse le prince de Galles de m'envoyer en Hollande porter leurs complimens de condoléance sur la mort du prince d'Orange. Après avoir rempli ma mission, je revins en France avec M. John et M. William Ashburnham, par la route de Calais. Nous apprîmes dans cette ville que Sa Majesté avait été enlevée de Holmsby par un cornette nommé Joyce, et emmenée à l'armée sous une escorte de 400 chevaux, sans que ce cornette produisît aucun ordre qui l'autorisât à en agir ainsi. Le courrier suivant nous apprit que le Roi avait été bien reçu par les officiers et les soldats de l'armée, et qu'il y avait tout lieu d'espérer qu'ils concourraient à rétablir Sa Majesté dans ses justes droits. De Calais nous nous rendîmes à Rouen où cette nouvelle nous fut confirmée et où nous apprîmes en même temps que la Reine et

Son Altesse le prince de Galles avaient envoyé en Angleterre sir Edouard Ford, beau-frère du commissaire général Ireton, pour sonder les dispositions de l'armée et amener un arrangement avec Sa Majesté. De Rouen nous nous rendîmes à Saint-Germain, où nous ne fûmes pas plus tôt arrivés qu'on nous dit que M. Denham, qui, durant son emprisonnement, avait contracté une grande intimité avec M. Peters, prédicateur puissant dans l'armée, avait été chargé d'une commission pareille à celle de sir Edouard Ford. Comme j'allais trouver Sa Majesté la Reine, je rencontrai par hasard milord Colepepper, qui se donnant à peine le temps de me dire bonjour, me dit qu'il fallait me préparer sur-le-champ à un autre voyage, et que Sa Majesté était résolue de m'envoyer en Angleterre après sir Edouard Ford et M. Denham. Je répondis que je n'avais pas de passe-port et que je ne connaissais personne dans l'armée. J'ajoutai que je croyais que, si on envoyait d'abord coup sur coup tant de gens du parti du Roi, les officiers de l'armée pourraient craindre de voir arriver trop de monde pour partager avec eux les places et l'avancement qu'ils songeaient, peut-être, à se réserver pour eux-mêmes. Sa seigneurie répondit que si je craignais d'aller en Angleterre, Sa Majesté et Son Altesse y enverraient quelque autre personne, parce que l'on jugeait nécessaire d'employer, auprès de l'armée,

quelqu'un qu'on pût supposer un peu plus avant dans la confiance de la Reine et du Roi que ne l'étaient sir Edouard Ford et M. Denham. Je répondis que, si après y avoir sérieusement réfléchi, on jugeait utile de m'envoyer en Angleterre, je me hasarderais à y aller, quoique je n'eusse pas l'honneur d'être très-connu du Roi, et ne pusse, par conséquent, me flatter qu'il m'accordât une grande confiance. Sa seigneurie répondit à cela qu'on avait intention d'envoyer après nous M. Ashburnham, mais qu'il ne voulait pas aller sans passe-port; qu'ainsi une partie de mes instructions serait de lui en procurer un. Peu de jours après je partis pour Dieppe. J'y rencontrai M. William Leg, attaché à la chambre du Roi; il s'embarqua avec moi pour l'Angleterre, et nous arrivâmes à Hastings, d'où nous partîmes le lendemain pour Londres. A deux milles en deçà de Cambridge, je rencontrai sir Allen Apsley qui avait été, sous mes ordres, lieutenant-gouverneur d'Exeter, et ensuite gouverneur de Barnstaple dans le comté de Devon; il me dit qu'il m'était envoyé par Cromwell et quelques autres officiers de l'armée, avec des lettres, un chiffre et des instructions dont voici les termes : « Il devait me prier de me rappeler « que, dans quelques conférences avec le colonel « Lambert et d'autres officiers de l'armée, à l'oc- « casion de la reddition d'Exeter, j'avais relevé

« les amères invectives que proférait l'armée « contre la personne du Roi, comme s'il eût été « le pire des hommes, et les louanges excessives « que l'on donnait au parlement. Ces deux ma- « nières de voir étant absolument sans aucune « espèce de fondement, j'en avais conclu que les « discours tenus en ce sens n'étaient point le ré- « sultat de la conviction; mais qu'on s'en servait « pour préparer les esprits à un changement de « gouvernement que le parlement devait ef- « fectuer par le secours de l'armée. J'avais « non-seulement traité ce projet de coupable, « mais j'avais dit qu'il était très-difficile, sinon « impossible, à un petit nombre d'hommes d'un « rang médiocre, d'établir un gouvernement po- « pulaire, malgré le Roi et son parti, malgré les « presbytériens, la haute et moyenne noblesse, « contre toutes les lois ecclésiastiques et ci- « viles, et contre le génie de toute la nation ac- « coutumée depuis tant de siècles à un gouver- « nement monarchique. J'avais ajouté que, de « l'autre côté, ils devaient considérer que per- « sonne de leur parti n'ayant d'obligation par- « ticulière à la couronne, comme en avaient eu « autrefois la plupart des presbytériens, ils de- « vaient beaucoup moins renoncer à l'espérance « d'obtenir la faveur et la bienveillance de Sa « Majesté; que les presbytériens avaient com- « mencé cette guerre sous le prétexte spécieux

« d'ajouter à la dignité du Roi, et que, sous « ce prétexte, ils avaient trompé beaucoup de « gens bien intentionnés, et avaient fait passer « beaucoup de choses. Mais que maintenant le « masque était tombé, qu'on voyait bien qu'ils « n'avaient cherché que leur propre avantage, « et qu'ainsi le pouvoir qu'ils avaient eu de « faire beaucoup de bien à eux-mêmes et beau- « coup de mal aux autres, avait été arraché de « leurs mains; que ce changement avait été l'ou- « vrage du parti indépendant, qui n'avait au « monde aucun moyen aussi sage et aussi juste « d'affermir sa puissance que d'exécuter en réalité « ce que les presbytériens avaient seulement pré- « tendu faire, c'est-à-dire, de rétablir le Roi et le « peuple dans leurs anciens et légitimes droits; ce « qui le mettrait en telle faveur près de tous deux, « qu'on l'investirait volontiers d'autant de con- « fiance et de pouvoir qu'en pourraient posséder « des sujets; mais que, si les indépendans aspiraient « plus haut, ils ne feraient qu'encourir la haine « générale et amener leur propre destruction. « Ils n'avaient fait à cette époque que prêter l'o- « reille à mes paroles, mais sans y donner aucun « assentiment, parce qu'ils les croyaient dictées « par un intérêt entièrement différent du leur. « Mais ils voulaient que je susse que, depuis, « l'expérience leur avait si bien fait connaître à « quel point ces discours étaient raisonnables,

« du moins en grande partie, qu'ils étaient ré- « solus à les mettre en pratique, comme je pou- « vais m'en apercevoir par ce qu'ils avaient déjà « fait; ils ne me demandaient, pour le présent, « rien autre chose que de présenter leurs humbles « hommages à la Reine et au prince, et de les « prier, en leur nom, de ne point les condam- « ner absolument, mais de suspendre l'opinion « qu'ils s'étaient formée sur eux et sur leurs pré- « tentions envers Sa Majesté, et d'attendre à les ju- « ger d'après leur conduite future; qu'ils avaient « déjà donné au public quelques témoignages de « l'innocence de leurs desseins, qu'ils voulaient « les confirmer tous les jours, de plus en plus. « Ils me priaient, lorsque je leur aurais rendu « ce service, de passer en Angleterre, pour y « juger, par mes yeux, de leurs démarches. » Je pensai que cette rencontre n'était pas de mauvais augure pour le succès de mon entreprise. Sir Allen Apsley me dit que j'aurais à faire à des gens fort avisés et qui se gouvernaient par d'autres maximes que le reste des hommes. Je me souviens de lui avoir répondu que l'avertissement était bon, et que je me tiendrais en garde du mieux que je pourrais; mais qu'il était difficile de se mettre à l'abri des mauvaises intentions des gens quand on était absolument en leur pouvoir. Je tirai de sir Allen Apsley tout ce que je pus d'éclaircissemens, et convins avec

lui que j'irais à Londres avant de me rendre près du Roi ou de l'armée, afin de m'aider des lumières des hommes les plus capables de notre parti. Je reçus d'eux les renseignemens qu'on va voir.

Pendant que Sa Majesté était à Newcastle, les indépendans avaient obtenu un tel pouvoir dans la chambre des communes, qu'ils avaient obligé les presbytériens à consentir que les Écossais livrassent le Roi entre les mains du parlement. En conséquence, ceux-ci l'avaient remis au comité anglais, et on lui avait donné une garde d'Anglais, du parti presbytérien, et qui ne portaient pas une violente inimitié à Sa Majesté. Le parti presbytérien, alors très-nombreux dans la chambre des communes, et en possession de la majorité, sur la plupart des questions, s'était, par l'entremise de ses chefs, engagé secrètement envers les Écossais à deux choses: d'abord à faire licencier l'armée, et ensuite à faire ramener le Roi au parlement, avec honneur et sûreté. Le parlement commençait à s'occuper très-sérieusement du licenciement. On avait, en conséquence, nommé un comité à la tête duquel était le comte de Warwick, et on l'avait envoyé à Newmarket ou Saffronwalden, où était alors l'armée. Un grand nombre d'officiers se montraient, de bonne foi, prêts à obéir à l'ordre de licenciement; mais aucun ne protesta de sa soumission aussi solennel-

lement que Cromwell. Il jura dans la chambre, avec des imprécations contre lui-même s'il ne disait pas la vérité, qu'il désirait du fond du cœur qu'on licenciât l'armée. Il avait toujours professé une grande obéissance pour le parlement qui l'avait très-libéralement récompensé de ses services, et il espérait lui avoir inspiré assez de confiance pour que le parlement consentît à laisser l'armée sur pied, en qualité de bande prétorienne. Il fut donc très-mécontent de voir la chambre disposée à licencier cette armée; mais il n'osa s'y opposer, ayant beaucoup d'ennemis parmi les troupes et pensant qu'elles n'oseraient ou ne voudraient pas toutes se déterminer à résister au parlement, en cette occasion. Il refusa donc de se rendre à l'armée, quoique le parti des mutins l'en eût souvent fait solliciter, ce qui le mit assez mal avec eux. A la fin, leurs mécontentemens ne faisant que s'accroître, et se voyant abandonnés par leurs officiers supérieurs, ils songèrent à concerter par eux-mêmes quelques moyens de défense contre cet ingrat parlement qui commençait à leur être parfaitement odieux. Ils choisirent donc, dans chaque régiment et dans chaque escadron de cavalerie, des agitateurs auxquels ils s'engagèrent à soumettre absolument leur conduite. La première résolution que prirent ces nouveaux officiers fut de ne pas se laisser licencier, et la seconde de s'emparer de la per-

sonne du Roi. Cromwell, premier auteur de ce projet, demeura cependant très-long-temps à Londres. Il s'échappa enfin de la ville et alla rejoindre les mutins; mais il ne s'était pas prêté très-volontiers à l'enlèvement de la personne du Roi. Du moins le prétendit-il ainsi; car il envoya son parent Whalley avec ordre d'employer tous les moyens, excepté la force, pour engager Sa Majesté à retourner à Holmsby; mais Sa Majesté s'y étant absolument refusée, Whalley alla avec elle rejoindre l'armée.

Ce compte m'avait été rendu par les gens les mieux instruits que j'eusse parmi mes connaissances de Londres. Je me rendis de là au quartier général à Reading, dans l'intention d'obtenir, lorsque j'aurais accompli mon message, la permission de me présenter, à Causham, devant Sa Majesté. A peine arrivé à Reading, j'eus un entretien avec sir Édouard Ford et M. John Denham; tous deux me confirmèrent ce qui m'avait été dit à Londres sur le pouvoir actuel des agitateurs qui décidaient alors les plus importantes affaires du royaume et de l'armée. Ils m'apprirent que Sa Majesté avait quitté Holmsby, tout-à-fait contre sa volonté; qu'elle ne voulait point aller à l'armée, quoiqu'elle en fût vivement pressée par les officiers; que Sa Majesté avait, malgré l'armée, contribué à faire rendre le vote du parlement, pour qu'elle allât à Richmond où elle aurait été

tout-à-fait hors du pouvoir de l'armée, et qu'on n'avait pu la faire renoncer à la résolution de s'y rendre, jusqu'au moment où l'armée avait forcé le parlement à rapporter son vote. Ce fut alors que le Roi voulut aller à Windsor, ce qui déplut beaucoup aux gens de l'armée; et n'ayant pu le dissuader d'y aller, on l'avait ensuite, à force de dégoûts, contraint à le quitter. Ce qui les irritait surtout, c'était que le Roi, en se rendant à Windsor, n'eût pas voulu entendre parler de passer près des cantonnemens de l'armée. En tout ils étaient persuadés que Sa Majesté prêtait l'oreille à quelque proposition secrète des presbytériens, et tournait toutes ses pensées vers l'espérance d'opérer une rupture ouverte entre l'armée et le parlement. Ireton s'en était aperçu, et avait dit sans détour à Sa Majesté : « Sire, vous avez l'intention « de vous porter pour arbitre entre le parle- « ment et nous, et la nôtre est de devenir arbitres « entre Votre Majesté et le parlement. »

Deux ou trois heures après mon arrivée, Cromwell envoya un officier me faire ses excuses de ce qu'il ne pouvait se rendre près de moi avant dix heures du soir, attendu qu'il siégeait avec le comité du parlement et qu'il ne serait libre de le quitter qu'à cette heure. Il vint, en effet, à dix heures, accompagné de Rainsborough et de sir Hardress Waller. Après quelques phrases générales, je lui fis part, en substance, des instruc-

tions que j'avais reçues de la Reine et du prince. J'étais chargé de l'assurer, lui et son parti, que Sa Majesté et son Altesse n'avaient aucun penchant particulier pour les presbytériens, ni aucun éloignement pour eux. Je devais faire mes efforts pour engager le Roi à s'accommoder avec eux, autant que le pourraient permettre son honneur et sa conscience, et on m'avait ordonné de les disposer à ne lui en pas demander davantage. Il me répondit « que quelque fût, à leur égard, « le jugement du monde, on ne trouverait point « qu'ils travaillassent pour eux-mêmes, si ce « n'est dans le but d'obtenir la permission de « vivre comme des sujets doivent le faire pour « conserver la liberté de leur conscience. Ils « ne pensaient pas, me dit-il, que personne « pût jouir tranquillement de sa vie ni de ses « biens, si le Roi n'était remis en possession de « ses droits. Ils l'avaient déjà déclaré publiquement, d'une manière générale, et se disposaient « à le faire promptement avec plus de détail et « de façon à satisfaire les différens intérêts du « parti royaliste, des presbytériens et des indépendans, autant qu'ils pouvaient marcher ensemble. » Il parlait, comme je le compris ensuite, des propositions de l'armée. Le lendemain, j'allai, par le conseil de Cromwell, trouver le général pour lui demander la permission de voir le Roi, ce qu'il voulut bien m'accorder. Je remis

à Sa Majesté mes lettres et mes instructions. Sa Majesté ne fit point difficulté d'exprimer non-seulement à moi, mais à tous ceux avec qui il lui plut de s'entretenir, une méfiance absolue contre toute l'armée, excepté Huntington, et elle se fondait principalement sur ce que les officiers ne voulaient consentir à traiter d'aucune grâce ou d'aucune faveur pour eux-mêmes. Je fus de l'avis de Sa Majesté, qu'on ne pouvait entièrement se fier à des hommes dont les mains fumaient encore du sang de ses plus fidèles sujets; mais je pensais qu'il fallait absolument dissimuler avec eux tant que Sa Majesté serait entre leurs mains, ne fût-ce que pour trouver les moyens de s'en tirer. Je lui offris, dans cette vue, différens expédiens, comme de permettre que Peters prêchât devant Sa Majesté, ce qui était sa grande ambition, de causer librement avec lui et d'autres personnes de l'armée, et de s'efforcer, par toute sorte de moyens, de se concilier l'opinion des plus influens parmi les agitateurs, et autres choses pareilles; mais Sa Majesté ne consentit à rien de ce que je lui proposai, ce qui me fit penser que son peu de confiance dans mes raisonnemens tenait à la bouche d'où ils lui venaient. Mon soin le plus pressant fut donc de procurer un passe-port à M. John Ashburnham. Je me flattai que je parviendrais à le persuader, et qu'il persuaderait Sa Majesté. Je l'obtins quel-

ques jours après et le fis remettre à son domestique.

Quatre jours, environ, après mon arrivée à l'armée, deux officiers-généraux du conseil de guerre vinrent me trouver pour me dire qu'ils avaient appris qu'on m'avait fait tort, pour une valeur assez considérable, lors de la reddition d'Exeter, et que si je voulais constater de ma main ce qui m'était dû, ils s'occuperaient à me faire donner satisfaction. Je les remerciai très-sincèrement; mais je leur dis que j'étais venu pour faire les affaires de Sa Majesté et non pas les miennes; qu'aussitôt qu'ils auraient terminé les premières, personne au monde ne serait plus disposé que moi à leur avoir cette obligation ou toute autre, et à la reconnaître; que jusque-là il ne me convenait en aucune manière d'accepter. C'était là une sorte de générosité que ces gens si peu occupés d'eux-mêmes regardaient comme très-propre à faire bon effet dans les discours et la spéculation; mais ils la comprenaient si peu dans la pratique, qu'ils conclurent de là que mon grand attachement au parti presbytérien me faisait préférer la perte de 12,000 liv. sterl. que j'avais à réclamer, au danger d'offenser milord Roberts, grand presbytérien, et de qui il aurait fallu exiger cette restitution. Ils étaient confirmés dans cette opinion par deux lettres qu'ils avaient eues dernièrement sous les yeux, l'une de sir

Marmaduke Langdale, alors à Anvers, et l'autre de sir William Fleetwood, écrite de Londres, qui tous deux assuraient qu'ils me savaient engagé avec les presbytériens. Je ne les connaissais ni l'un ni l'autre. J'attribuai donc ceci soit à la jalousie qu'ils avaient de me voir employé aux négociations entre Sa Majesté et l'armée, soit à leur chagrin de s'en voir exclus. Quoi qu'il en soit, Cromwell vint me trouver pour s'expliquer ouvertement avec moi au sujet de ces soupçons. Je lui répondis que j'étais aussi presbytérien qu'indépendant, que moi et bien d'autres étions disposés à préférer ces derniers, parce qu'ils prétendaient avoir en vue le rétablissement du Roi; mais je le priai d'être bien assuré qu'aussitôt que je m'apercevrais qu'ils n'étaient pas sincères, moi, et, à ce que je croyais, tout le parti du Roi, nous réunirions à quiconque saurait seulement mieux dissimuler; et je finis en disant que je ne pensais pas que rien pût séparer le parti du Roi de la couronne. Cromwell ne me parut pas mécontent de cette manière franche de m'expliquer, et il me quitta là-dessus. Le lendemain, Huntington, qui me fut envoyé par le Roi, me fit faire connaissance avec deux officiers-généraux que je n'ai pas osé nommer parce qu'ils sont suspects à l'autorité actuelle. J'eus avec eux de fréquentes et libres communications; je leur demandai quels étaient, dans leur opinion, les sentimens de l'armée re-

lativement à un accommodement avec le Roi. Ils me répondirent qu'ils croyaient l'accommodement généralement désiré par les officiers et les agitateurs; que si Cromwell ne le voulait pas sincèrement, il fallait que ce fût un grand fourbe ainsi qu'Ireton, et que, pour le moment, l'armée entière y était tellement disposée qu'il n'oserait pas être d'un autre avis. Ces deux officiers m'assurèrent que si ceux dont ils me parlaient venaient à changer, ils s'en apercevraient aisément; et, comme c'étaient eux qui avaient le plus contribué à me faire envoyer sir Allen Apsley, ils se croyaient, me dirent-ils, obligés à me donner, sur les choses et sur les personnes, tous les avertissemens qui seraient en leur pouvoir; ils le firent jusqu'à la fin, et, je crois, très-sincèrement. Je leur fis connaître à notre première entrevue que je craignais qu'il ne se trouvât à l'accommodement trois grands obstacles. D'abord, ils voulaient que le Roi, non-seulement leur donnât la liberté de conscience, mais changeât la forme établie du gouvernement de l'Église, ce qu'en conscience Sa Majesté ne croyait pas pouvoir. Secondement ils ne se contentaient pas d'exiger qu'on exilât de la cour et qu'on éloignât des grands offices de la couronne un certain nombre d'hommes, si l'on ne consentait aussi à les ruiner absolument, eux et leur postérité, et cela par un ordre du Roi; ce que Sa Majesté ne

pouvait permettre avec honneur. Troisièmement, il ne leur suffisait pas qu'on leur assurât la milice pour toute la vie de Sa Majesté, et Sa Majesté ne pouvait leur accorder une garantie plus longue, sans porter un infini préjudice à ses descendans. Ils m'assurèrent qu'on n'exigerait rien de pareil de Sa Majesté, et qu'Ireton avait rédigé un projet de propositions qui serait certainement accepté par toute l'armée, et qui ne renfermait rien de ce que je craignais. Ils me dirent que si Sa Majesté voulait y consentir, cela terminerait toutes les difficultés, et qu'ils croyaient que le plus tôt serait le mieux, parce qu'il n'y avait pas moyen de compter avec certitude sur les dispositions de l'armée, qu'ils avaient vu changer déjà plus d'une fois. Je leur demandai si je ne pourrais pas jeter un coup d'œil sur ces propositions. Ils me dirent que ce serait quand il me plairait. J'allai en conséquence trouver avec eux Ireton, et nous demeurâmes ensemble presque jusqu'au jour. Il me permit de changer deux des articles les plus importans. J'en aurais changé un troisième qui était la condition d'exclure du pardon sept personnes qu'on ne nommait pas, et de consentir à ce que notre parti ne siégeât pas dans le prochain parlement. Mais Ireton répondit, sur le premier point, que comme c'étaient eux qui avaient eu l'avantage dans la guerre, s'ils ne témoignaient pas au public qu'ils faisaient

quelque distinction entre leur parti et celui des vaincus, destiné toujours à porter le blâme des désordres publics, la malveillance de leurs nombreux ennemis dans le parlement et dans l'armée les accuserait d'avoir trahi leur parti et d'avoir indirectement et témérairement cherché leurs propres avantages. Quant au second point, il avouait qu'il craignait que le parti du Roi n'eût la majorité dans le parlement; mais, quand l'accommodement serait fait, comme le parti du Roi et le leur pouvaient sincèrement et cordialement s'ajuster ensemble, rien ne serait plus aisé, dit-il, que de donner à Sa Majesté satisfaction sur ces deux points. Il finit en me conjurant, si j'étais attaché aux intérêts de Sa Majesté, de m'efforcer d'en obtenir son consentement aux propositions, afin qu'on pût avec plus de confiance les présenter au parlement, et mettre fin à tous ces différends. Mes entretiens et mes recherches me conduisirent aux observations suivantes : je vis d'abord que l'armée était gouvernée, en partie par un conseil de guerre, en partie par un conseil d'agitateurs dans lequel le général n'avait que sa voix; que Fairfax le général n'avait que peu de pouvoir dans l'un ou l'autre conseil; que Cromwell et son gendre Ireton, leurs amis et leurs partisans, gouvernaient absolument le conseil de guerre, mais non pas celui de l'armée qui était le plus puissant. Ils y avaient aussi un fort parti;

mais les agitateurs étaient en majorité. Parmi ces agitateurs, plusieurs étaient très-indisposés contre Cromwell, le regardant comme un homme occupé à faire son affaire indépendamment de l'armée. Ils disaient que Cromwell était décidé à poursuivre ses vues d'ambition, par tous les moyens possibles, et que non-seulement il dissimulait sa marche, mais en changeait selon qu'il convenait à ce but; qu'ainsi, lorsqu'il avait espéré faire sa fortune par le parlement, il s'était totalement livré à lui, jusqu'à consentir à ce que l'armée fût licenciée sans avoir été payée; que, lorsque les presbytériens l'emportaient, il souscrivait au covenant; que, quand il quittait le parlement pour chercher dans l'armée son principal appui, il s'efforçait, par tous les moyens possibles, à la maintenir dans l'union; s'il ne pouvait la faire marcher dans le sens qui lui convenait, plutôt que de souffrir qu'elle se divisât, il s'allait joindre au parti de ses adversaires, obligeait ses amis à en faire autant, et allait dans ce sens plus loin que personne. D'après cela, quand l'armée était pour le parlement, personne n'était aussi violent que lui, soit dans le parlement, soit dans l'armée; quand l'armée se tournait pour le Roi contre le parlement, personne n'y poussait si furieusement que lui; quand l'armée changeait une troisième fois pour le parlement contre le Roi, c'était encore lui qui en

était le chef; et si l'armée venait à changer encore une quatrième fois pour se réunir aux niveleurs, se fût-il d'abord opposé à eux, comme il s'était opposé à toutes les variations, on ne verrait personne surpasser son zèle pour le nivellement. Tout ce qu'il semblait désirer, c'était que l'armée suivît constamment une même opinion, afin qu'il pût être dispensé de jouer tant de rôles divers; mais, d'ailleurs, parfaitement indifférent sur le choix, pourvu qu'il trouvât dans tous les mêmes avantages.

Lorsque j'arrivai à Reading, je trouvai plusieurs des agitateurs disposés à soupçonner que Cromwell n'était pas sincèrement pour le Roi; et ils me demandèrent, si je le trouvais traître à leur engagement et à leur promesse commune, de le leur faire connaître, ne doutant pas que, de gré ou de force, ils ne le fissent marcher droit. Mais, dans toutes mes conférences avec lui, il me parut plus ardent que personne à désirer que le coup fût frappé promptement. Quelquefois il souhaitait, disait-il, que le Roi allât plus rondement et ne s'attachât pas si rigoureusement à d'étroites maximes. Quelquefois il se plaignait des lenteurs de son gendre Ireton à perfectionner les propositions; il lui reprochait de ne pas les accommoder davantage aux intentions de Sa Majesté, et montrait sans cesse la crainte que l'armée ne conservât pas ses bonnes dispositions pour le

Roi. Je le rencontrai environ trois jours après mon arrivée à Reading, comme il venait de voir le Roi alors à Causham. Il me dit qu'il venait d'être témoin du plus touchant spectacle qui eût jamais frappé ses yeux, l'entrevue du Roi et de ses enfans. Il pleura abondamment en se la rappelant, et me dit que jamais homme n'avait été trompé autant que lui sur le compte du Roi; qu'il le regardait maintenant comme l'homme le plus droit et le plus consciencieux de ses trois royaumes, et que le parti indépendant, comme on l'appelait, lui avait des obligations infinies de n'avoir pas consenti aux propositions des Écossais à Newcastle, comme son intérêt semblait l'y engager, ce qui aurait totalement ruiné leurs affaires. Il finit en désirant que la bonté de Dieu à son égard se mesurât sur la sincérité de son cœur envers Sa Majesté.

J'instruisis aussitôt Sa Majesté de cette conversation. Elle ne m'en parut pas très-touchée, et pensa que toutes ces démonstrations venaient du besoin que Cromwell et l'armée avaient de son appui, sans lequel ils ne croyaient pouvoir parvenir à rien. Je m'aperçus que cette pensée était journellement entretenue dans son esprit par les argumens de Bampfield et de Loe, et ensuite par lord Lauderdale, qui portait souvent à Sa Majesté les paroles des Écossais, des presbytériens et de la cité de Londres. Tous savaient bien que rien

ne leur serait si contraire que l'union du Roi et de l'armée. Mes observations me conduisirent à une opinion d'après laquelle j'agis autant qu'il était en mon pouvoir. Il me parut que le Roi avait intérêt à en finir promptement avec l'armée, afin de savoir si l'on pouvait s'accommoder avec elle, ou si réellement elle n'avait pas cette intention; il fallait dans ce dernier cas s'assurer des moyens de fuite, ayant soin, en attendant, de ne pas donner, par sa conduite, le moindre prétexte contre lui. Voyant que les officiers étaient faciles à attacher au parti de Sa Majesté, en raison des avantages évidens que leur offrait cette union, sous le rapport de leurs intérêts personnnels, je pris moins de peine avec eux, et m'attachai principalement à Peters et aux agitateurs qui gouvernaient leurs officiers plutôt que leurs officiers ne les gouvernaient. Comme ils étaient nombreux, il était plus difficile de les satisfaire sur l'article des intérêts que leurs officiers qui étaient en petit nombre.

Dix jours après mon arrivée à l'armée, sa querelle avec les presbytériens de la chambre, où ceux-ci avaient la majorité, et avec la cité de Londres, en vint au plus haut degré de vivacité. Les uns voulaient que le parlement séparât des membres corrompus, et les autres que l'armée s'éloignât de la ville. En conséquence de ce différend, l'armée fit un mouvement de Reading sur Bedford, et Sa Majesté se rendit, avec sa garde ac-

coutumée, de Causham à Woburn, maison du comte de Bedford, où je lui procurai les moyens de jeter un coup d'œil sur les propositions de l'armée, six ou huit jours avant qu'on ne les lui présentât publiquement. Elles déplurent beaucoup en général à Sa Majesté, qui me dit que si on avait réellement intention de conclure avec elle, on ne lui imposerait pas des conditions si dures. Je répondis que s'ils avaient moins demandé, au contraire, je les soupçonnerais beaucoup plus de vouloir tromper Sa Majesté, au lieu de la servir; car il n'était pas vraisemblable que des hommes qui, par tant de dangers et de travaux, avaient acquis une position si forte, se contentassent à moins que ce qu'on lui demandait. De l'autre côté, il me paraissait que jamais couronne, si près d'être perdue, n'avait été recouvrée à si bon marché que le serait celle de Sa Majesté, si elle voulait consentir à un pareil accommodement. Sa Majesté fut d'un autre avis, et me répondit qu'ils ne pouvaient pas se tirer d'affaire sans elle, et que, par conséquent, sans aucun doute, nous les verrions bientôt très-heureux de se relâcher. Elle fit ensuite des objections contre les principaux articles des propositions; d'abord contre celui par lequel on exceptait du pardon sept personnes qu'on ne nommait pas, ensuite contre celui qui excluait son parti des élections pour le prochain parlement. Sa troisième objection fut que, bien que les propositions

ne renfermassent rien contre l'Église établie, elles ne renfermaient rien non plus qui maintînt son existence. Je répondis à ces objections que lorsque Sa Majesté et l'armée seraient d'accord, il ne serait pas impossible d'obtenir qu'on renonçât au premier point; que si cela ne se pouvait, Sa Majesté, une fois rétablie sur son trône, pourrait aisément pourvoir à l'existence de sept personnes au-delà des mers, de manière à leur rendre leur bannissement supportable. Quant au second point, je pensais que le prochain parlement devant se trouver dans la nécessité d'imposer au royaume de grandes charges, il serait heureux pour le parti du Roi de n'avoir pas à y voter. Quant au troisième, les lois établies étaient une garantie suffisante pour l'Église, et on devait se féliciter beaucoup que des hommes qui avaient combattu contre cette Église, se trouvassent réduits, même dans leurs victoires, à ne point parler contre elle. Sa Majesté rompit l'entretien en me disant ces paroles : « Nous les verrons bientôt trop heureux d'accep-« ter des conditions plus égales. » Je commençai à attendre impatiemment M. Ashburnham, espérant qu'il saurait mieux que moi persuader le Roi. Il arriva peu de jours après. Ses instructions se rapportaient aux miennes, et nous devions agir de concert. Je lui fis part de toutes mes vues qu'il sembla d'abord adopter; mais, après s'en être entretenu plus à fond avec Sa

Majesté, je le trouvai si éloigné de la contredire qu'il abondait entièrement dans son sens, et finit par me dire que, pour son compte, comme il avait toujours vécu dans la meilleure compagnie, il lui était impossible de s'entretenir avec des animaux tels que les agitateurs; que si nous pouvions nous assurer des officiers, il n'y avait aucun doute qu'ils ne nous donnassent toute leur armée, et qu'ainsi, il était résolu à s'attacher entièrement à les gagner. C'est en effet ce qu'il fit, et il se mit aussitôt en grande familiarité avec Whalley, capitaine de la garde du Roi, et avec Cromwell et Ireton. Il y avait tous les jours des messages entre Sa Majesté et le quartier-général. Ils étaient portés par M. Ashburnham. Je l'accompagnais quelquefois, bien que je connusse rarement la teneur du message; du moins avait-il l'intention de faire croire que je ne la connaissais pas, car, lorsque j'étais présent, il tirait à part Cromwell et Ireton, sous ce prétexte qu'ils ne parleraient pas si librement à deux de nous à la fois. Le plaisir d'être secondé par un homme aussi prompt à entrer dans son sens que M. Ashburnham, et les encourageans messages que lord Lauderdale et quelques autres transmettaient à Sa Majesté, de la part du parti presbytérien et de la cité de Londres, qui prétendaient mépriser l'armée et être déterminés à la combattre à mort, relevèrent singulièrement les espérances de Sa

Majesté; si bien que, lorsqu'on lui apporta publiquement ces propositions, en la priant humblement et instamment d'y consentir, le Roi, au grand étonnement non-seulement d'Ireton et des autres, mais aussi au mien, les reçut avec des discours très-aigres et très-amers, disant quelquefois qu'il ne voulait pas que personne souffrît pour lui, et qu'il ne se repentait de rien autant que du bill contre le lord Strafford, ce qui était vrai, mais leur était fort désagréable à entendre. Le Roi ajouta ensuite qu'il voulait qu'on spécifiât, dans les propositions, que l'Église serait gouvernée conformément à la loi reconnue. Ils répondirent que ce n'était pas leur affaire, que c'était bien assez pour eux d'écarter ce point, et qu'ils espéraient que ce devait être assez pour Sa Majesté, puisqu'elle avait consenti à l'abandonner en Écosse. Sa Majesté dit qu'elle espérait que Dieu lui avait pardonné ce péché, et répéta souvent : « Vous ne pouvez vous passer de moi; vous « êtes perdus si je ne vous soutiens. » Plusieurs des officiers de l'armée, qui étaient présens et désiraient, du moins à ce qu'ils prétendaient, que l'accommodement pût se faire, me regardaient, ainsi que M. Ashburnham, d'un air d'étonnement et d'inquiétude, et je regardais de même Sa Majesté, autant que je l'osais; mais elle n'y voulut pas prendre garde, si bien que je fus forcé de m'approcher d'elle et de lui dire à l'oreille : « Sire,

« Votre Majesté parle comme si elle avait des « moyens secrets de force et de puissance que je « ne connais pas, et puisqu'elle me les a cachés, « j'aurais désiré qu'elle les cachât également à « ces gens-ci. » Sa Majesté revint à elle-même et commença à adoucir ses premières paroles avec une grande habileté, soit dans ses discours, soit dans sa conduite; mais il était trop tard : le colonel Rainsborough, celui de toute l'armée qui désirait le moins l'accommodement, s'était dérobé au milieu de la conférence, et était retourné en diligence à l'armée qu'il enflamma contre le Roi, avec toute l'artificieuse malveillance dont il était capable. Aussitôt que la conférence fut terminée, je le suivis à Bedford où était alors l'armée, et y rencontrai quelques agitateurs qui me demandèrent par quelle raison Sa Majesté avait traité si rudement leurs commissaires. Je leur dis que Rainsborough leur avait mal rendu les choses; et au fait il avait ajouté à la vérité. J'obtins alors une conférence avec Ireton et le reste des officiers supérieurs, et je leur demandai, dans le cas où le Roi consentirait aux propositions, quelle en serait la suite. Ils répondirent qu'ils les présenteraient au parlement; mais je voulus savoir, si le parlement les refusait, ce qu'ils croiraient devoir faire; ils me répondirent qu'ils ne voulaient pas m'en instruire. Je leur répliquai qu'en ce cas je pouvais leur dire, moi, que je n'avais plus de

temps à perdre avec eux; car, s'il ne résultait de ces propositions autre chose que de les avoir proposées, je pouvais en faire tout aussi bien qu'eux. Ils reprirent qu'il ne leur convenait pas de dire positivement ce qu'ils étaient disposés à faire contre le parlement, mais me laissèrent entendre qu'ils ne doutaient point qu'ils ne fussent en état de faire faire au parlement ce qui leur plairait. Voyant que je ne me contentais pas de cette réponse, Rainsborough dit en propres paroles : « S'ils ne veulent pas consentir, nous les y « obligerons; » ce qui fut confirmé par tous les autres. Mais nous eûmes plus de peine avec Sa Majesté. Elle était si loin de consentir qu'elle envoya chercher sir Thomas Gardiner, MM. Geoffroy Palmer et sir Orlando Bridgeman, savans hommes qui composaient son conseil et auxquels on ne pouvait refuser beaucoup d'habileté et d'intégrité. On leur adjoignit sir Philippe Warwick, M. Ashburnham, M. Denham, sir Édouard Ford, le docteur Gough qui était revenu de France avec M. Ashburnham, le docteur Sheldon, le docteur Hammond et moi. Il nous était aisé de répondre aux propositions par des argumens tirés de la loi et de la raison, mais nous avions affaire à quelque chose de bien plus fort.

Pendant ce temps, il ne manquait pas de gens qui songeaient à un accommodement entre le parlement et l'armée, mais il n'eut pas lieu;

l'armée s'approcha de Londres et se logea à Windsor, et Sa Majesté à Stoke. Ceux de l'armée qu'on regardait comme les mieux disposés pour Sa Majesté, parurent très-affligés du peu d'empressement qu'elle montrait à accepter leurs propositions. L'armée avait alors de grandes espérances d'être, en peu de jours, maîtresse de Londres, et l'on craignait que cela ne changeât ses dispositions envers le Roi. Cromwell, Ireton et le reste des officiers supérieurs savaient avec certitude qu'ils allaient être maîtres de Londres, deux jours avant de le communiquer à l'armée. Ils nous envoyèrent donc un exprès à M. Ashburnham et à moi pour demander que, puisque Sa Majesté ne voulait pas consentir aux propositions, elle écrivît au moins à l'armée une lettre conçue en termes bienveillans, et qu'on pût montrer avant qu'il fût généralement connu que Londres était disposée à se soumettre. Nous provoquâmes une réunion à Windsor des personnes que j'ai déjà nommées. La lettre y fut rédigée sur-le-champ; mais Sa Majesté ne voulut consentir à la signer qu'après trois ou quatre débats qui nous firent perdre un jour entier, si ce n'est davantage. M. Ashburnham et moi partîmes enfin avec la lettre et rencontrâmes sur la route plusieurs messagers qui venaient en hâter l'envoi. Mais avant que nous eussions atteint Syon, les commissaires de Londres arrivèrent, et notre

lettre n'était plus de saison; car, bien que Sa Majesté, lorsqu'elle avait signé sa lettre, ne connût pas encore l'événement, arrivant après qu'il était connu, elle perdait son mérite et son efficacité. Tout ce qu'il était encore possible de faire, les officiers le firent. Tandis que l'armée rendait à Dieu des actions de grâces de son succès, ils lui demandèrent de ne s'en pas laisser enfler, mais de tenir ses engagemens avec le Roi et de voter solennellement les propositions, ce qu'ils obtinrent. Le lendemain, l'armée se rendit à Londres, et quelques presbytériens qui s'étaient montrés les plus vifs contre elle, eurent soin de disparaître. De Londres, le quartier-général se transporta à Putney, et Sa Majesté fut logée à Hampton-Court. M. Ashburnham était chaque jour envoyé par le Roi à Cromwell et à Ireton qui avaient assez à faire avec le parlement et le conseil de l'armée, dont l'un donnait dans le sens des presbytériens, l'autre dans celui des niveleurs, et qui, tous deux, se doutaient que Cromwell et Ireton traitaient à part avec le Roi. Lilburne l'imprimait chaque semaine dans ses pamphlets; et sir Lewis Dives a avoué depuis qu'étant en prison avec lui, il s'occupait sans cesse à le pénétrer de cette idée, bien qu'il ne sût rien lui-même à cet égard; mais il croyait utile au service du Roi de faire naître des divisions entre Cromwell et l'armée. De l'autre côté, les presbytériens n'avaient

pas de moins violens soupçons, et Cromwell me dit, entre autres choses, que milady Carlisle l'assurait que je lui avais dit qu'il devait être comte d'Essex et capitaine des gardes. J'avais l'honneur d'être bien connu de sa seigneurie, mais je m'étais abstenu, malgré mon devoir et mon inclination, de lui rendre mes hommages, dans la crainte de donner quelque ombrage à l'armée, parce qu'elle était du parti contraire; mais ayant reçu de sa seigneurie plusieurs messages, par l'entremise de milady Newport et de plusieurs autres personnes, je me rendis chez elle. Je n'y étais pas depuis long-temps, lorsqu'Arpin, qui était un agitateur, entra dans sa chambre. On l'avait envoyé chercher, à ce que je pus juger, pour qu'il me vît dans la chambre de milady Carlisle, bien qu'il n'y eût entre nous que des discours généraux, et j'aurais menti si j'eusse dit un mot de ce que me prêtait lady Carlisle. Mais ces propos et d'autres de ce genre firent une grande impression sur l'armée, à quoi ne contribuaient pas peu les secrètes et longues conférences de M. Ashburnham; si bien que les agitateurs qui, jusqu'alors, s'étaient plaints que Cromwell avançât trop lentement dans ses négociations avec le Roi, commencèrent à le soupçonner d'avoir été trop vite et de les avoir laissés derrière lui. Le conseil des officiers se montrait mécontent des liaisons que M. Ashburnham et moi avions dans l'armée, de ce que la porte de

Cromwell et d'Ireton nous était toujours ouverte, tandis qu'elle leur était fermée. On ne savait pas, disait-on, pourquoi il fallait que des malintentionnés eussent tant de crédit dans l'armée et de liberté avec le Roi. Cromwell, en public et en particulier, se prétendait très-offensé de ces discours; et, lorsqu'il pouvait obtenir des agitateurs quelque chose à l'avantage de Sa Majesté, il n'avait aucun repos qu'il ne nous en eût secrètement informés. Mais, en même temps, il dit à M. Ashburnham et à moi que, s'il était honnête homme, il en avait assez dit pour nous convaincre de la sincérité de ses intentions; que s'il ne l'était pas, rien ne serait jamais assez; qu'il nous conjurait donc, si nous voulions encore le bien du service de Sa Majesté, de ne pas venir si fréquemment à ses quartiers, mais d'envoyer secrètement vers lui, car on commençait à le soupçonner si fortement qu'il osait à peine coucher chez lui. Mais cela ne servit de rien auprès de M. Ashburnham qui soutint au contraire que c'était par les divisions élevées entre eux, que nous devions leur faire sentir la nécessité de s'accorder avec le Roi.

Environ trois semaines après que l'armée fut entrée à Londres, les Écossais parvinrent à faire faire au parlement une adresse solennelle, rédigée dans le sens des anciennes propositions de Newcastle, sauf quelques articles particuliers aux Écossais. L'armée aurait vu de fort mauvais

œil que le Roi consentît à ces propositions ; il en délibéra avec toutes les personnes dont j'ai parlé, et toutes furent d'avis qu'il serait dangereux pour le Roi de s'accommoder avec les ennemis de l'armée, tandis qu'il était en son pouvoir. Il agit donc suivant le désir de toute la portion dominante du parti indépendant, soit dans le parlement, soit dans l'armée. Il refusa les articles et demanda à traiter en personne. Il croyait pouvoir traiter plus avantageusement sur les bases que lui fournissaient les propositions de l'armée que sur celles que contenaient les propositions du parlement, bien que dans les premières il y eût des choses auxquelles il ne pouvait consentir. Nous montrâmes cette réponse à nos amis de l'armée, la veille du jour où on l'envoya. Ils en parurent infiniment satisfaits, et nous promirent d'employer tous leurs efforts pour que le Roi fût admis à traiter en personne; pour mon compte, je crois qu'ils l'ont fait, car Cromwell, Ireton, Vane et tous leurs amis secondaient avec beaucoup d'ardeur en cela le désir de Sa Majesté. Mais contre leur attente, et contre l'attente commune, ils trouvèrent une opposition presque générale. Le message de Sa Majesté avait confirmé les soupçons d'un accommodement particulier de Cromwell et du Roi; en sorte que plus Cromwell et ses amis cherchaient à emporter ce point, plus les autres s'opiniâtrèrent à le rejeter, les regardant

comme des traîtres. Les soupçons étaient si forts dans la chambre qu'ils y perdirent presque tous leurs partisans, et l'armée, alors aux environs de Putney, n'était pas moins mécontente. Il arrivait tous les jours de Londres une multitude de presbytériens et de niveleurs qui fomentaient ces méfiances, tellement que Cromwell prétendit croire qu'il n'était pas en sûreté dans ses propres quartiers. Les agitateurs commencèrent alors à changer de langage et à se plaindre ouvertement, dans leurs assemblées, du Roi et des malintentionnés qui l'environnaient. Je fus un des premiers dont ils votèrent l'éloignement. Ils disaient que puisque Sa Majesté n'avait pas accepté leurs propositions, ils n'étaient plus obligés à rien envers elle, et se devaient, au contraire, de consulter leur propre sûreté et le bien du royaume, et d'y pourvoir par les moyens qui leur paraîtraient le plus raisonnables. Et comme ils rencontraient beaucoup d'opposition de la part de Cromwell, d'Ireton, de la plus grande partie des officiers supérieurs et même de quelques uns des agitateurs, ils eurent secrètement, à Londres, plusieurs assemblées de prières, où ils s'humilièrent devant le Seigneur, cherchèrent sa volonté, et lui demandèrent de daigner la révéler à ses saints, c'est-à-dire à ceux qui se montraient les plus violens, ou, comme ils le disent, les plus zélés dans l'œuvre du Seigneur. Il leur parut évi-

dent que, d'une part, Dieu avait endurci le cœur du Roi et aveuglé ses yeux, puisqu'il ne consentait pas aux propositions; d'après quoi ils étaient dispensés de lui en faire de nouvelles. D'un autre côté, le Seigneur, disaient-ils, avait rendu captif l'auteur de la captivité et mis toutes choses sous leurs pieds; ils étaient donc obligés, en conscience, d'accomplir l'œuvre du Seigneur, c'est-à-dire, de changer le gouvernement conformément à leur premier projet. Dans cette vue, ils résolurent de s'emparer de la personne du Roi, et de le tirer des mains de Cromwell. Cette décision effraya tellement Cromwell, Ireton et ceux des autres officiers que nous regardions comme les mieux disposés pour nous, qu'ils furent d'avis de convoquer l'armée à un rendez-vous, et là, de faire tous les efforts possibles pour qu'on s'en tînt aux propositions. Aussitôt que la portion tumultueuse de l'armée eut connaissance de ce projet, elle résolut de s'emparer de la personne du Roi avant le jour indiqué pour le rendez-vous. Il y avait environ trois semaines que j'avais été éloigné du Roi, et, quinze jours après, on avait aussi séparé de lui M. Ashburnham. M. Leg était toujours avec Sa Majesté et chargé du service de la chambre.

Huit ou dix jours avant celui qui avait été désigné par la réunion de l'armée, M. Ashburnham nous engagea, M. Leg et moi, à venir, moi de

Londres, lui de Hampton-Court, dîner avec lui un dimanche, à Ditton, de l'autre côté de l'eau. Ils arrivèrent long-temps avant moi, et moi assez long-temps avant le dîner; mais ce fut seulement au moment où le dîner allait être servi, qu'ils me tirèrent dans un coin de la chambre, et me dirent que Sa Majesté craignait réellement que sa vie ne fût menacée par la portion tumultueuse de l'armée, et qu'elle était résolue de s'enfuir. Ils me dirent qu'ils avaient ordre de Sa Majesté de me commander en son nom de l'accompagner dans sa fuite. Je répondis que c'était un grand honneur joint à un danger qui n'était pas petit; mais que comme j'en apprenais la première nouvelle, il ne me venait en pensée, pour le moment, que deux choses; la première, c'est que je jugeais absolument nécessaire que M. Ashburnham, qui tenait l'argent du Roi, s'occupât sur-le-champ, par le moyen de son domestique Dutton, qui connaissait particulièrement la côte, de se procurer dans différens ports trois ou quatre vaisseaux qu'on tiendrait prêts à tout événement; la seconde, c'est qu'il fallait que les ordres de Sa Majesté me fussent confirmés de sa propre bouche. Ils parurent d'accord du premier point, mais ne firent rien à cet égard, ce qui me confond encore aujourd'hui. Quant au second, la chose eut lieu comme je l'avais demandé. Le mardi suivant, je me rendis secrètement dans la soirée à Hampton-

Court, et M. Leg m'introduisit par une porte de derrière. Le Roi me dit qu'il craignait pour sa vie, et qu'il voulait que je l'aidasse en personne à se sauver. Je demandai où Sa Majesté voulait aller, et elle me répondit que M. Ashburnham, qui était présent, et moi, nous en serions informés par M. William Leg. Le lundi d'auparavant, M. Ashburnham et moi avions été au quartier-général demander des passe-ports pour nous en retourner de l'autre côté de la mer. En revenant, il me dit que les Écossais avaient long-temps parlementé avec le Roi, mais ne pouvaient en venir à aucun accommodement, et que comme ils auraient fort voulu que Sa Majesté fût hors des mains de l'armée, ils avaient, dans cette vue, travaillé à augmenter ses justes craintes. Il me demanda, en conséquence, si je pensais que Sa Majesté fit bien de se rendre en secret à Londres, et de paraître tout-à-coup au milieu de la chambre des lords. Je répondis qu'elle ferait très-mal, par cette raison, lui dis-je, que l'armée, absolument maîtresse de la cité et du parlement, s'emparerait indubitablement de Sa Majesté, et que s'il y avait seulement deux épées tirées dans cette bagarre, on accuserait Sa Majesté de commencer une nouvelle guerre, et on procéderait avec elle en conséquence. Il me demanda ce que je pensais de l'île de Wight. Je répondis : « Mieux que de Londres, quoique je ne la connaisse pas, et que

« je ne sache qui en est gouverneur. » Il répondit qu'il avait eu depuis peu quelques rapports avec le gouverneur, et augurait bien de lui, quoiqu'il n'en eût reçu aucune promesse. Je lui demandai alors pourquoi Sa Majesté ne se mettait pas en sûreté en quittant le royaume. Il répondit que cela ne se pouvait, par deux raisons; la première, c'est que le rendez-vous de l'armée étant indiqué pour la semaine suivante, Sa Majesté ne voulait pas s'éloigner avant cet événement, parce que, si les officiers supérieurs l'emportaient, ils auraient alors moyen de remplir les engagemens qu'ils avaient pris publiquement; et que s'ils avaient le dessous, il faudrait qu'ils eussent recours au Roi pour leur propre sûreté. Le second motif, c'est que les Écossais étaient en négociation avec le Roi, et très-près de conclure : ce à quoi on ne pouvait les amener que par le désir qu'ils avaient de séparer le Roi de l'armée; que si le Roi se rendait vers eux avant cette conclusion, ils ne voudraient plus terminer qu'à des conditions impossibles. En conséquence, Sa Majesté était résolue à en finir auparavant. M. Ashburnham me parut très-décidé là-dessus, et me répéta souvent, « que « le monde se rirait de nous, si nous nous séparions de l'armée avant de nous être arrangés « avec les Écossais. — Qu'on s'en rie, lui répondis-je, pourvu que Sa Majesté soit en sûreté. »

Le mercredi, autant qu'il m'en souvient, nous reçûmes ordre d'envoyer des relais à Sutton, dans le Hampshire, endroit où je n'avais jamais été, et le jeudi, à la fin de la soirée, Sa Majesté s'échappa avec William Leg, et se dirigea aussitôt vers Oatlands, marchant ainsi à travers la forêt. Sa Majesté nous servit de guide; mais quoiqu'elle connût très-bien la route, la nuit étant excessivement obscure et orageuse, nous perdîmes notre chemin. En commençant la route, Sa Majesté causa long-temps avec M. Ashburnham. A la fin, elle m'appela, et se plaignit beaucoup des commissaires écossais, qui avaient été les premiers à l'inquiéter sur ses dangers, et à lui offrir les moyens de s'échapper; mais ensuite, lorsqu'elle leur avait proposé de faire usage de ces moyens qu'ils lui avaient offerts, ils y avaient trouvé une foule d'objections, lui disant que l'idée de venir à Londres était un projet désespéré, celle de se cacher en Angleterre un espoir tout-à-fait chimérique, et que la fuite à Jersey était devenue impossible depuis qu'on avait découvert mon vaisseau, particularité, me dit le Roi, qui m'a été affirmée par lord Lanerk; sur quoi le Roi me demanda si j'avais eu, en effet, un vaisseau à ma disposition; je lui répondis que je n'en avais point et n'en pouvais avoir, ne possédant pas un sou; que j'avais instamment prié M. Ashburnham de prendre cette précaution, et que je ne savais ce qu'il avait fait à cet

égard. Le Roi me demanda alors ce que je pensais des motifs qu'ils pouvaient avoir eus, si en effet je n'avais pas de vaisseau, pour lui dire que j'en avais un et qu'il avait été découvert. Je répondis qu'il me serait difficile de dire, soit dans ce cas particulier, soit en général, quelles avaient pu être les intentions d'après lesquelles s'était réglée leur conduite envers Sa Majesté. Mais je conjecturais qu'ils désiraient beaucoup voir Sa Majesté hors de l'armée, et c'était ce qui les avait engagés à lui parler si souvent des dangers qu'elle courait; qu'ensuite ils auraient fort désiré que Sa Majesté se remît de nouveau entre leurs mains, mais qu'ils n'osaient le lui proposer directement, ou ne croyaient pas pouvoir l'obtenir, après avoir si mal gardé leur dépôt la dernière fois qu'elle s'était confiée à eux. C'était donc pour cela qu'ils s'opposaient au parti qu'ils avaient d'abord proposé eux-mêmes, de venir ouvertement à Londres, ou de se cacher en Angleterre; mais, n'ayant aucune raison à donner contre le passage à Jersey, ils avaient prétendu que j'avais un vaisseau qui avait été découvert, pensant peut-être que j'étais totalement séparé de Sa Majesté, et ne serais pas ainsi à portée de les contredire. Par là, Sa Majesté, se trouvant privée de tout autre moyen de fuite, aurait été obligée de recourir à l'Écosse. Sa Majesté mit sa main sur mon épaule, et dit : « Je « crois que tu es dans le vrai; » et, depuis ce

moment, elle le crut avec plus de certitude que moi. Je demandai à Sa Majesté où elle voulait aller; elle répondit qu'elle espérait être à Sutton trois heures avant le jour, et que tandis qu'on préparerait nos chevaux, nous examinerions quel parti nous voulions prendre. Mais la longueur de la route, qui était très-mauvaise, l'obscurité de la nuit, et le malheur que nous eûmes de nous écarter au moins de dix milles de notre chemin, firent que nous n'arrivâmes qu'au point du jour à l'auberge où étaient nos chevaux, à Sutton; notre domestique en sortit pour nous avertir qu'il s'y trouvait en ce moment un comité du comté, en séance pour les affaires du parlement.

Sa Majesté envoya chercher nos chevaux dans l'auberge, et nous continuâmes notre route vers Southampton. Sa Majesté décida que nous descendrions la colline tenant nos chevaux en main, et qu'en marchant nous nous consulterions sur ce que nous avions à faire. Alors je m'informai si M. Ashburnham s'était assuré d'un vaisseau, et apprenant qu'il n'en avait rien fait, je proposai de nous avancer davantage dans l'Ouest où j'étais sûr de quelques amis qui auraient favorisé notre fuite. Je me trouvai encore arrêté par cette double volonté de ne pas renoncer à l'armée avant que le moment du rendez-vous ne fût passé, et avant d'avoir terminé avec les Écossais. Sa Ma-

jesté se résolut alors, et autant que je pus le voir, pour la première fois, à prendre le chemin de l'île de Wight; elle nous ordonna, à M. Ashburnham et à moi, d'y aller, avec des instructions verbales, trouver le gouverneur Hammond, et de revenir ensuite auprès de Sa Majesté, qui se rendrait avec William Leg à une maison de milord Southampton, à Tichfield. Nous devions porter au gouverneur une copie de la lettre que Sa Majesté avait laissée à Hampton-Court, et de deux lettres qu'elle avait reçues, l'une de Cromwell et l'autre sans nom. La lettre de Cromwell et l'autre exprimaient de grandes craintes sur les mauvaises intentions du parti des niveleurs, soit dans l'armée, soit dans la cité, à l'égard de Sa Majesté. La lettre de Cromwell ajoutait que, pour accomplir ces mauvais desseins, on devait, le jour suivant, donner à Sa Majesté une garde dans les intérêts de ce parti. La lettre que Sa Majesté avait laissée en partant faisait connaître la méfiance que lui inspirait la portion insubordonnée des troupes, et la nécessité où elle se trouvait de pourvoir à sa propre sûreté; ce qu'elle voulait faire de manière à ne se pas séparer des intérêts de l'armée. Ce fut dans cette intention que le Roi nous chargea de faire connaître au gouverneur qu'il l'avait choisi entre toute l'armée pour se confier à lui comme à un homme de bonne naissance, et qui, malgré le parti qu'il avait pris dans la guerre, n'y avait cependant

montré aucune animosité personnelle contre Sa Majesté, qui le savait exempt de toute aversion pour elle. Seulement, afin de ne pas le surprendre à l'improviste, Sa Majesté jugeait à propos de nous envoyer devant pour l'avertir et lui demander sa parole de la protéger elle et ses serviteurs, autant qu'il serait en son pouvoir; et s'il se trouvait que cela ne fût pas possible, Sa Majesté demandait au gouverneur de s'engager à nous laisser comme il nous avait trouvés, c'est-à-dire, de ne pas mettre d'obstacle à notre fuite. Nous partîmes avec ces instructions; mais je n'avais pas fait cent pas que je revins, et dis à Sa Majesté que ne connaissant nullement ce gouverneur, je ne pouvais être sûr qu'il ne nous retînt pas dans l'île. Je conseillai donc à Sa Majesté, si nous ne revenions pas le lendemain, de ne plus songer à nous et de pourvoir à sa sûreté par la fuite. Sa Majesté me remercia de l'avertissement et poursuivit son chemin, tandis que M. Ashburnham et moi prenions le nôtre. La première chose que nous résolûmes fut, puisque Sa Majesté se dirigeait vers l'est de l'île, d'y arriver par l'ouest, et de nous embarquer à un endroit nommé Limington, d'où M. Ashburnham me dit que le passage était fort court jusqu'à l'île. Je demandai en chemin à M. Ashburnham s'il connaissait un peu M. Hammond, le gouverneur? Il me répondit : « Pas beaucoup. » Cepen-

dant il avait dernièrement causé avec lui sur la grande route près de Kingston, et ne l'avait pas trouvé très-ennemi de Sa Majesté; mais ce qui l'engageait à fonder sur lui les meilleures espérances, c'était l'opinion qu'en avait M. Denham, et les éloges qu'en faisait milady Isabella Thynn.

Nous arrivâmes le soir à Limington, mais nous ne pûmes passer à cause d'une violente tempête. Nous passâmes le lendemain matin et eûmes huit milles à faire pour nous rendre au château de Carisbrooke qu'habitait le gouverneur. Il était plus de dix heures quand nous y arrivâmes. Il venait d'en partir pour Newport. Lorsque nous l'atteignîmes, M. Ashburnham désira que je me chargeasse des premières ouvertures, après quoi il me promit de me seconder. Après avoir salué le gouverneur, je le pris à part et lui rendis mot pour mot notre message; mais alors il devint si pâle et fut saisi d'un tel tremblement, que je crus en vérité qu'il allait tomber de cheval. Ce tremblement lui dura au moins une heure, pendant laquelle il se laissa aller à des expressions d'emportement et de trouble, disant quelquefois : « Oh! messieurs, vous m'avez perdu en amenant le « Roi dans cette île, si du moins vous l'y avez « amené. S'il n'y est pas, je vous en prie, ne le « laissez pas venir; car entre mes devoirs envers « Sa Majesté, la reconnaissance que je lui dois « pour cette nouvelle preuve de sa confiance, et,

« de l'autre côté, les fonctions que j'ai reçues « de l'armée, je ne saurais que devenir. » En d'autres momens il parlait dans un sens tout-à-fait opposé. Je me souviens que pour le calmer je lui dis : « Que Dieu merci il n'y avait point « encore de mal; que Sa Majesté avait eu l'in- « tention de le favoriser, lui et sa postérité, en « lui fournissant l'occasion de lui rendre un grand « service, et un service tout-à-fait conforme aux « engagemens du colonel envers l'armée, qui en « avait pris de solennels envers Sa Majesté; mais « que s'il voyait la chose autrement, Sa Majesté « était bien loin de prétendre le contraindre à « la recevoir. » Il répondit à cela par la supposition qu'il arrivât quelque malheur à Sa Majesté; et dans ce cas que diraient de lui le monde et l'armée lorsqu'il aurait refusé de la recevoir? Je lui dis qu'il ne refusait pas le Roi puisque le Roi n'était pas venu à lui. Il me répliqua qu'il saurait bien où était Sa Majesté puisqu'il savait où nous étions. Je lui répondis que, quant à moi, il pouvait bien être sûr que cela ne l'avancerait de rien. Alors il commença à s'adoucir un peu, et à dire qu'il aurait désiré que Sa Majesté s'en fût reposée absolument sur lui, que cela aurait beaucoup mieux valu pour tous deux. Je m'en retournai alors vers M. Ashburnham, et lui dis que ce gouverneur n'était pas l'homme qu'il nous fallait, et que pour ma part je ne consentirais

jamais à ce que Sa Majesté se fiât à lui. M. Ashburnham m'avoua qu'il ne lui plaisait pas; mais, d'un autre côté, il paraissait fort inquiet de ce qui arriverait à Sa Majesté si elle était découverte avant d'être parvenue à ce qu'elle voulait faire, et d'avoir pu manifester quelles étaient ses intentions; car alors, disait-il, ses ennemis pourront l'accuser de tout ce qui leur plaira. Je lui répartis que si nous ne revenions pas le soir même, Sa Majesté aurait mis à la voile. Je m'aperçus que cela ne convenait nullement à M. Ashburnham. Il prit donc, à son tour, le gouverneur à part, et après quelque conférence tous deux revinrent vers moi. Le gouverneur me dit que puisque nous le désirions, ce qu'il avait à nous dire, c'est que, comme Sa Majesté avait fait choix de lui, à ce qu'il lui paraissait, comme d'un honnête homme et d'un homme d'honneur, pour lui donner cette grande marque de confiance, il ne tromperait pas l'attente de Sa Majesté; mais je lui répliquai que cette expression était trop générale et ne répondait point à nos instructions. Il me dit alors plusieurs choses qui n'allaient pas trop au fait, se tenant toujours, pendant ce temps-là, entre M. Ashburnham et moi; et, lorsqu'il vit que je n'étais pas content, il ajouta que j'étais plus difficile à contenter que M. Ashburnham, et qu'il croyait que Sa Majesté serait plus facile à contenter encore qu'aucun de nous deux. Il finit en

disant qu'il fallait que je me rendisse au château, et que M. Ashburnham prendrait son cheval et irait trouver le Roi pour rapporter à Sa Majesté ce qu'il avait dit. J'acceptai sans hésiter la proposition et passai aussitôt le pont pour entrer dans le château, quoique j'eusse bien parfaitement devant les yeux l'image de la potence. M. Ashburnham monta, je crois, à cheval, le cœur beaucoup plus léger; mais il n'était pas encore à une demi-portée de fusil, que le gouverneur, qui se tenait devant la porte du château, le rappela et eut avec lui une conférence qui dura au moins un quart d'heure. Je n'ai jamais su de quoi il s'était agi dans cet entretien jusqu'à mon arrivée en Hollande, où j'ai appris, d'un homme de fortune et de bonne famille, que le gouverneur avait depuis affirmé à Londres et en plusieurs autres endroits, qu'il avait alors offert à M. Ashburnham de rester et de me laisser partir, pensant bien que le Roi aurait plus de répugnance à l'exposer que moi; mais que M. Ashburnham s'y était absolument refusé. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils revinrent tous les deux vers moi; et le gouverneur se mettant entre nous deux, commença par affirmer qu'il avait à nous dire une chose qui, il en était bien sûr, devait contenter tout homme raisonnable; c'était qu'il croyait que Sa Majesté s'en reposait sur lui comme sur un homme d'honneur et un

honnête homme, et qu'en conséquence il s'engageait envers nous à faire tout ce qu'on pouvait attendre d'un honnête homme et d'un homme d'honneur. Avant que j'eusse le temps de répliquer, M. Ashburnham fit cette réponse : « Je n'en demande pas davantage. » Le gouverneur ajouta alors : « Allons donc tous ensemble trouver « le Roi et l'en instruire. » M. Ashburnham répondit : « de tout mon cœur. » Je quittai alors le gouverneur qui me tenait par la main, et allai à M. Ashburnham. Je lui dis : « A quoi pensez-« vous donc de mener cet homme au Roi avant de « savoir s'il approuve ou non l'entreprise? A coup « sûr vous allez le prendre au dépourvu. » M. Ashburnham ne dit autre chose que : « Je vous en « réponds. — C'est bien vous qui en répondrez, « dis-je, car vous connaissez le Roi beaucoup « mieux que moi, et quand nous aurons rejoint « le Roi, je vous déclare que je ne me présen-« terai pas devant lui que vous ne lui ayez ex-« pliqué vos démarches. » A la bonne heure, répliqua-t-il, et il dit qu'il le prenait sur lui. Alors je désirai qu'il ne permît pas au gouverneur d'amener personne avec lui, afin qu'à tout événement nous pussions plus aisément nous assurer de lui; il y consentit. Cependant lorsque nous arrivâmes au château de Cowes, Hammond prit avec lui Basket, gouverneur de ce château, et quand je m'en plaignis à M. Ashburnham, il

répondit que c'était égal, que nous étions bien en état de nous tirer d'affaire avec tous les deux. Lorsque nous arrivâmes à Tichfield, maison de milord Southampton, M. Ashburnham, selon sa promesse, monta chez le Roi et me laissa en bas avec Hammond et Basket. J'ai su depuis que, lorsque M. Ashburnham lui eut rendu compte de notre message et de la réponse du gouverneur, et qu'il en vint à dire que Hammond nous avait accompagnés pour accomplir sa promesse, Sa Majesté se frappa la poitrine en disant : « Quoi ! « vous avez amené Hammond avec vous? Oh! « vous m'avez perdu! car voilà maintenant que « je ne puis plus bouger. » M. Ashburnham répondit, que s'il se méfiait de Hammond, on prendrait les moyens de s'assurer de lui. Sa Majesté dit : « Je vous comprends, mais le monde ne me « le pardonnerait pas. Si je suivais votre con- « seil, on dirait ou croirait que Hammond « avait hasardé sa vie pour moi, et que je l'en « ai indignement privé. Non, il est trop tard pour « prendre un autre parti que de suivre la route « où vous m'avez forcé d'entrer, laissant l'événe- « ment à la volonté de Dieu. » Mais comme Sa Majesté recommença à exprimer son étonnement d'une si grande imprudence, M. Ashburnham, qui n'avait rien à répondre, se mit à pleurer amèrement. Cependant Hammond et Basket s'impatientaient de ce qu'on les laissait si long-temps

dans la cour, si bien que je fus obligé d'envoyer un gentilhomme de milord Southampton prier Sa Majesté et M. Ashburnham de se rappeler que nous étions en bas. Environ une demi-heure après, on nous fit monter; mais avant que Hammond et Basket baisassent la main de Sa Majesté, elle me prit à part et me dit : « Sir John Berkley, « j'espère que vous ne vous emporterez pas « comme Jacques Ashburnham. Mais croyez vous « avoir suivi mes instructions ? » Je répondis : « Non en vérité, Sire, mais ce n'est pas ma faute, « comme M. Ashburnham peut vous le dire, si « cela lui convient. J'ai exposé ma vie pour em- « pêcher ce qui arrive. » Alors je dis en gros à Sa Majesté ce qui s'était passé, et entre autres choses que j'avais été prisonnier dans le château, ce dont M. Ashburnham ne lui avait pas parlé. Sa Majesté jugea qu'il était trop tard pour hésiter, et reçut donc très-gracieusement Hammond qui lui promit beaucoup plus qu'il ne nous avait promis. Nous arrivâmes tous ce soir-là même à Cowes. Dans la matinée, Sa Majesté se rendit avec le gouverneur à Carisbrooke, et rencontra en chemin plusieurs gentilshommes de l'île, de qui nous apprîmes que nous étions plus heureux que nous ne l'avions cru, car toute l'île était unanimement pour le Roi, excepté les gouverneurs des châteaux et les capitaines de Hammond. Ils nous dirent qu'il n'y avait dans le château que douze

vieux soldats qui tous avaient servi sous le comte de Portland, et étaient dans de bons sentimens; que Hammond serait aisément gagné s'il n'était encore plus aisé de le forcer, le château étant jour et nuit rempli de loyaux sujets et serviteurs de Sa Majesté; d'ailleurs le Roi ayant tous les jours la liberté de monter à cheval, pouvait prendre son moment pour quitter l'île. Je dois avouer que non-seulement Sa Majesté et tous ceux qui l'environnaient la félicitèrent de la résolution qu'elle avait prise, mais que ce fut le sentiment que nous exprimèrent par lettres nos amis éloignés. Sa Majesté et M. Ashburnham s'attachèrent à gagner le gouverneur, et je pense qu'ils y réussirent; car ses capitaines et lui parurent ne désirer autre chose de Sa Majesté que l'envoi d'un message civil aux chambres, pour leur dire combien elle était portée à la paix. Cela fut fait comme ils l'avaient désiré. Trois jours après notre arrivée dans l'île, un messager du parlement vint demander qu'on lui remît M. Ashburnham, sir John Berkley et M. Leg; mais le gouverneur refusa de nous laisser aller. Le cinquième jour après notre arrivée, nous apprîmes que dans le rendez-vous de l'armée, les officiers supérieurs l'avaient emporté, qu'il y avait eu un ou deux soldats de fusillés, et onze des niveleurs révoltés mis en prison. Nous rendîmes alors grâce à Dieu d'être venus dans l'île, et les conférences

particulières entre M. Ashburnham et le gouverneur se poursuivirent de part et d'autre avec beaucoup d'intérêt et d'activité. J'ai ouï dire qu'ils en étaient venus à traiter de ce qu'il y avait à faire pour le gouverneur, dans le cas du rétablissement du Roi; si bien que Hammond parut alors n'avoir rien tant à cœur que de voir l'armée rentrer dans sa discipline accoutumée, et se débarrasser de ces importuns et insolens agitateurs dont l'autorité lui avait toujours déplu. Il envoya donc aussitôt son chapelain à l'armée pour conjurer les officiers supérieurs d'user de l'avantage qu'ils avaient remporté sur les agitateurs. Deux ou trois jours après, il pressa instamment Sa Majesté d'envoyer aussi à l'armée un de nous trois avec des lettres ostensibles pour le général, et d'écrire en même temps confidentiellement à Cromwell et à Ireton, à qui lui, gouverneur, écrirait aussi. Il leur écrivit en effet, les conjurant, au nom de leurs engagemens, de leur intérêt, de leur honneur et de leur conscience, d'en venir promptement à un arrangement définitif avec le Roi, et de ne pas demeurer ainsi continuellement exposés à la capricieuse impétuosité des agitateurs. Mes deux compagnons consentirent très-volontiers à ce que ce fût moi qui fisse le voyage, que j'entrepris, non sans en redouter quelque peu l'événement pour mon compte. Sa Majesté me chargea de dire à M. William Ashburnham de

lui procurer un vaisseau sur la côte de Sussex ; mais M. Ashburnham ne jugea pas à propos de me donner d'argent pour cela ni pour mon voyage. Je demandai, dans le cas où je ne trouverais pas l'armée bien disposée, qu'on me donnât une commission pour les Écossais; mais M. Ashburnham n'en fut pas d'avis. Je pris alors avec moi un mien cousin germain, M. Henri Berkley, fils de sir Henri Berkley, et me procurai, du gouverneur de Cowes, un passe-port, pour qu'il pût revenir dans quatre ou cinq jours, ce à quoi on n'avait pas pensé. Entre Bagshot et Windsor, où était alors le quartier-général, je rencontrai Traughton, chapelain du gouverneur, qui me dit qu'il ne rapportait pas de bonnes nouvelles, et que l'armée n'avait encore pris aucune résolution à l'égard du Roi. Puis, à moitié chemin, je fus rejoint par le cornette Joyce, grand agitateur. C'était lui qui avait enlevé le Roi de Holmsby. Il parut très-étonné que j'osasse me hasarder d'aller à l'armée. En causant avec lui, j'appris qu'on avait discuté, parmi les agitateurs, la question de savoir si, pour leur justification, il ne fallait pas qu'on fît le procès au Roi. Joyce était pour l'affirmative; non pas, disait-il, qu'il voulût que le Roi perdît un cheveu de sa tête, mais pour les décharger du blâme d'avoir excité la guerre. Je fus bientôt las de sa conversation; mais je m'aperçus bien qu'il ne voulait pas me quitter

jusqu'à ce qu'il m'eût vu arriver à Windsor et qu'il eût vu où je logeais. Environ une heure après, je me rendis au quartier du général. Il s'y tenait une assemblée de tous les officiers. On me fit attendre une heure, après quoi je fus reçu; et lorsque j'eus fait mes complimens au général et que je lui eus remis les lettres, on me fit sortir. On me rappela au bout d'une demi-heure; le général me regarda d'un air très-sévère, et me dit, à sa manière : « Qu'ils étaient l'armée du « parlement, et par conséquent n'avaient rien à « dire aux propositions de paix de Sa Majesté; « qu'ils en devaient référer à ceux à qui ils al- « laient envoyer les lettres de Sa Majesté. » Je jetai alors les yeux autour de moi sur Cromwell, Ireton, et le reste des gens de ma connaissance. Ils me saluèrent très-froidement. Leur maintien, à mon égard, était totalement changé, et ils me montrèrent, avec un sourire très-dédaigneux, la lettre de Hammond que je leur avais remise. Je vis qu'il ne faisait pas bon là pour moi, et m'en retournai à mon logis. J'y demeurai depuis quatre heures jusqu'à six, sans qu'aucune de mes connaissances vînt me voir, ce qui me parut avoir assez mauvaise mine. Enfin j'envoyai mon domestique, lui disant de voir s'il ne pourrait pas rencontrer quelqu'un de ma connaissance. Il rencontra à la fin un officier-général qui lui dit à l'oreille de m'avertir qu'il me verrait à minuit

dans un enclos derrière l'auberge de *la Jarretière*. Je m'y trouvai à l'heure indiquée, et il arriva peu de temps après. Je lui demandai quelles nouvelles. Il me répondit, rien de bon, et continua ainsi : « Vous savez que moi et mon ami nous « étions engagés avec vous, et mettions beaucoup « de chaleur à conclure un accommodement, et « si le reste ne pensait pas comme nous, nous « étions bien trompés : nous vous avions dit aussi « que s'il y avait quelque intention de nous abu-« ser, elle ne pouvait demeurer long-temps cachée, « et que ce que nous pourrions découvrir ne se-« rait pas un secret pour vous. Vous savez aussi « que depuis les tumultes de l'armée nous nous som-« mes méfiés de Cromwell, et peu de temps après « d'Ireton, comme je vous en instruisis alors. Je « viens maintenant pour vous dire que nous n'avons « plus de doute ni sur l'un ni sur l'autre, mais « que nous les connaissons pour les plus fieffés « misérables qu'il y ait au monde : car l'armée a « résolu, malgré tous ses engagemens, de per-« dre le Roi et ses enfans. Dans ce dessein, Ireton « a fait, cet après-midi, deux propositions : l'une « de vous envoyer prisonnier à Londres, l'autre « de défendre, sous peine de mort, que personne « communique avec vous. Je hasarde en ce mo-« ment ma vie en venant ici. Le moyen dont on « compte se servir pour perdre le Roi est d'en-« voyer huit cents des plus violens de l'armée

« contre lui, pour s'assurer de sa personne que « nous ne croyons pas maintenant assez en notre « pouvoir, et de l'amener pour lui faire son pro- « cès. Je n'ose penser à ce qui arrivera ensuite. « Cela doit se faire dans dix jours. Que le Roi « donc, s'il aime la vie, s'échappe s'il en a les « moyens. »

Je lui demandai alors quelle était la raison de cet horrible changement, et ce que le Roi avait fait pour le mériter. « Rien, me dit-il, à notre « grand chagrin, car nous sauterions de joie si « nous pouvions trouver quelque prétexte contre « lui. Je me suis fortement opposé aujourd'hui à « cette résolution; mais je n'ai rien gagné que de « me faire rire au nez. » Je repris alors : « Mais « dites-moi donc, en ce cas, pourquoi, sans au- « cun prétexte, on s'est déterminé à cette haute « perfidie, puisque les officiers l'ont emporté au « rendez-vous. » Il me répondit qu'il ne pouvait rien me dire de certain; mais que, dans son opinion, les choses s'étaient passées de cette manière: « Bien qu'un des mutins ait été fusillé au der- « nier rendez-vous, qu'on en ait mis onze en « prison et que le reste fût, en apparence, « apaisé, cependant ils étaient si loin de l'être « en effet, que les deux tiers de l'armée sont « allés, un homme après l'autre, dire à Cromwell « et à Ireton, que, fussent-ils certains de périr « dans l'entreprise, ils ne négligeraient aucun

« moyen de faire marcher l'armée dans leur sens,
« et que si tout leur manquait, ils feraient une
« scission dans les troupes et se réuniraient à
« quiconque voudrait les aider à détruire leurs
« adversaires. Cromwell et Ireton, en consé-
« quence, ont raisonné ainsi : si la scission se
« fait, la plus grande partie de l'armée se réunira
« aux presbytériens et parviendra, selon toute
« apparence, à l'emporter sur nous. Alors nous
« serons forcés de nous adresser au Roi et de lui
« demander des secours, au lieu de lui en of-
« frir. Si Sa Majesté nous les accorde et qu'elle
« ait le bonheur de l'emporter, tout ce que nous
« pouvons prétendre, c'est notre pardon, et en-
« core est-ce plus que nous ne devons nous pro-
« mettre. La conclusion a donc été celle-ci ; puis-
« que nous ne pouvons ramener l'armée dans notre
« sens, il faut marcher dans le sien, car évi-
« demment un schisme nous perdrait. Crom-
« well, en conséquence, a tourné toutes ses pen-
« sées vers les moyens de faire la paix avec le
« parti le plus opposé au Roi. Peters lui a servi
« d'instrument. Il a avoué, comme il l'a déjà
« fait dans une occasion pareille, que les gloires
« du monde avaient tellement ébloui ses yeux
« qu'il n'avait pas su discerner clairement la
« grande œuvre du Seigneur, et il a dit qu'il était
« résolu désormais à s'humilier, et à demander
« les prières des saints, pour que Dieu veuille

« bien lui pardonner de n'avoir cherché que ce qui « l'intéressait lui-même. Ces artifices et les mes- « sages de consolation qu'il a envoyés aux mutins « prisonniers, pour les engager à avoir bon cou- « rage, les assurant qu'il ne leur serait point fait « de mal, puisqu'il avait plû à Dieu de lui ouvrir « les yeux, ont amené à bien la réconciliation, et il « est reçu de nouveau dans la communion des fi- « dèles. » Je demandai alors à ce gentilhomme, si je devais m'efforcer de faire passer à Cromwell et à Ireton les lettres que le Roi m'avait données pour eux. Il me répondit : « N'y manquez pas, « autrement ils se douteraient que je vous ai « découvert leur projet (1). »

En revenant chez moi, je fis partir mon cousin Henri Berkley pour l'île de Wight, avec deux lettres, dont l'une contenait un exposé général de ce qui se passait dans l'armée et des inquiétudes que je commençais à en concevoir. Celle-là était faite pour être montrée au gouverneur, l'autre était en chiffre. J'y rendais au Roi un compte détaillé de cette conférence, je lui nommais la personne, et je finissais par les plus ardentes supplications pour que Sa Majesté ne pensât à rien qu'à se sauver. Le lendemain matin, j'envoyai à Cromwell le colonel Cook, pour lui faire connaître que j'avais des lettres et des instructions

(1) Voir les *Eclaircissemens historiques.*

du Roi à lui communiquer. Il me répondit, par le même messager, qu'il n'osait me voir à cause du danger de la chose pour lui et pour moi, et me pria d'être assuré qu'il servirait Sa Majesté aussi long-temps qu'il le pourrait, sans se perdre; mais il ne voulait pas que j'attendisse de lui de périr pour l'amour du Roi. Aussitôt que j'eus reçu cette réponse, je montai à cheval pour me rendre à Londres, résolu de ne faire connaître à personne au monde les intentions de l'armée ni celle qu'avait le Roi de s'échapper; ce qui, je présumais, devait avoir lieu dans peu de jours, le vent étant favorable, et la Reine, qui l'en pressait vivement dans ses lettres, lui ayant envoyé un vaisseau pour cet objet. Le lendemain de mon arrivée à Londres, je reçus une lettre de milord Lanerk et de milord Lauderdale, qui désiraient me voir, supposant que j'avais une commission de Sa Majesté pour traiter avec eux. Ils furent fort étonnés quand je leur appris le contraire. Il m'arriva, dans l'entretien que nous eûmes ensemble, de répéter les dernières paroles que m'avait dites Sa Majesté à mon départ: « Qu'à quelque chose que je m'engageasse, en « son nom, avec qui que ce fût, Sa Majesté don« nait sa parole de Roi de le ratifier. » Milord Lanerk répondit « qu'il ne demandait pas d'au« tre commission, croyant la chose vraie, d'a« bord parce que je l'affirmais, et ensuite parce-

« qu'il en avait reçu une semblable de Sa Ma« jesté dans une pareille occasion. » Notre première conférence fut interrompue par un accès d'indignation de lord Lauderdale, contre la lettre de M. Ashburnham à l'orateur de la chambre, où se trouvait ce passage : *Qu'il ne voulait point mettre son honneur à la discrétion d'un écossais ou d'un agitateur.* Cette lettre avait été écrite par M. Ashburnham, avant que je quittasse l'île, sur ce que Whalley s'était plaint à la chambre des communes que M. Ashburnham avait manqué à l'engagement qu'il avait pris avec lui en arrivant à Woburn, que le Roi ne quitterait pas l'armée à son insu, ni sans son consentement. Le docteur Sheldon, le docteur Hammond, M. Leg et moi, nous étions fortement opposés à cette expression; mais elle plaisait tellement à M. Ashburnham, qu'il n'y eut pas moyen de l'en faire départir. Le vendredi suivant, nous eûmes une autre entrevue où nous nous entretînmes à fond de l'accommodement. Nous résolûmes d'en finir le lundi suivant, d'une manière ou de l'autre; mais le lendemain samedi je reçus une lettre de M. Ashburnham qui m'ordonnait, au nom de Sa Majesté, de laisser là toute autre affaire et de revenir immédiatement trouver Sa Majesté. J'envoyai donc mes excuses à milords Lanerk et Lauderdale, et quittai la ville le soir même. Ils le trouvèrent très-mauvais, ce qui n'avait aucune

raison, car j'aurais désiré autant qu'eux qu'on pût me dispenser de ce voyage, jugeant bien qu'il n'avait d'autre motif que d'aider à la fuite de Sa Majesté; j'avais observé plus d'une fois que M. Ashburnham, très-disposé à s'approprier les emplois honorables et profitables, aimait assez à partager avec ses amis ceux où il y avait du danger. Le lendemain matin j'arrivai près de Sa Majesté qui me reçut plus gracieusement qu'à l'ordinaire, et me dit qu'elle avait toujours eu bonne opinion de ma fidélité et de ma prudence, et qu'elle n'en avait jamais été si bien assurée que par les dépêches de Windsor, dont Sa Majesté me remercia. Lorsque je lui eus rendu grâces de ses bontés, je lui demandai, puisqu'elle approuvait cet avis, quelle raison l'empêchait de le suivre, et pourquoi elle était encore dans l'île où elle ne pouvait se promettre de jouir long-temps de la liberté qu'on lui laissait, car il y avait sur terre et sur mer des troupes destinées à s'assurer de sa personne. Sa Majesté me répondit qu'elle aurait soin d'en profiter à temps, mais qu'elle voulait en finir avec les Écossais avant de quitter le royaume, parce que le désir qu'ils avaient de la voir hors des mains de l'armée les obligerait à entendre raison, au lieu que si elle s'en allait avant d'avoir conclu, ils ne voudraient traiter qu'à leurs propres conditions. M. Ashburnham partagea pleinement l'opinion de Sa Majesté. J'y

opposai tous les raisonnemens que je pus imaginer; mais voyant que je parlais en vain, j'engageai du moins Sa Majesté à presser la négociation, sa situation actuelle ne permettant aucun délai. Sa Majesté m'ordonna alors d'aller avec M. Ashburnham, le docteur Sheldon, le docteur Hammond et M. Leg, examiner à quel point en étaient les négociations avec les Écossais. Elles avaient été conduites, à Londres, par le docteur Gough, qui, dans toutes ses lettres, conjurait Sa Majesté, au nom de la Reine, de s'enfuir promptement; et, en son propre nom, suppliait Sa Majesté, dans l'état pressant de ses affaires, de ne pas se rendre trop difficile sur les articles du traité. Mais M. Ashburnham subtilisa beaucoup sur plusieurs expressions des articles relatifs au covenant et à l'Église anglicane dont il était grand partisan, fit plusieurs objections et changemens, demanda qu'on envoyât messages sur messages pour résoudre ces difficultés, et à la fin insista pour que le Roi fît dire aux commissaires écossais de se rendre près de lui. Je fus malade le lendemain, soit de la fatigue de mon dernier voyage ou de l'impatience que me causaient toutes ces lenteurs. Le jour suivant j'allai trouver Sa Majesté, et aussitôt que je pus être admis, je lui dis ces paroles : « Sire, si vous ne faites pas plus « de diligence, je doute que vous puissiez par« venir à vous échapper. Ainsi donc je suppli-

« humblement Votre Majesté de faire deux notes,
« dont l'une contiendra en somme ce que vous
« pouvez accorder de plus aux Écossais. Votre
« Majesté la signera, et établira dans l'autre le
« moins qu'elle puisse consentir à recevoir d'eux,
« pour la faire signer par les Écossais qui la re-
« mettront au docteur Gough au même moment
« où il leur délivrera la note contenant les conces-
« sions de Votre Majesté; puis vous vous occuperez
« sur-le-champ de pourvoir à votre sûreté. » Vers
le milieu du discours, M. Ashburnham entra, et,
lorsque j'eus fini, il dit avec un gracieux sourire :
« Que cette proposition serait bonne si elle était
« praticable; mais que, quand même les Écossais
« consentiraient en substance à tous les articles,
« il arriverait ensuite que chacun en interpré-
« terait les expressions à sa manière; qu'ainsi il
« fallait s'expliquer sur tout, ou qu'il n'y avait
« pas d'accommodement. Il en concluait donc qu'il
« fallait mander les commissaires écossais. » Je
répondis à cela que M. Ashburnham avait raison,
communément parlant; mais que le danger où
était Sa Majesté rendait le cas tout-à-fait extraor-
dinaire. Les argumens de M. Ashburnham levèrent
toutes les difficultés. Sir William Flemming, ou
M. Mungo Murray, car ils allèrent et vinrent
tour à tour, furent envoyés pour engager les
commissaires écossais à se rendre auprès de Sa
Majesté. Le lendemain de ce message, le Roi,

dans la soirée, me fit appeler, et me dit : « Je « crois que vous êtes prophète ; car les commis- « saires écossais m'ont envoyé de Londres un ex- « près pour me demander précisément de faire « ce à quoi vous m'aviez engagé ; mais il était trop « tard, car ils seront arrivés avant qu'un autre « exprès ait pu les joindre. » Je répondis que nous nous étions bien rencontrés par hasard, car je n'avais pas la moindre relation avec les Écossais ; mais, lorsque je vis qu'il n'y avait pas de remède, je m'attachai à ce que je crus qu'il pouvait y avoir encore de mieux à faire, et Dieu sait qu'il y avait de quoi donner assez de mal, même à des gens plus habiles que ne l'était aucun de nous ; car, en même temps que les Écossais se rendaient près du Roi, le parlement envoyait aussi des commissaires à Sa Majesté, avec des offres de traiter, à condition que Sa Majesté, comme gage de sa sincérité future, consentirait à quatre bills préliminaires qu'ils avaient apportés tout prêts pour la signature. Le premier contenait une révocation de toutes les proclamations et déclarations contre le parlement ; Sa Majesté s'y reconnaissait expressément auteur de la guerre. Le second était contre les lords dernièrement créés par Sa Majesté, et portait qu'ils ne pourraient siéger, ni voter dans le parlement, et que, ni Sa Majesté, ni ses successeurs, ne pourraient, à l'avenir, créer aucun lord sans le consentement du par-

lement, ce qui était lui ôter le fleuron le moins disputé de sa couronne, l'avantage d'être l'unique source des dignités. Le troisième excluait du pardon presque tous ceux des sujets de Sa Majesté qui possédaient des fortunes considérables. Le quatrième concernait aussi la milice, et donnait aux deux chambres dix fois plus de pouvoir que n'en avait jamais exercé la couronne, les autorisant à des levées arbitraires d'hommes et d'argent, ce qui n'était ni plus ni moins que détrôner le Roi et enchaîner le peuple par une loi, ne laissant en effet au Roi d'autre droit que celui de discourir sur la question de savoir à qui devaient appartenir les coquilles de l'huître. Cependant le titre et le frontispice de ce vaste projet avaient quelque chose de si modeste, que plusieurs personnes bien intentionnées penchèrent à croire que le Roi devait, à tout prix et par toutes sortes de raisons, accepter les bills, pensant que s'il les refusait, ses ennemis seraient autorisés à le représenter au public comme obstinément résolu à sa propre perte et à celle du royaume. Pour éviter les inconvéniens de l'acceptation et ceux du refus, je rédigeai une réponse destinée à précéder le commencement des négociations. Le sens de cette réponse était que si le parlement jugeait nécessaire de demander à Sa Majesté de pareilles sûretés, il ne pouvait se dispenser de donner à Sa Majesté quelques gages de sa sincérité. Je demandais

donc qu'en même temps que Sa Majesté consentirait aux quatre bills, les chambres consentissent à quatre autres que leur proposait Sa Majesté. Ces derniers étaient tous très-populaires, et tels qu'il était difficile que le parlement osât les refuser. Du moins, s'il les refusait, il n'avait plus aucun prétexte plausible pour reprocher à Sa Majesté de refuser son consentement à des choses très-injustes et très-impopulaires. Le premier de ces bills avait pour objet le paiement de l'armée, et ajoutait qu'elle serait licenciée aussitôt qu'on l'aurait payée. Le second mettait un terme au parlement actuel. Le troisième était pour qu'on rendît au Roi, à la Reine et à la famille royale, leurs revenus. Le quatrième portait en principe l'établissement d'un gouvernement ecclésiastique, sans aucune puissance coercitive; et jusqu'à ce qu'on fût convenu d'un tel gouvernement, l'ancien devait subsister, mais également sans aucune force de coaction. Je montrai cette réponse d'abord à M. Leg, ensuite au docteur Hammond et au docteur Sheldon, qui parurent approuver l'expédient et désirer que M. Ashburnham en parlât au Roi; mais Sa Majesté ne m'en dit pas un mot, et je résolus de ne pas en parler moi-même, dans la crainte qu'on ne me crût trop attaché à mes propres conceptions. On rédigea, d'après les instructions de Sa Majesté, une réponse contenant un refus

absolu. Elle me parut très-bien écrite ; mais je pensai que la chose la plus importante en ce moment n'était pas de bien écrire. Je fis donc une objection. « Il est très-possible, dis-je, que les « commissaires aient l'ordre, si Sa Majesté re-« fusait absolument, d'enjoindre au gouverneur « de veiller plus exactement sur sa personne, au-« quel cas elle ne pourrait exécuter son projet de « fuite. » Sa Majesté répondit sur-le-champ qu'elle avait songé à un moyen de parer à cet inconvénient, qui était de remettre sa réponse aux commissaires cachetée ; et là-dessus elle nous quitta. Je ne pus m'empêcher de faire connaître à M. Ashburnham ce que je pensais de ce triste expédient. « De deux choses l'une, lui dis-je, ou « les commissaires ouvriront la réponse, ou ils « concluront que c'est en effet un refus ; et agi-« ront en conséquence ; » mais tout fut inutile. Peu de jours après, les commissaires anglais arrivèrent, rendirent leur message et demandèrent qu'il leur fût fait réponse dans l'espace de trois ou quatre jours. Le lendemain les lords Lowden, Lanerk, Lauderdale, Chiesly, et autres commissaires pour le royaume d'Écosse, remirent au Roi une protestation signée d'eux contre ce message, comme contraire à leur covenant. De ce moment ils commencèrent à traiter sérieusement avec Sa Majesté, mais ne permirent ni à M. Ashburnham ni à moi d'assister aux confé-

rences; ce que je leur pardonne de tout mon cœur; car il aurait été très-dangereux pour nous d'avoir eu, à cette époque, la moindre communication avec eux. Enfin ils conclurent aussi avantageusement qu'ils le purent : ils n'obtinrent pas tout ce qu'ils avaient désiré, mais guère moins; ce peu donna cependant à lord Argyle et au parti du clergé en Écosse, un prétexte pour s'opposer à l'exécution du traité comme insuffisant, et retarda ainsi de quatre mois la marche du duc de Hamilton et de son armée; ce qui fut la perte de Langhorn dans le pays de Galles, de toute l'armée des comtés de Kent et d'Essex, ainsi que de celle des Écossais montant à vingt-quatre mille hommes. Toutes ces levées étaient le résultat du traité que je regarde, s'il eût été conclu plus tôt, comme un des actes les plus sages du règne de Sa Majesté, bien que le succès en ait été malheureux. Quand le moment fut venu de remettre sa réponse, le Roi fit venir les commissaires anglais, et avant de la leur donner, demanda à milord Denbigh, premier commissaire, s'ils avaient le pouvoir de changer quelque chose, soit au fond, soit à quelques uns des détails de leur message; et lorsqu'ils eurent répondu qu'ils ne l'avaient pas, Sa Majesté remit à lord Denbigh la réponse cachetée. Les commissaires se retirèrent à quelque distance, puis milord Denbigh revint avec les autres, se montra

très-offensé de ce que Sa Majesté lui avait remis sa réponse cachetée, et en exprima son indignation en termes plus durs qu'il ne serait permis à un gentilhomme de les employer à l'égard d'un autre. Après une longue discussion, Sa Majesté se laissa persuader d'ouvrir sa réponse, qui fut si loin de calmer l'orage qu'elle ne fit qu'augmenter la colère soit des commissaires, soit du gouverneur. Ils quittèrent tous ensemble le château de Carisbrooke, et se retirèrent à Newport, éloigné d'un mille anglais. Aussitôt qu'ils furent partis, j'allai trouver M. Ashburnham, qui me dit qu'il venait d'envoyer de l'autre côté de l'eau un valet, pour donner ordre qu'on ôtât quatre ou cinq chevaux de l'endroit où ils attendaient, de peur qu'ils ne fussent trouvés et saisis par les soldats qui se rendaient dans l'île. Je le conjurai de n'en rien faire, de peur que si les vents ou les frégates du parlement nous obligeaient à relâcher, nous ne nous trouvassions sans chevaux. Il renvoya donc après ce valet un autre qui le ramena. Mais, au bout de quelques heures, il le renvoya avec le premier ordre. Je n'ai pu en concevoir d'autres raisons que celle de l'économie. Le Roi résolut de s'enfuir cette nuit même, ou le matin suivant; mais il rencontra deux grands obstacles : le vent précisément en ce moment devint contraire, et le gouverneur revint de Newport en fureur, fit fermer toutes les

portes, doubler les postes, et ne se coucha pas de la nuit. Dans la matinée il ordonna à tous les serviteurs de Sa Majesté de se séparer d'elle. Avant de prendre congé, nous informâmes Sa Majesté que nous avions laissé le capitaine de la frégate et deux honnêtes et fidèles gentilshommes de l'île, pour l'aider dans sa fuite, et que tout serait prêt de l'autre côté de l'eau. Sa Majesté nous ordonna de rédiger ce soir même une déclaration en son nom, et de la lui envoyer dans la matinée, quand nous serions à Newport. Nous y allâmes en effet le lendemain matin. William Leg et moi nous laissâmes M. Ashburnham et les autres à l'auberge, et nous nous rendîmes à la maison de quelqu'un que nous connaissions dans la ville; nous y étions depuis une heure environ, lorsque nous entendîmes un tambour qui battait sans règle ni mesure, et peu de temps après un capitaine Burley et quelques autres se soulevèrent pour délivrer le Roi. Sur cela M. Leg et moi nous nous rendîmes à l'auberge où nous trouvâmes M. Ashburnham haranguant ces pauvres honnêtes gens pour les engager à se désister de leur vaine entreprise. J'avoue que regardant comme très-dangereux pour nous, en ce moment, de communiquer avec eux, je conseillai à M. Ashburnham de ne leur rien dire; car une fois que ses paroles seraient hors de sa bouche, on pourrait les interpréter et lui faire dire ce qu'on vou-

drait. Il fut heureux pour lui et pour nous qu'il suivît notre conseil; car ceux qu'on mit en prison pour cette affaire furent non-seulement interrogés sur notre compte, mais on leur promit la liberté et le pardon s'ils voulaient consentir à nous accuser. Le gouverneur reçut dès-lors de Hammond l'ordre de nous mettre sur un vaisseau, et de nous conduire à Londres, comme soupçonnés d'avoir eu part à ce soulèvement, presque entièrement composé de femmes et d'enfans, possédant pour toutes armes un seul mousquet; il était si impossible d'espérer qu'une telle entreprise pût avoir le moindre résultat, que jamais certainement un homme raisonnable n'aurait imaginé de s'en mêler. On me pria de rédiger ce soir-là même la déclaration de Sa Majesté, ce que je fis, et elle fut approuvée de tous, excepté de M. Ashburnham, et publiée ensuite au nom de Sa Majesté. Après avoir attendu environ trois semaines, de l'autre côté de l'eau, que le Roi vînt nous trouver, nous commençâmes enfin à en désespérer, et je proposai à M. Ashburnham, à M. Leg et à M. Denham, qui était venu nous joindre à Londres, que quelqu'un de nous fût envoyé vers la Reine. Ils en furent d'avis et me choisirent pour ce voyage.

FIN DES MÉMOIRES DE BERKLEY.

# ÉCLAIRCISSEMENS

ET

# PIÈCES HISTORIQUES.

## I.

*Sur les motifs qui déterminèrent Cromwell et l'armée à abandonner leurs négociations avec Charles Ier. (Novembre 1647.)*

Les motifs qui portèrent Cromwell à rompre toute négociation avec Charles Ier, et à se rallier, pour le perdre, au parti le plus violent de l'armée, sont encore et seront probablement toujours un de ces problèmes historiques dont il faut renoncer à trouver la solution claire et complète dans quelque fait positif et concluant; mais on peut entrevoir la vérité en rapprochant plusieurs faits contradictoires en apparence, et faciles à concilier si l'on en veut admettre un seul que personne aujourd'hui ne peut contester, le défaut de bonne foi qui, dans les vicissitudes quotidiennes de cette époque, a fait l'habileté de tous les partis, et la base de toutes les négociations. Il ne se faisait peut-être d'aucun côté une proposition que son auteur désirât sincèrement de voir accepter, ni une promesse que celui de qui on l'obtenait ne se réservât les moyens de violer. Chacun trompé à son tour, s'en vantait et se laissait faire, uniquement occupé à tirer de la ruse de son ennemi un nouveau moyen de le surprendre. Ainsi cette rupture entre le Roi et Cromwell, que sir John Berkley attribue à une

seule cause, paraît en avoir eu plusieurs; et de toutes les intrigues suivies alors par et pour le malheureux Charles, ou contre lui, ou près de lui, peut-être n'y en a-t-il pas une qui n'ait concouru à cette circonstance fatale et décisive de sa destinée.

Entre autres motifs de la nouvelle détermination de Cromwell, on parla dans le temps d'une lettre interceptée, dont le contenu lui aurait appris, à n'en pouvoir douter, qu'il ne devait faire aucun fond sur les promesses du Roi, et aurait ainsi décidé le parti qu'il prit alors irrévocablement à son égard. Plusieurs anecdotes publiées depuis sont venues à l'appui de ce bruit contemporain, et ne laissent plus guère d'incertitude sur la réalité du fait principal; mais rien jusqu'ici n'a constaté positivement la teneur de cette lettre, que les différens narrateurs rapportent d'une manière en quelque sorte contradictoire. Voici ce qu'on trouve à cet égard dans le *Richardsoniana*.

« Le lord Bolingbrocke nous a dit (le 12 juin 1742) à « M. Pope, à lord Marchmont et à moi, que lord Oxford « lui avait souvent dit avoir vu et tenu entre ses mains une « lettre originale écrite par le roi Charles Ier à la Reine, « en réponse à une lettre d'elle qui avait été interceptée et « renvoyée ensuite au Roi. La Reine lui reprochait dans « cette lettre d'avoir fait à ces misérables de trop grandes « concessions, comme d'avoir promis que Cromwell serait « lord lieutenant d'Irlande à vie et sans rendre aucun « compte, que ce royaume serait entre les mains du parti « et aurait une armée qui ne connaîtrait d'autre chef que « le lord lieutenant, que Cromwell aurait la jarretière, etc. « Le Roi dans sa réponse disait à la Reine, de le laisser « traiter des choses lui-même, puisqu'il était mieux au fait « de sa situation qu'elle ne le pouvait être, mais qu'elle de« vait être entièrement tranquille relativement aux conces« sions qu'il serait dans le cas de faire, qu'il saurait bien,

« quand il en serait temps, comment il fallait se conduire « avec ces drôles-là ; et qu'au lieu d'une jarretière de soie, « il les accommoderait d'une corde de chanvre.—Ainsi fi- « nissait la lettre. Comme Cromwell et Ireton l'attendaient, « elle fut aussi interceptée et détermina le sort du Roi. Lord « Oxford nous dit avoir offert de cette lettre 500 livres « sterling (1). »

Voici d'autres détails plus spéciaux et plus singuliers sur le fait de la lettre interceptée. Ils sont tirés de la vie de lord Broghill, comte d'Orrery, par son chapelain Maurice.

« Lord Orrery, dans le temps où il était le plus puissant auprès de Cromwell, et immédiatement après les secours qu'il lui avait donnés si à propos dans sa fâcheuse détresse de Clonmel, sortait un jour à cheval d'Youghall avec lui et Ireton. L'entretien tomba sur la mort du Roi. Cromwell alors répéta plus d'une fois, que si le Roi n'avait suivi que son propre jugement, et n'eût été environné que de servi- teurs fidèles, il aurait pu les jouer tous, et qu'ils avaient eu un moment l'intention de conclure avec lui, mais qu'un incident les avait fait renoncer à ce dessein. Orrery les voyant de bonne humeur, et se trouvant seul avec eux, demanda s'il lui était permis de s'enquérir du motif qui les avait portés à vouloir traiter avec Sa Majesté, et de ce qui les en avait empêchés. Cromwell lui dit fort librement qu'il allait répondre à ces deux questions. La raison, dit-il, qui nous engageait à traiter avec le Roi, la voici : nous voyions les Écossais et les Presbytériens commencer à devenir plus puissans que nous, et prêts, selon toute probabilité, à s'arran- ger avec lui et à nous laisser dans la nasse. Nous pensâmes donc que le mieux était de les prévenir, en lui offrant les premiers de nous accommoder à des conditions raisonna-

(1) *Collection de divers traités sur les guerres civiles*, par M. F. Mazeres, tom. I, pag. 366, à la note.

bles. Mais tandis que ce projet absorbait toutes nos pensées, il nous vint une lettre d'un de nos espions, attaché à la chambre du Roi, qui nous apprenait que notre arrêt définitif avait été prononcé ce jour-là, qu'il n'avait pas pu savoir quel il était, mais que nous en serions instruits si nous parvenions à intercepter une lettre du Roi à la Reine, où il l'informait de sa résolution; que cette lettre était cousue dans le bord d'une selle, et que le porteur arriverait vers les dix heures du soir avec la selle sur sa tête à l'auberge du *Sanglier-Bleu* dans Holborn, où il devait prendre un cheval pour aller à Douvres. Le messager ne savait pas qu'il y eût une lettre dans sa selle, mais quelqu'un de Douvres le savait. Nous étions à Windsor, dit Cromwell, quand nous reçûmes cet avis; aussitôt Ireton et moi résolûmes de prendre avec nous un homme de confiance, et de nous rendre à cette auberge sous l'uniforme de simples cavaliers. Nous exécutâmes notre projet, et laissant notre homme à la porte de l'auberge, dont il n'y avait qu'un guichet ouvert pour les allans et venans, nous lui donnâmes ordre de faire le guet, et de nous avertir aussitôt qu'il verrait venir un homme avec une selle. Pour nous, nous entrâmes dans un des cabinets destinés aux buveurs; nous y demeurâmes, faisant revenir un pot de bière après l'autre, jusqu'à dix heures du soir environ, que notre sentinelle vint nous avertir que l'homme à la selle était arrivé. Nous nous levâmes promptement, et comme l'homme sortait de l'écurie son cheval sellé, nous allâmes à lui l'épée à la main, lui disant que nous avions ordre de visiter tout ce qui entrait dans cette auberge et tout ce qui en sortait; mais que comme il avait l'air d'un honnête homme, nous voulions seulement visiter sa selle, et qu'ensuite nous le laisserions aller. On défit les courroies de la selle, et nous l'emportâmes dans le cabinet où nous avions bu. Là nous fendîmes un des bords de la selle, et trouvâmes la lettre que nous cher-

chions. Une fois que nous l'eûmes entre les mains, nous allâmes à l'homme que nous avions laissé sous la garde de notre sentinelle, et lui rendîmes sa selle, lui disant qu'il était un honnête garçon, et qu'il pouvait aller à ses affaires. Il continua donc sa route sans nouvel incident, et sans se douter de la perte qu'il avait faite. La lettre du Roi apprenait à la Reine qu'il était recherché par les deux factions, celle des Écossais presbytériens, et celle de l'armée; qu'il serait à ceux qui lui feraient les meilleures conditions, mais qu'il croyait bien traiter plutôt avec les Écossais qu'avec l'armée. Sur quoi nous retournâmes à Windsor, et voyant qu'il n'était pas probable que nous obtinssions du Roi des conditions avantageuses, nous jurâmes dès ce moment sa perte. »

La vie de lord Broghill, d'où est tiré ce récit, fut, à ce qu'il paraît, imprimée à Londres avec ses lettres en 1742, et pourrait bien avoir été l'occasion de la conversation rapportée dans le *Richardsoniana*; mais l'existence de la lettre de Charles était déjà connue. Coke, écrivain contemporain, paraît en avoir parlé le premier d'une manière positive dans son ouvrage intitulé: *La Cour et le gouvernement d'Angleterre dévoilés*. Il y rapporte que lors des négociations avec l'armée, le Roi, qui ne pouvait se résoudre à rien faire sans l'avis de la Reine, l'avait informée des propositions et des demandes de Cromwell, et que l'y trouvant opposée, il lui représenta pour la déterminer à s'y prêter: « Qu'eût-« il consenti aux propositions de l'armée, si par-là il pou-« vait obtenir la paix, il lui serait ensuite bien plus aisé « de se débarrasser de Cromwell qu'il ne le pouvait tandis « que celui-ci était encore à la tête et maître de l'armée. » Cromwell, que ses espions informaient des moindres mouvemens du Roi, intercepta la lettre et se détermina dès cet instant à ne se plus jamais fier à lui.

Coke, écrivain passionné, mériterait par lui-même peu

de confiance, si, du moins quant au fait de la lettre interceptée, son témoignage ne se trouvait appuyé de tant d'autres. Strype, dans ses notes à l'*Histoire complète d'Angleterre* par l'évêque Kennet, rapporte qu'un docteur Lane, membre de la chambre des communes, avait souvent affirmé avoir vu la lettre originale de la main du Roi; et elle a été le sujet d'une controverse entre Millington, qui assurait l'avoir eue en sa possession, et Wagstaff qui en contestait l'authenticité, ainsi qu'ont cherché à le faire tous les partisans des Stuart. Hume cependant, en repoussant le témoignage de Coke, n'ose se prononcer également contre la vérité du récit contenu dans la vie de lord Broghill, et paraît même y attacher quelque importance. Herbert, comme on le voit dans ses *Mémoires*, tout en traitant d'invraisemblable la supposition d'une lettre interceptée, rapporte le bruit qui en courut alors; seulement il est question, dans son récit, d'une lettre de la Reine et non du Roi, et cette lettre, selon lui, aurait eu rapport au projet des Écossais d'entrer en Angleterre.

Voici donc, sur le fait de la lettre interceptée, et qui fut, dit-on, la cause du changement de Cromwell, trois versions différentes.

1°. Celle de lord Broghill et de Coke, où il n'est question que d'une lettre du Roi interceptée par Cromwell d'après l'avis d'un de ses espions;

2°. Celle de Herbert, qui ne parle que d'une lettre de la Reine interceptée, puis recachetée et envoyée au Roi;

3°. Celle de lord Oxford, d'après laquelle une lettre de la Reine, interceptée et renvoyée ensuite au Roi, aurait mis Cromwell sur la voie de la réponse du Roi.

Ces trois versions ne sont pas difficiles à concilier, ou plutôt elles s'expliquent l'une l'autre.

On conçoit aisément que Herbert et le public de son temps n'eussent entendu parler que de la première dé-

couverte; la seconde lettre parvenue entre les mains de Cromwell et d'Ireton, sans aucun intermédiaire, a dû demeurer plus long-temps secrète; et Cromwell, par une raison ou par une autre, peut n'avoir voulu parler que de l'avis d'après lequel il se mit, avec Ireton, en quête de la lettre du Roi, sans faire mention de la première découverte qui avait probablement attiré sur cette lettre une attention plus spéciale de sa part.

Les différences qui ont trait au contenu de la lettre du Roi sont plus réelles et demandent un peu plus d'examen. Si le Roi mandait à la Reine, comme le dit Cromwell au lord Broghill, qu'il traiterait plus vraisemblablement avec les Écossais qu'avec l'armée, il lui était peu nécessaire de la rassurer d'une manière aussi tranchante que le fait la lettre racontée par lord Oxford, sur la suite de ses promesses à Cromwell; et s'il fallait absolument choisir entre les deux versions, celle qui paraît nous venir de Cromwell aurait de plus que l'autre, outre l'autorité du personnage, un grand nombre de probabilités en sa faveur, surtout si on la fait coïncider avec le bruit rapporté par Herbert. Selon Herbert, la lettre de la Reine instruisait le Roi du projet formé par les Écossais, de venir le secourir à main armée, et ce fut en conséquence de cet avis que les chefs de l'armée, voyant que le Roi ne leur en disait rien, bien qu'ils l'eussent questionné à cet égard, perdirent toute confiance en ses paroles et cessèrent de croire à la possibilité de traiter avec quelque sécurité. Il est inutile de s'arrêter à réfuter les argumens de Herbert pour prouver que le Roi ni la Reine ne pouvaient vouloir traiter avec les Écossais, et qu'il était impossible que la Reine fût alors instruite de leurs préparatifs. Clarendon, Berkley et tant d'autres ont mis hors de doute la suite et les détails de la négociation du Roi avec les Écossais; et Berkley nous apprend qu'elle avait été d'abord conduite à Londres par le docteur Gough, certainement l'un des correspondans les

plus actifs et les plus accrédités de la Reine, puisque c'était par lui qu'elle faisait passer à Charles, à l'île de Wight, ses instances pour l'engager à fuir le plus promptement possible. Ainsi donc, que la lettre de la Reine interceptée, dit-on, par Cromwell, portât ou non à son mari la première nouvelle des projets des Écossais, toujours est-il plus que vraisemblable qu'elle l'en entretenait, et que le désir qu'elle aura témoigné d'être instruite des intentions et de la situation du Roi à leur égard, aura redoublé la vigilance de leurs espions à surveiller une réponse où la tendresse conjugale du malheureux Charles allait leur livrer tous les éclaircissemens dont ils avaient besoin.

Une autre donnée vient à l'appui de ces conjectures, et semble indiquer le moment précis où Cromwell acquit en effet la connaissance du projet des Écossais. Wihtelocke, qui a servi successivement tous les partis au moment de leur puissance, et long-temps avec assez de prudence pour les pouvoir abandonner quand leur fortune commençait à se démentir, appartenait alors au parti de l'armée. Son exactitude à insérer, de jour en jour, dans son journal, les faits qui viennent à sa connaissance, ne lui permet pas de rien omettre de ce qu'il ose révéler; seulement c'est en termes un peu plus vagues qu'il indique rapidement et comme en courant les faits secrets dont il a été instruit par des voies dont il ne croit pas devoir convenir. Ainsi il parle peu des négociations de l'armée avec le Roi, dont certainement il a connu tous les détails. Voici seulement ce qu'il en dit sous la date du 11 septembre :

« On dit qu'il y a eu quelques négociations secrètes entre « quelques officiers de l'armée et le Roi, et que les instruc« tions données par Cromwell et d'autres, portaient que si « le Roi voulait consentir à leurs propositions, moins dures « que celles du parlement, l'armée le rétablirait sur son « trône.

« Mais, malheureusement pour lui, les évêques lui per-
« suadèrent de rejeter ce que, d'après son propre jugement,
« il inclinait à accepter; par-là ils le perdirent, et quant
« à présent se sont perdus eux-mêmes (1). »

Pas un mot de plus sur ce qui causa la rupture des négociations. Mais à la date du 16 octobre, on trouve ce petit paragraphe :

« Soupçons de projets pour amener les Écossais en An-
« gleterre au secours du Roi. (2) »

Le Roi alors était à Hampton-Court, d'où il s'échappa le 10 novembre, un peu plus de trois semaines après; il faut remarquer que cette époque correspond exactement avec le moment où Cromwell prétendit ne pouvoir plus contenir les agitateurs, récemment revenus à leurs préventions contre le Roi, et où Charles fut de nouveau resserré et ses serviteurs éloignés de lui. N'est-il pas probable que la découverte de la lettre fut le motif réel de ces nouvelles mesures, et le mot de Whitelocke n'en indique-t-il pas assez clairement le contenu?

Faut-il ensuite rejeter entièrement la version du *Richardsoniana*, et ne pourrait-on supposer que la Reine insistait d'autant plus sur le traité avec les Ecossais, que son imprudente hauteur se révoltait contre les prétentions de l'armée? N'est-il pas problable que le Roi, dans son inépuisable complaisance pour elle, tout en lui présentant le traité avec les Ecossais comme plus vraisemblable, cherchait d'avance à la rassurer, dans le cas où il se verrait obligé de prendre l'autre parti? Ce mot d'*arrêt définitif* qu'adresse à Cromwell son espion en lui annonçant la lettre du Roi, ne s'explique pas trop par le contenu de la lettre telle que Cromwell la raconte ensuite; car l'on n'y voit encore qu'un penchant à traiter

(1) *Mémoires de Whitelocke*, pag. 271.

(2) *Ibidem*, pag. 276.

avec les Ecossais plutôt qu'avec lui, mais rien de définitivement arrêté. On serait plutôt tenté de croire que, d'après les expressions de la Reine sur son compte, Cromwell avait lieu d'attendre, dans la réponse du Roi, une déclaration positive de ses intentions à l'égard de l'armée et au sien, et qu'il avait d'avance regardé cette réponse comme son *arrêt définitif*. Le silence qu'il a gardé sur une pareille circonstance ne serait assurément pas nne raison d'en douter. Cromwell ne pouvait convenir, avec son parti, de la nature des espérances qn'il avait un moment fondées sur ses négociations avec le Roi; il ne pouvait convenir, avec personne, du mépris et de l'indignation qu'avaient excités ces espérances, ni du danger qu'il avait un moment couru d'en être la dupe. Il est, dans la vie de l'homme le plus prudent, quelques-uns de ces bienfaits dn hasard qu'il n'avoue jamais, et la négociation secrète du Roi avec les Ecossais fut le seul fait dont pût vouloir s'appuyer Cromwell, lorsqu'après le refus des quatre bills il exhala, en plein parlement, son amertume sur la duplicité du Roi; « homme si faux et « si dissimulé, dit-il, qu'on ne pouvait prendre aucune « confiance en lui. » Clarendon nous apprend également que, dans les reproches de Cromwell à M. Ashburnham sur le même sujet, sa principale accusation contre le Roi fut d'avoir « conclu un traité avec les commissaires écos- « sais pour plonger de nouveau la nation dans le sang. »

Tel fut donc, selon toute apparence, un des motifs du changement de Cromwell, et celui qu'il voulait bien qu'on sût; mais rien n'empêche de croire aussi à l'autre.





